



S. O. Z.

Z BIBLIOTEKI

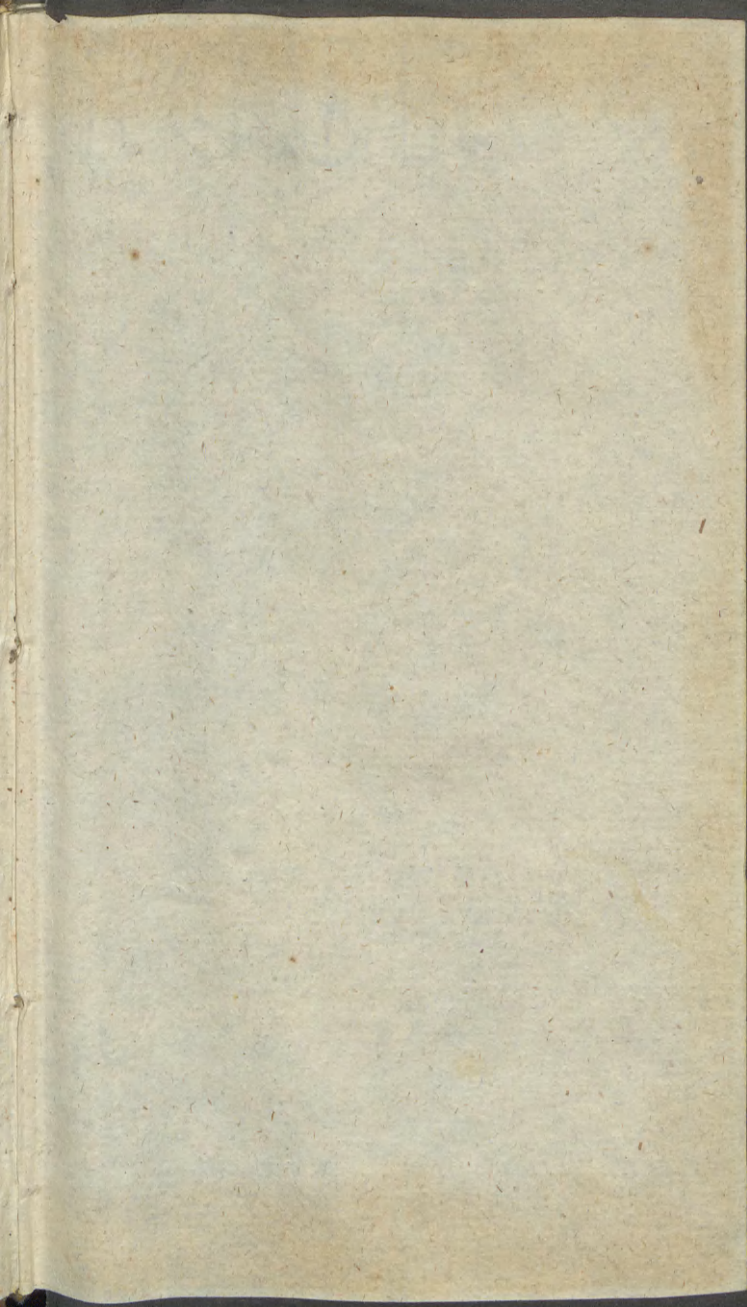
ORDYNACYI ZAMOYSKIEY

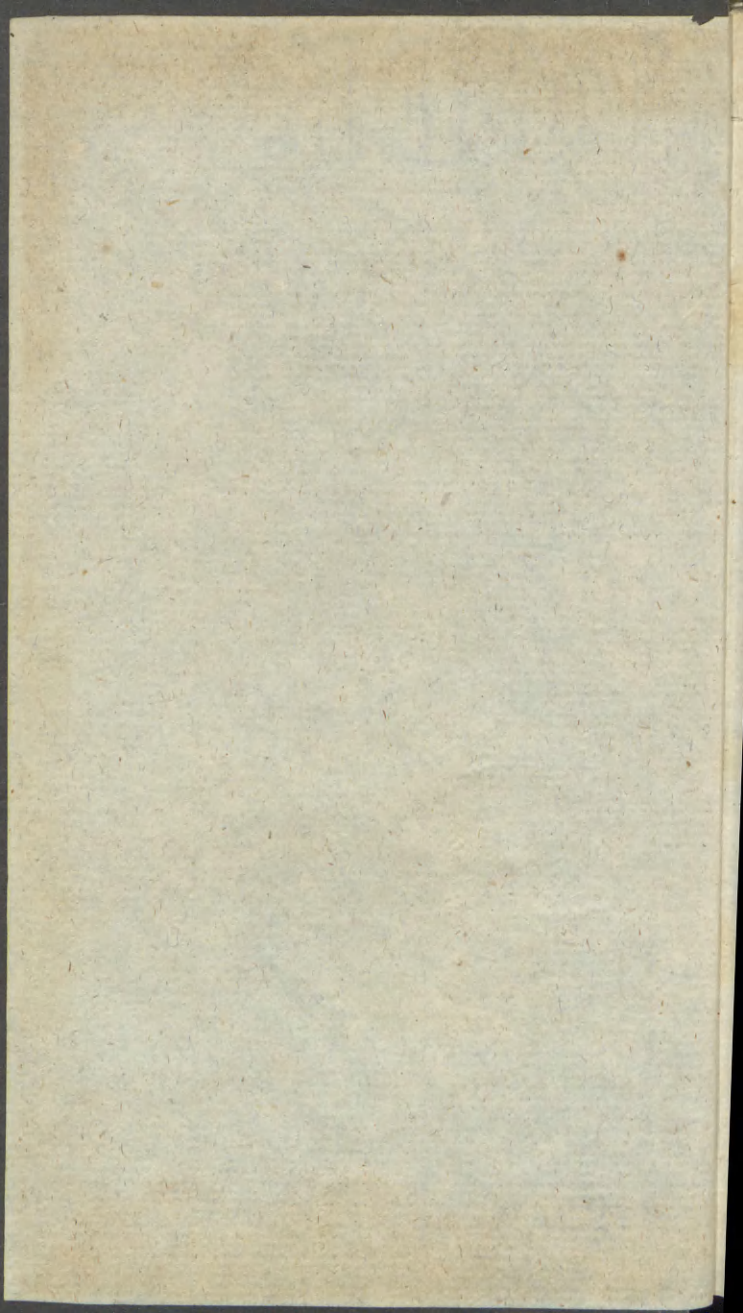
ROKU

1815

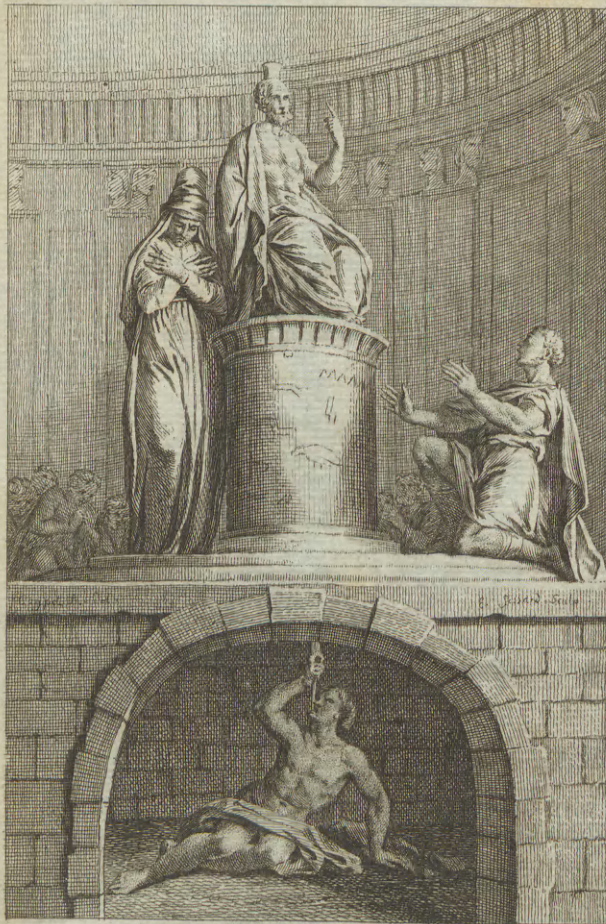


STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI









Œ U V R E S

DE MONSIEUR
DE FONTENELLE.

TOME SECOND;

Contenant la Pluralité des Mondes ,
& l'Histoire des Oracles.

A Mr Le Comte Zamoyski

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTMORIN

TOME SECOND

Contenant la Pratique des Mondes
et l'Histoire des Oracles

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoisé, des Sciences,
& des Belles-Lettres, & de la Societé
Royale de Londres.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

TOME SECOND.



A PARIS, AU PALAIS,

Chez MICHEL BRUNET, Pere, au Mercure
Galant.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

CEUVRES

DE MONSIEUR

DE MONTENAPPE

1784. Académie Française des Sciences
et des Belles Lettres
Royaume de France



0-18-0-1258-
80-6299



PRÉFACE.



E suis à peu près dans le même cas où se trouva Ciceron , lorsqu'il entreprit de mettre en sa Langue des matieres de Philosophie , qui jusques-là n'avoient été traitées qu'en Grec. Il nous apprend qu'on disoit que ses Ouvrages seroient fort inutiles , parce que ceux qui aimoient la Philosophie s'étant bien donné la peine de la chercher dans les Livres Grecs , négligeroient après cela de la voir dans des Livres Latins , qui ne seroient pas Originaux , & que ceux qui n'avoient pas de goût pour la Philosophie , ne se soucioient de la voir ni en Latin , ni en Grec.

A cela il répond qu'il arriveroit tout le contraire , que ceux qui n'étoient pas Philosophes seroient tentés de le devenir par la facilité de lire les Livres Latins ; & que ceux qui l'étoient déjà par la Lecture des Li-

vres Grecs , seroient bien-aisés de voir comment ces choses-là avoient été maniées en Latin.

Cicéron avoit raison de parler ainsi. L'excellence de son génie , & la grande réputation qu'il avoit déjà acquise , lui garantissoient le succès de cette nouvelle sorte d'ouvrages qu'il donnoit au Public; mais moi, je suis bien éloigné d'avoir les mêmes sujets de confiance dans une entreprise presque pareille à la sienne. J'ai voulu traiter la Philosophie d'une manière qui ne fût point Philosophique ; j'ai tâché de l'amener à un point , où elle ne fût ni trop sèche pour les Gens du monde , ni trop badine pour les Sçavans. Mais si on me dit à peu près comme à Cicéron , qu'un pareil Ouvrage n'est propre ni aux Sçavans qui n'y peuvent rien apprendre , ni aux gens du monde qui n'auront point d'envie d'y rien apprendre , je n'ai garde de répondre ce qu'il répondit. Il se peut bien faire qu'en cherchant un milieu où la Philosophie convint à tout le Monde , j'en aye trouvé un où elle ne convienne à personne; les milieux sont trop difficiles à tenir , & je ne croi pas qu'il me prenne envie de me mettre une seconde fois dans la même peine.

Je dois avertir ceux qui liront ce Livre , & qui ont quelque connoissance de la Physique , que je n'ai point du tout prétendu les

P R E F A C E.

3

instruire , mais seulement les divertir en leur présentant d'une maniere un peu plus agréable & plus égayée , ce qu'ils sçavent déjà plus solidement ; & j'avertis ceux à qui ces Matieres sont nouvelles , que j'ai crû pouvoir les instruire & les divertir tout ensemble. Les premiers iront contre mon intention , s'ils cherchent ici de l'utilité ; & les seconds , s'ils n'y cherchent que de l'agrément.

Je ne m'amuserai point à dire que j'ai choisi dans toute la Philosophie la matiere la plus capable de piquer la curiosité. Il semble que rien ne devroit nous interesser davantage , que de sçavoir comment est fait ce Monde que nous habitons , s'il y a d'autres Mondes semblables , & qui soient habités aussi ; mais après tout , s'inquiète de tout cela qui veut. Ceux qui ont des pensées à perdre , les peuvent perdre sur ces sortes de sujets ; mais tout le monde n'est pas en état de faire cette dépense inutile.

J'ai mis dans ces Entretiens une Femme que l'on instruit , & qui n'a jamais oüi parler de ces choses-là. J'ai crû que cette fiction me serviroit & à rendre l'Ouvrage plus susceptible d'agrément , & à encourager les Dames par l'exemple d'une Femme , qui ne sortant jamais des bornes d'une personne qui n'a nulle teinture de Science , ne laisse pas

d'entendre ce qu'on lui dit , & de ranger dans sa tête sans confusion les Tourbillons & les Mondes. Pourquoi des Femmes cederoient-elles à cette Marquise imaginaire , qui ne conçoit que ce qu'elle ne peut se dispenser de concevoir ?

A la vérité elle s'applique un peu , mais qu'est-ce ici que s'appliquer ? Ce n'est pas pénétrer à force de méditation une chose obscure d'elle-même , ou expliquée obscurément , c'est seulement ne point lire sans se représenter nettement ce qu'on lit. Je ne demande aux Dames pour tout ce Siftême de Philosophie , que la même application qu'il faut donner à la Princesse de Clèves , si on veut en suivre bien l'intrigue , & en connoître toute la beauté. Il est vrai que les idées de ce Livre-ci sont moins familières à la plupart des Femmes que celles de la Princesse de Cleves , mais elles n'en sont pas plus obscures , & je suis sûr qu'à une seconde lecture tout au plus , il ne leur en fera rien échapé.

Comme je n'ai pas prétendu faire un Siftême en l'air , & qui n'eût aucun fondement , j'ai employé de vrais raisonnemens de Physique , & j'en ai employé autant qu'il a été nécessaire. Mais il se trouve heureusement dans ce sujet que les idées de Physique y sont riantes d'elles-mêmes , & que dans le même-tems

P R E F A C E.

3

qu'elles contentent la raison , elles donnent à l'imagination un spectacle qui lui plaît autant que s'il étoit fait exprès pour elle.

Quand j'ai trouvé quelques morceaux qui n'étoient pas tout-à-fait de cette espece , je leur ai donné des ornemens étrangers. Virgile en a usé ainsi dans ses Georgiques , où il sauve le fond de sa matiere , qui est tout-à-fait seche , par des digressions fréquentes & souvent fort agréables. Ovide même en a fait autant dans l'Art d'aimer , quoique le fond de sa matiere fût infiniment plus agréable que tout ce qu'il y pouvoit mêler. Apparemment il a crû qu'il étoit ennuyeux de parler toujours d'une même chose , fût-ce de préceptes de galanterie. Pour moi qui avois plus de besoin que lui du secours des digressions , je ne m'en suis pourtant servi qu'avec assés de ménagement. Je les ai autorisées par la liberté naturelle de la Conversation ; je ne les ai plasées que dans des endroits où j'ai crû qu'on seroit bien-aise de les trouver ; j'en ai mis la plus grande partie dans les commencemens de l'Ouvrage , parce qu'alors l'esprit n'est pas encore assés accoutumé aux idées principales que je lui offre ; enfin je les ai prises dans mon sujet même , ou assés proche de mon sujet.

Je n'ai rien voulu imaginer sur les Habitans des Mondes , qui fût entierement impos-

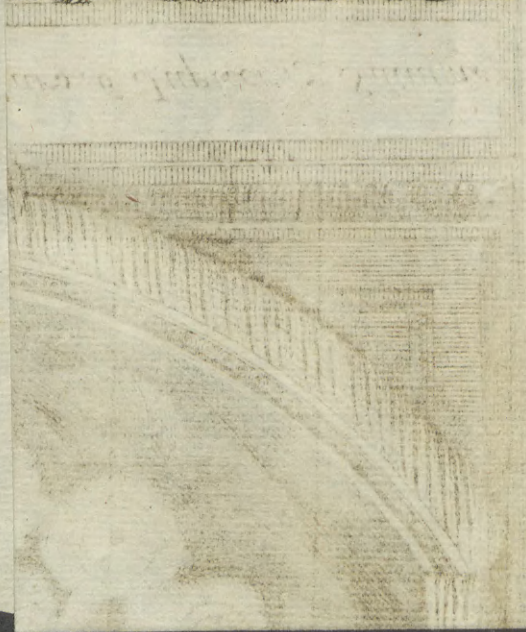
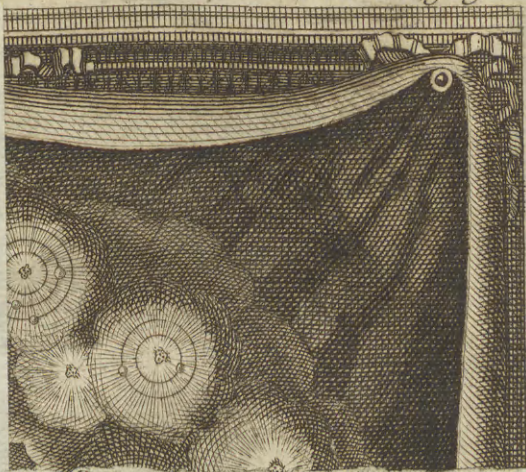
sible & chimerique. J'ai tâché de dire tout ce qu'on en pouvoit penser raisonnablement, & les visions même que j'ai ajoutées à cela, ont quelque fondement réel. Le vrai & le faux sont mêlés ici, mais ils y sont toujours aisés à distinguer. Je n'entreprends point de justifier un composé si bizarre, c'est-là le point le plus important de cet Ouvrage, & c'est cela justement dont je ne puis rendre raison.

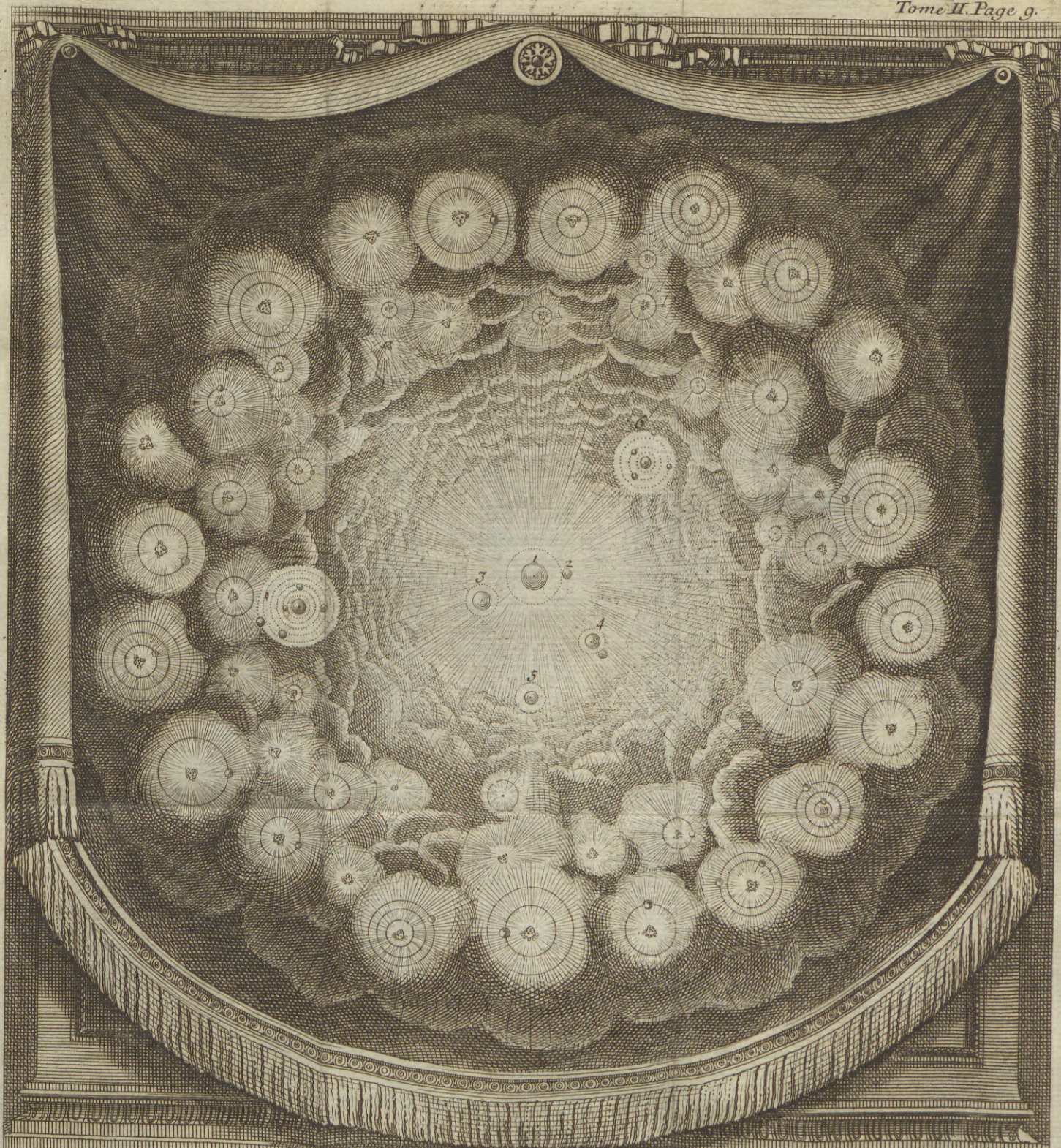
Il ne me reste plus dans cette Préface qu'à parler à une sorte de personnes, mais ce seront peut-être les plus difficiles à contenter, non que l'on n'ait à leur donner de fort bonnes raisons, mais parce qu'ils ont le privilege de ne se payer pas, s'ils ne veulent, de toutes les raisons qui sont bonnes. Ce sont les Gens scrupuleux, qui pourront s'imaginer qu'il y a du danger par rapport à la Religion, à mettre des Habitans ailleurs que sur la Terre. Je respecte jusqu'aux délicatesses excessives que l'on a sur le fait de la Religion, & celle-la même je l'aurois respectée au point de ne la vouloir pas choquer dans cet Ouvrage, si elle étoit contraire à mon sentiment; mais ce qui va peut-être vous paroître surprenant, elle ne regarde pas seulement ce Système, où je remplis d'Habitans une infinité de Mondes. Il ne faut que démêler une petite erreur d'imagination. Quand on vous dit que la Lune

est habitée , vous vous y représentés aussi-îôt des Hommes faits comme nous , & puis , si vous êtes un peu Théologien , vous voilà plein de difficultés. La posterité d'Adam n'a pas pû s'étendre jusques dans la Lune , ni envoyer des Colonies en ce Pays-là. Les Hommes qui sont dans la Lune ne sont donc pas Fils d'Adam. Or il seroit embarrassant dans la Théologie , qu'il y eût des Hommes qui ne descendissent pas de lui. Il n'est pas besoin d'en dire davantage , toutes les difficultés imaginables se réduisent à cela , & les termes qu'il faudroit employer dans une plus longue explication sont trop dignes de respect pour être mis dans un Livre aussi peu grave que celui-ci. L'objection roule donc toute entiere sur les Hommes de la Lune , mais ce sont ceux qui la font , à qui il plaît de mettre des Hommes dans la Lune ; moi , je n'y en mets point. J'y mets des Habitans qui ne sont point du tout des Hommes ; Que sont-ils donc ? Je ne les ai point vûs , ce n'est pas pour les avoir vûs que j'en parle. Et ne soupçonnés pas que ce soit une défaire dont je me serve pour éluder votre objection , que de dire qu'il n'y a point d'Hommes dans la Lune , vous verrés qu'il est impossible qu'il y en ait selon l'idée que j'ai de la diversité infinie que la Nature doit avoir mise dans ses Ouvrages. Cette idée regne dans

tout le Livre , & elle ne peut être contestée d'aucun Philosophe. Ainsi je croi que je n'entendrai faire cette objection qu'à ceux qui parleront de ces Entretiens sans les avoir lûs. Mais est-ce un sujet de me rassurer ? Non , c'en est un au contraire très-légitime de craindre que l'objection ne me soit faite de bien des endroits.







1 Le Soleil. 2 Mercure. 3 Venus. 4 La Terre. 5 Mars. 6 Jupiter. 7 Saturne.



ENTRETIENS

SUR

LA PLURALITÉ

DES MONDES.

A MONSIEUR L***.



VOUS voulés, Monsieur ;
 que je vous rende un conte
 exact de la maniere dont
 j'ai passé mon tems à la
 Campagne, chés Madame la Mar-
 quise de G***. Scavés-vous bien que
 ce conte exact sera un Livre ; & ce
 qu'il y a de pis, un Livre de Philoso-
 phie ? Vous vous attendés à des Fêtes,
 à des Parties de Jeu ou de Chasse, &

vous aurés des Planettes , des Mondes, des Tourbillons ; il n'a presque été question que de ces choses-là. Heureusement vous êtes Philosophe , & vous ne vous en moquerés pas tant qu'un autre. Peut-être même serés-vous bien-aîsé que j'aye attiré Madame la Marquise dans le parti de la Philosophie. Nous ne pouvions faire une acquisition plus considérable ; car je conte que la beauté & la jeunesse sont toujours des choses d'un grand prix. Ne croyés-vous pas que si la Sagesse elle-même vouloit se présenter aux hommes avec succès , elle ne feroit point mal de paroître sous une figure qui approchât un peu de celle de la Marquise ? Sur-tout si elle pouvoit avoir dans sa conversation les mêmes agrémens , je suis persuadé que tout le monde courroit après la Sagesse. Ne vous attendés pourtant pas à entendre des merveilles, quand je vous ferai le récit des Entretien que j'ai eus avec cette Dame ; il faudroit presque avoir autant d'esprit qu'elle , pour répéter ce qu'elle a dit de la maniere dont elle l'a dit. Vous lui verrés seulement cette vivacité d'intelligence que vous lui connoissés. Pour

moi, je la tiens scavante, à cause de l'extrême facilité qu'elle auroit à le devenir. Qu'est-ce qui lui manque? d'avoir ouvert les yeux sur des Livres; cela n'est rien, & bien des gens l'ont fait toute leur vie, à qui je refuserois, si j'osois, le nom de Scavans. Au reste, Monsieur, vous m'aurez une obligation. Je sçai bien qu'avant que d'entrer dans le détail des Conversations que j'ai eues avec la Marquise, je serois en droit de vous décrire le Château où elle étoit allée passer l'Automne. On a souvent décrit des Châteaux pour de moindres occasions; mais je vous ferai grace sur cela. Il suffit que vous sçachiez, que quand j'arrivai chés elle, je n'y trouvai point de Compagnie, & que j'en fus fort aise. Les deux premiers jours n'eurent rien de remarquable; ils se passèrent à épuiser les nouvelles de Paris d'où je venois, mais ensuite vinrent ces Entretiens dont je veux vous faire part. Je vous les diviserai par Soirs, parce qu'effectivement nous n'eumes de ces Entretiens que les Soirs.



PREMIER SOIR.

*Que la Terre est une Planete qui
tourne sur elle-même , & autour
du Soleil.*

Nous allâmes donc un Soir après souper nous promener dans le Parc. Il faisoit un frais délicieux , qui nous récompensoit d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La Lune étoit levée il y avoit peut-être une heure , & ses rayons qui ne venoient à nous qu'entre les branches des Arbres , faisoient un agréable mélange d'un blanc fort vif , avec tout ce verd qui paroissoit noir. Il n'y avoit pas un nuage qui dérobat , ou qui obscurcît la moindre Etoile , elles étoient toutes d'un or pur & éclatant , & qui étoit encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées. Ce spectacle me fit rêver ; & peut-être sans la Marquise eussai-je rêvé assés long-tems ; mais la présence

d'une si aimable Dame ne me permit pas de m'abandonner à la Lune & aux Etoiles. Ne trouvés-vous pas, lui dis-je, que le jour même n'est pas si beau qu'une belle nuit; Oüi, me répondit-elle, la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant; mais la beauté de la nuit est une beauté brune qui est plus touchante. Vous êtes bien généreuse, repris-je, de donner cet avantage aux Brunes, vous qui ne l'êtes pas. Il est pourtant vrai que le jour est ce qu'il y a de plus beau dans la Nature, & que les Héroïnes de Roman, qui sont ce qu'il y a de plus beau dans l'imagination, sont presque toujours blondes. Ce n'est rien que la Beauté, repliqua-t-elle, si elle ne touche. Avoués que le jour ne vous eût jamais jetté dans une rêverie aussi douce que celle où je vous ai vû prêt de tomber tout à l'heure à la vûe de cette belle nuit. J'en conviens, répondis-je; mais en récompense, une Blonde comme vous me feroit encore mieux rêver que la plus belle nuit du monde, avec toute sa beauté brune. Quand cela seroit vrai, repliqua-t-elle, je ne m'en contenterois pas. Je voudrois que le jour,



puisque les Blondes doivent être dans
ses intérêts, fit aussi le même effet. Pour-
quoi les Amans , qui sont bons Juges
de ce qui touche , ne s'adressent-ils ja-
mais qu'à la nuit dans toutes les Chan-
sons & dans toutes les Elegies que je
connois ? Il faut bien que la nuit ait
leurs remerciemens , lui dis-je ; mais
reprit-elle, elle a aussi toutes leurs plain-
tes. Le jour ne s'attire point leurs con-
fidences ; d'où cela vient-il ? C'est ap-
paremment , répondis-je , qu'il n'ins-
pire point je ne sçai quoi de triste &
de passionné. Il semble pendant la nuit
que tout soit en repos. On s'imagine
que les Etoiles marchent avec plus de
silence que le Soleil , les objets que le
Ciel présente sont plus doux , la vûe s'y
arrête plus aisément ; enfin on en rêve
mieux , parce qu'on se flatte d'être
alors dans toute la Nature la seule per-
sonne occupée à rêver. Peut-être aussi
que le spectacle du jour est trop uni-
forme , ce n'est qu'un Soleil , & une
voûte bleuë , mais il se peut que la
vûe de toutes ces Etoiles semées confu-
sément, & disposées au hazard en mille
figures différentes , favorise la rêverie ,
& un certain désordre de pensées où

l'on ne tombe point sans plaisir. J'ai toujours senti ce que vous me dites , reprit-elle , j'aime les Etoiles , & je me plaindrois volontiers du Soleil qui nous les efface. Ah ! m'écriai-je , je ne puis lui pardonner de me faire perdre de vûë tous ces Mondes. Qu'appellés-vous tous ces Mondes , me dit-elle , en me regardant , & en se tournant vers moi ? Je vous demande pardon , répondis-je. Vous m'avez mis sur ma folie , & aussi - tôt mon imagination s'est échappée. Quelle est donc cette folie , reprit-elle ? Hélas ! repliquai-je , je suis bien fâché qu'il faille vous l'avouer , je me suis mis dans la tête que chaque Etoile pourroit bien être un Monde. Je ne jurerois pourtant pas que cela fût vrai , mais je le tiens pour vrai , parce qu'il me fait plaisir à croire. C'est une idée qui me plaît , & qui s'est placée dans mon esprit d'une manière riante. Selon moi , il n'y a pas jusqu'aux Vérités à qui l'agrément ne soit nécessaire. Et bien , reprit-elle , puisque votre folie est si agréable , donnez-la moi , je croirai sur les Etoiles tout ce que vous voudrés , pourvû que j'y trouve du plaisir. Ah ! Madame ,

répondis-je , bien vîte , ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une Comedie de Moliere ; c'en est un qui est je ne sçai où dans la raison , & qui ne fait rire que l'esprit. Quoi donc , reprit-elle , croyés-vous qu'on soit incapable des plaisirs qui ne sont que dans la raison ? Je veux tout à l'heure vous faire voir le contraire , apprenés-moi vos Etoiles. Non , repliquai-je , il ne me sera point reproché que dans un Bois , à dix heures du Soir , j'aye parlé de Philosophie à la plus aimable personne que je connoisse. Cherchés ailleurs vos Philosophes.

J'eus beau me deffendre encore quelque tems sur ce ton-là , il fallut ceder. Je lui fis du moins promettre pour mon honneur , qu'elle me garderoit le secret , & quand je fus hors d'état de m'en pouvoir dédire , & que je voulus parler , je vis que je ne sçavois par où commencer mon discours : car avec une personne comme elle , qui ne sçavoit rien en matiere de Physique , il falloit prendre les choses de bien loin , pour lui prouver que la Terre pouvoit être une Planete , & les Planetes autant de Terres , & toutes les Etoiles
autant

autant de Soleils qui éclairaient des Mondes. J'en revenois toujours à lui dire qu'il auroit mieux valu s'entretenir de bagatelles, comme toutes personnes raisonnables auroient fait en notre place. A la fin cependant, pour lui donner une idée générale de la Philosophie, voici par où je commençai.

Toute la Philosophie, lui dis-je, n'est fondée que sur deux choses, sur ce qu'on a l'esprit curieux & les yeux mauvais; car si vous aviez les yeux meilleurs, que vous ne les avez, vous verriez bien si les Etoiles sont des Soleils qui éclairent autant de Mondes, ou si elles n'en sont pas; & si d'un autre côté vous étiez moins curieuse, vous ne vous souciiez pas de le savoir, ce qui reviendrait au même; mais on veut savoir plus qu'on ne voit, c'est-là la difficulté. Encore, si ce qu'on voit, on le voyait bien, ce serait toujours autant de connu, mais on le voit tout autrement qu'il n'est. Ainsi les vrais Philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voyent, & à tâcher de deviner ce qu'ils ne voyent point, & cette condition n'est

pas , ce me semble , trop à envier. Sur cela je me figure toujours que la Nature est un grand Spectacle qui ressemble à celui de l'Opera. Du lieu où vous êtes à l'Opera , vous ne voyés pas le Théâtre tout-à-fait comme il est ; on a disposé les Décorations & les Machines , pour faire de loin un effet agréable , & on cache à votre vûë ces rouës & ces contrepoids qui font tous les mouvemens. Aussi ne vous embarrassés-vous guere de deviner comment tout cela joue. Il n'y a peut-être que quelque Machiniste caché dans le Parterre , qui s'inquiète d'un Vol qui lui aura paru extraordinaire , & qui veut absolument démêler comment ce Vol a été exécuté. Vous voyés bien que ce Machiniste-là est assés fait comme les Philosophes. Mais ce qui , à l'égard des Philosophes , augmente la difficulté , c'est que dans les Machines que la Nature présente à nos yeux , les cordes sont parfaitement bien cachées , & elles le sont si bien , qu'on a été long-tems à deviner ce qui causoit les mouvemens de l'Univers. Car représentés-vous tous les Sages à l'Opera , ces Pythagores , ces Platons , ces Aristotes ,

& tous ces gens dont le nom fait aujourd'hui tant de bruit à nos oreilles; supposons qu'ils voyoient le Vol de Phaëton que les Vents enlevent, qu'ils ne pouvoient découvrir les cordes, & qu'ils ne scavoient point comment le derriere du Théâtre étoit disposé. L'un d'eux disoit; *C'est une certaine Vertu secrète qui enleve Phaëton.* L'autre, *Phaëton est composé de certains nombres qui le font monter.* L'autre, *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du Théâtre; il n'est point à son aise quand il n'y est pas.* L'autre, *Phaëton n'est pas fait pour voler, mais il aime mieux voler, que de laisser le haut du Théâtre vuide; & cent autres rêveries que je m'étonne qui n'ayent perdu de réputation toute l'Antiquité.* A la fin Descartes, & quelque'autres Modernes sont venus, qui ont dit: *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, & qu'un poids plus pesant que lui descend.* Ainsi on ne croit plus qu'un corps se remuë, s'il n'est tiré, ou plutôt poussé par un autre corps; on ne croit plus qu'il monte ou qu'il descende, si ce n'est par l'effet d'un contrepoids ou d'un ressort; & qui verroit la Nature telle qu'elle est, ne verroit que le derriere du Théa-

tre de l'Opera. A ce conte, dit la Marquise, la Philosophie est devenuë bien mécanique? Si mécanique, répondis-je, que je crains qu'on en ait bientôt honte. On veut que l'Univers ne soit en grand, que ce qu'une Montre est en petit, & que tout s'y conduise par des mouvemens réglés qui dépendent de l'arrangement des parties. Avoués la vérité. N'avez-vous pas eu quelquefois une idée plus sublime de l'Univers, & ne lui avez-vous point fait plus d'honneur qu'il ne méritoit? J'ai vû des gens qui l'en estimoient moins, depuis qu'ils l'avoient connu. Et moi, repliqua-t-elle, je l'en estime beaucoup plus, depuis que je sçai qu'il ressemble à une Montre. Il est surprenant que l'ordre de la Nature, tout admirable qu'il est, ne roule que sur des choses si simples.

Je ne sçai pas, lui répondis-je, qui vous a donné des idées si saines; mais en vérité, il n'est pas trop commun de les avoir. Assés de gens ont toujours dans la tête un faux Merveilleux envelopé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la Nature, que parce qu'ils la croient une espece de Ma-

gie où l'on n'entend rien ; & il est sûr qu'une chose est deshonorée auprès d'eux , dès qu'elle peut être conquise. Mais , Madame , continuai-je , vous êtes si bien disposée à entrer dans tout ce que je veux vous dire , que je croi que je n'ai qu'à tirer le rideau , & à vous montrer le Monde.

De la Terre où nous sommes , ce que nous voyons de plus éloigné , c'est ce Ciel bleu , cette grande voûte où il semble que les Etoiles sont attachées comme des cloux. On les appelle Fixes , parce qu'elles ne paroissent avoir que le mouvement de leur Ciel , qui les emporte avec lui d'Orient en Occident. Entre la Terre & cette dernière voûte des Cieux , sont suspendus à différentes hauteurs , le Soleil , la Lune , & les cinq autres Astres qu'on appelle des Planetes , Mercure , Venus , Mars , Jupiter & Saturne. Ces Planettes n'étant point attachées à un même Ciel , ayant des mouvemens inégaux , elles se regardent diversement , & figurent diversement ensemble , au lieu que les Etoiles Fixes sont toujours dans la même situation les unes à l'égard des autres ; le Chariot , par exemple , que

vous voyés qui est formé de ces sept Etoiles , a toujours été fait comme il est , & le fera encore long-tems ; mais la Lune est tantôt proche du Soleil , tantôt elle en est éloignée , & il en va de même des autres Planettes. Voilà comme les choses parurent à ces anciens Bergers de Chaldée , dont le grand loisir produisit les premières observations , qui ont été le fondement de l'Astronomie ; car l'Astronomie est née dans la Chaldée , comme la Géométrie naquit , dit-on , en Egypte , où les inondations du Nil , qui confondoient les bornes des champs , furent cause que chacun voulut inventer des mesures exactes pour reconnoître son champ d'avec celui de son voisin. Ainsi l'Astronomie est fille de l'Oisiveté , la Géométrie est fille de l'Interêt , & s'il étoit question de la Poésie , nous trouverions apparemment qu'elle est fille de l'Amour.

Je suis bien aise , dit la Marquise , d'avoir appris cette généalogie des Sciences , & je vois bien qu'il faut que je m'en tienne à l'Astronomie. La Géométrie , selon ce que vous me dites , demanderoit une ame plus intéressée

que je ne l'ai , & la Poësie en demanderoit une plus tendre , mais j'ai autant de loisir que l'Astronomie en peut demander. Heureusement encore nous sommes à la Campagne , & nous y menons quasi une vie pastorale ; tout cela convient à l'Astronomie. Ne vous y trompés pas , Madame , repris-je. Ce n'est pas la vraie vie pastorale , que de parler des Planetes , & des Etoiles Fixes. Voyés si c'est à cela que les Gens de l'Astrée passent leurs tems. Oh ! répondit-elle , cette sorte de Bergerie-là est trop dangereuse. J'aime mieux celles de ces Chaldéens dont vous me parliés. Recommencés un peu , s'il vous plaît , à me parler Chaldéen. Quand on eut reconnu cette disposition des Cieux que vous m'avés dite , de quoi fut-il question ? Il fut question , repris-je , de deviner comment toutes les parties de l'Univers devoient être arrangées , & c'est-là ce que les Sçavans appellent faire un Siftême. Mais avant que je vous explique le premier des Siftêmes , il faut que vous remarquiés , s'il vous plaît , que nous sommes tous faits naturellement comme un certain Fou Athénien dont vous avés entendu

parler, qui s'étoit mis dans la fantaisie que tous les Vaisseaux, qui abordoient au Port de Pirée, lui appartenoient. Notre folie à nous autres, est de croire aussi que toute la nature, sans exception, est destinée à nos usages; & quand on demande à nos Philosophes, à quoi sert ce nombre prodigieux d'Etoiles Fixes, dont une partie suffiroit pour faire ce qu'elles font toutes, ils vous répondent froidement qu'elles servent à leur réjouir la vue. Sur ce principe on ne manqua pas d'abord de s'imaginer qu'il falloit que la Terre fût en repos au centre de l'Univers, tandis que tous les Corps célestes qui étoient faits pour elle, prendroient la peine de tourner alentour pour l'éclairer. Ce fut donc au-dessus de la Terre qu'on plaça la Lune; & au-dessus de la Lune on plaça Mercure, ensuite Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Au-dessus de tout cela étoit le Ciel des Etoiles Fixes. La Terre se trouvoit justement au milieu des Cercles que décrivent ces Planetes, & ils étoient d'autant plus grands, qu'ils étoient plus éloignés de la Terre, & par conséquent les Planetes plus éloignées employoient

ployoient plus de tems à faire leur
 cours , ce qui effectivement est vrai.
 Mais je ne sçai pas, interrompit la Mar-
 quise, pourquoi vous semblés n'ap-
 prouver pas cet ordre-là dans l'Uni-
 vers ; il me paroît assés net , & assés in-
 telligible , & pour moi je vous déclare
 que je m'en contente. Je puis me van-
 ter , repliquai-je , que je vous adoucis
 bien tout ce Sისტême. Si je vous le don-
 nois tel qu'il a été conçu par Ptolomée
 son Auteur , ou par ceux qui y ont tra-
 vaillé après lui , il vous jetteroit dans
 une épouvante horrible. Comme les
 mouvemens des Planetes ne sont pas si
 réguliers , qu'elles n'aillent tantôt plus
 vite , tantôt plus lentement , tantôt
 en un sens , tantôt en un autre , &
 qu'elles ne soient quelquefois plus éloi-
 gnées de la Terre , quelquefois plus
 proches ; les Anciens avoient imaginé
 je ne sçai combien de Cercles différem-
 ment entrelassés les uns dans les autres,
 par lesquels ils sauvoient toutes ces bi-
 zarreries. L'embarras de tous ces Cer-
 cles étoit si grand , que dans un tems
 où l'on ne connoissoit encore rien de
 meilleur , un Roi de Castille , grand
 Mathématicien , mais apparemment

peu dévot , disoit que si Dieu l'eût appelé à son Conseil , quand il fit le Monde , il lui eût donné de bons avis. La pensée est trop libertine ; mais cela même est assez plaissant , que ce Système fût alors une occasion de péché , parce qu'il étoit trop confus. Les bons avis que ce Roi vouloit donner, regardoient sans doute la suppression de tous ces Cercles dont on avoit embarrassé les mouvemens célestes. Apparemment ils regardoient aussi une autre suppression de deux ou trois Cieux superflus qu'on avoit mis au de-là des Etoiles Fixes. Ces Philosophes , pour expliquer une sorte de mouvement dans les Corps célestes , faisoient au de-là du dernier Ciel que nous voyons , un Ciel de cristal , qui imprimoit ce mouvement aux Cieux inférieurs. Avoient-ils nouvelle d'un autre mouvement ? C'étoit aussitôt un autre Ciel de cristal. Enfin les Cieux de Cristal ne leur coûtoient rien. Et pour quoi ne les faisoit-on que de cristal , dit la Marquise ? N'eussent-ils pas été bons de quelque autre matiere ? Non , répondis-je , il falloit que la lumière passât au travers ; & d'ailleurs il falloit qu'ils fussent solides. Il le falloit

absolument ; car Aristote avoit trouvé que la solidité étoit une chose attachée à la noblesse de leur nature , & puisqu'il l'avoit dit , on n'avoit garde d'en douter. Mais on a vû des Cometes , qui étant plus élevées qu'on ne croyoit autrefois , briseroient tout le cristal des Cieux par où elles passent , & casseroient tout l'Univers ; & il a fallu se résoudre à faire les Cieux d'une matiere fluide , telle que l'Air. Enfin il est hors de doute par les Observations de ces derniers Siècles , que Venus & Mercure tournent autour du Soleil , & non autour de la Terre , & l'ancien Siftême est absolument insoutenable par cet endroit. Je vais donc vous en proposer un qui satisfait à tout , & qui dispenseroit le Roi de Castille de donner des avis , car il est d'une simplicité charmante , & qui seule le feroit préférer. Il sembleroit , interrompit la Marquise , que votre Philosophie est une espece d'enchere , où ceux qui offrent de faire les choses à moins de frais , l'emportent sur les autres. Il est vrai , repris-je , & ce n'est que par-là qu'on peut attraper le Plan sur lequel la Nature a fait son Ouvrage. Elle est d'une épar-

gne extraordinaire ; tout ce qu'elle pourra faire d'une maniere qui lui coûtera un peu moins , quand ce moins ne seroit presque rien, soyés sûre qu'elle ne le fera que de cette maniere-là. Cette épargne néanmoins s'accorde avec une magnificence surprenante qui brille dans tout ce qu'elle a fait. C'est que la magnificence est dans le dessein , & l'épargne dans l'exécution. Il n'y a rien de plus beau qu'un grand dessein que l'on exécute à peu de frais. Nous autres nous sommes sujets à renverser souvent tout cela dans nos idées. Nous mettons l'épargne dans le dessein qu'a eu la Nature , & la magnificence dans l'exécution. Nous lui donnons un petit dessein , qu'elle exécute avec dix fois plus de dépense qu'il ne faudroit ; cela est tout-à-fait ridicule. Je serai bien aise , dit-elle, que le Système dont vous m'allez parler imite de fort près la Nature ; car ce grand ménage - là tournera au profit de mon imagination , qui n'aura pas tant de peine à comprendre ce que vous me direz. Il n'y a plus ici d'embarras inutiles , repris-je. Figurés-vous un Allemand nommé Copernic , qui fait main-basse sur tous ces Cercles

différens , & sur tous ces Cieux solides qui avoient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns , il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'Astronome , il prend la Terre & l'envoie bien loin du centre de l'Univers , où elle s'étoit placée , & dans ce centre , il y met le Soleil , à qui cet honneur étoit bien mieux dû. Les Planetes ne tournent plus autour de la Terre , & ne l'enferment plus au milieu du Cercle qu'elles décrivent. Si elles nous éclairent , c'est en quelque sorte par hazard , & parce qu'elles nous rencontrent en leur chemin. Tout tourne présentement autour du Soleil , la Terre y tourne elle-même , & pour la punir du long repos qu'elle s'étoit attribué , Copernic la charge le plus qu'il peut de tous les mouvemens qu'elle donnoit aux Planetes & aux Cieux. Enfin de tout cet équipage céleste dont cette petite Terre se faisoit accompagner & environner , il ne lui est demeuré que la Lune qui tourne encore autour d'elle. Attendés un peu , dit la Marquise , il vient de vous prendre un enthousiasme qui vous a fait expliquer les choses si pompeusement , que je ne croi pas

les avoir entendues. Le Soleil est au centre de l'Univers , & là il est immobile, après lui, qu'est-ce qui suit ? C'est Mercure , répondis-je , il tourne autour du Soleil , en sorte que le Soleil est à peu près le centre du cercle que Mercure décrit. Au-dessus de Mercure est Venus , qui tourne de même autour du Soleil. Ensuite vient la Terre , qui étant plus élevée que Mercure & Venus , décrit autour du Soleil un plus grand Cercle que ces Planetes. Enfin suivent Mars , Jupiter , Saturne , selon l'ordre où je vous les nomme ; & vous voyés bien que Saturne doit décrire autour du Soleil le plus grand Cercle de tous ; aussi employe-t-il plus de tems qu'aucune autre Planete à faire sa révolution. Et la Lune ? vous l'oubliez , interrompit-elle. Je la retrouverai bien , repris-je. La Lune tourne autour de la Terre , & ne l'abandonne point ; mais comme la Terre avance toujours dans le Cercle qu'elle décrit autour du Soleil , la Lune la suit , en tournant toujours autour d'elle ; & si elle tourne autour du Soleil , ce n'est que pour ne point quitter la Terre.

Je vous entens , répondit-elle , &

J'aime la Lune , de nous être restée lorsque toutes les autres Planetes nous abandonnoient. Avoués que si votre Allemand eût pû nous la faire perdre , il l'auroit fait volontiers ; car je vois dans tout son procedé qu'il étoit bien mal intentionné pour la Terre. Je lui sçai bon gré , repliquai-je , d'avoir rabattu la vanité des hommes , qui s'étoient mis à la plus belle place de l'Univers , & j'ai du plaisir à voir présentement la Terre dans la foule des Planetes. Bon , répondit-elle , croyés-vous que la vanité des hommes s'étende jusqu'à l'Astronomie ? Croyés-vous m'avoir humiliée , pour m'avoir appris que la Terre tourne autour du Soleil ? Je vous jure que je ne m'en estime pas moins. Mon Dieu , Madame , repris-je , je sçai bien qu'on sera moins jaloux du rang qu'on tient dans l'Univers , que de celui qu'on croit devoir tenir dans une chambre , & que la préséance de deux Planetes ne sera jamais une si grande affaire , que celle de deux Ambassadeurs. Cependant la même inclination qui fait qu'on veut avoir la place la plus honorable dans une cérémonie , fait qu'un Philosophe

dans un Siftême se met au centre du Monde, s'il peut. Il est bien aisé que tout soit fait pour lui ; il suppose peut-être sans s'en appercevoir ce principe qui le flatte, & son cœur ne laisse pas de s'intereffer à une affaire de pure spéculation. Franchement, repliqua-t-elle, c'est-là une calomnie que vous avés inventée contre le Genre humain. On n'auroit donc jamais dû recevoir le Siftême de Copernic, puisqu'il est si humiliant. Aussi, repris-je, Copernic lui-même se défioit-il fort du succès de son opinion. Il fut très-long-tems à ne la vouloir pas publier. Enfin il s'y résolut, à la priere de Gens très-considérables ; mais aussi le jour qu'on lui apporta le premier Exemplaire imprimé de son Livre, sçavés-vous ce qu'il fit ? il mourut. Il ne voulut point effuyer toutes les contradictions qu'il prévoyoit, & se tira habilement d'affaire. Ecoutez, dit la Marquise, il faut rendre justice à tout le monde. Il est sûr qu'on a de la peine à s'imaginer qu'on tourne autour du Soleil ; car enfin on ne change point de place, & on se retrouve toujours le matin où l'on s'étoit couché le soir. Je vois, ce me sem-

ble, à votre air, que vous m'allés dire que comme la Terre toute entiere marche..... Assurément, interrompis-je, c'est la même chose que si vous vous endormiés dans un Bateau qui allât sur la Riviere, vous vous retrouveriés à votre réveil dans la même place & dans la même situation à l'égard de toutes les parties du Bateau. Oüi, mais, repliqua-t-elle, voici une différence, je trouverois à mon réveil le rivage changé, & cela me feroit bien voir que mon Bateau auroit changé de place. Mais il n'en va pas de même de la Terre, j'y retrouve toutes choses comme je les avois laissées. Non pas, Madame, répondis-je, non pas, le rivage est changé aussi. Vous sçavés qu'au de-là de tous les Cercles des Planetes sont les Etoiles Fixes, voilà notre rivage. Je suis sur la Terre, & la Terre décrit un grand Cercle autour du Soleil. Je regarde au centre de ce Cercle, j'y vois le Soleil. S'il n'effaçoit point les Etoiles, en poussant ma vûë en ligne droite au de-là du Soleil, je le verrois nécessairement répondre à quelques Etoiles Fixes, mais je vois aisément pendant la nuit à quelles Etoi-

les il a répondu le jour, & c'est exactement la même chose. Si la Terre ne changeoit point de place sur le Cercle où elle est, je verrois toujours le Soleil répondre aux mêmes Etoiles Fixes; mais dès que la Terre change de place, il faut que je la voye répondre à d'autres Etoiles. C'est-là le rivage qui change tous les jours, & comme la Terre fait son Cercle en un an autour du Soleil, je vois le Soleil en l'espace d'une année répondre successivement à diverses Etoiles Fixes qui composent un Cercle. Ce Cercle s'appelle le Zodiacque. Voulés-vous que je vous fasse ici une figure sur le sable? Non, répondit-elle, je m'en passerai bien, & puis cela donneroit à mon Parc un air sçavant, que je ne veux pas qu'il ait. N'ai-je pas ouï dire qu'un Philosophe qui fut jetté par un naufrage dans une Isle qu'il ne connoissoit point, s'écria à ceux qui le suivoient, en voyant de certaines figures, des lignes & des Cerles tracés sur le bord de la Mer: *Courage, Compagnons, l'Isle est habitée, voici des pas d'hommes?* Vous jugés bien qu'il ne m'appartient point de faire de ces pas-là, & qu'il ne faut pas qu'on en voye ici.

Il vaut mieux en effet , répondis-je , qu'on n'y voye que des pas d'Amans , c'est-à-dire , votre nom & vos chiffres gravés sur l'écorce des arbres par la main de vos Adorateurs. Laissons-là , je vous prie , les Adorateurs , reprit-elle , & parlons du Soleil. J'entens bien comment nous nous imaginons qu'il décrit le Cercle que nous décrivons nous-mêmes , mais ce tour ne s'acheve qu'en un an , & celui que le Soleil fait tous les jours sur notre tête , comment se fait-il ? Avés-vous remarqué , lui répondis-je , qu'une boule qui rouleroit sur cette allée auroit deux mouvemens ? elle iroit vers le bout de l'allée , & en même tems elle tourneroit plusieurs fois sur elle-même , en sorte que la partie de cette boule qui est en haut , descendroit en bas , & que celle d'en bas monteroit en haut. La Terre fait la même chose. Dans le tems qu'elle avance sur le Cercle qu'elle décrit en un an autour du Soleil , elle tourne sur elle-même en vingt-quatre heures ; ainsi en vingt-quatre heures chaque partie de la Terre perd le Soleil , & le recouvre , & à mesure qu'en tournant on va vers le côté où

est le Soleil, il semble qu'il s'élève; & quand on commence à s'en éloigner, en continuant le tour, il semble qu'il s'abaisse. Cela est assés plaissant, dit-elle, la Terre prend tout sur soi, & le Soleil ne fait rien. Et quand la Lune & les autres Planetes & les Etoiles Fixes paroissent faire un tour sur notre tête en vingt-quatre heures, c'est donc aussi une imagination? Imagination pure, repris-je, qui vient de la même cause. Les Planetes font seulement leurs Cercles autour du Soleil en des tems inégaux selon leurs distances inégales, & celle que nous voyons aujourd'hui répondre à un certain point du Zodiaque, ou de ce Cercle d'Etoiles Fixes, nous la voyons demain à la même heure répondre à un autre point, tant parce qu'elle a avancé sur son Cercle, que parce que nous avons avancé sur le nôtre. Nous marchons, & les autres Planetes marchent aussi, mais plus ou moins vite que nous; cela nous met dans différens points de vûe à leur égard, & nous fait paroître dans leur cours des bizarreries dont il n'est pas nécessaire que je vous parle. Il suffit que vous sçachiés que ce qu'il y a

d'irrégulier dans les Planètes , ne vient que de la diverse maniere dont notre mouvement nous les fait rencontrer , & qu'au fond elles sont toutes très-réglées. Je consens qu'elles le soient , dit la Marquise , mais je voudrois bien que leur regularité coûtât moins à la Terre , on ne l'a guere ménagée , & pour une grosse masse aussi pesante qu'elle est , on lui demande bien de l'agilité. Mais, lui répondis-je, aimeriez-vous mieux que le Soleil , & tous les autres Astres qui sont de très-grands Corps , fissent en vingt-quatre heures autour de la Terre un tour immense , que les Etoiles Fixes qui seroient dans le plus grand Cercle , parcourussent en un jour plus de vingt-sept mille six cents soixante fois deux cents millions de lieuës ? Car il faut que tout cela arrive , si la Terre ne tourne pas sur elle-même en vingt-quatre heures. En verité , il est bien plus raisonnable qu'elle fasse ce tour, qu'il n'est tout au plus que de neuf mille lieuës. Vous voyés bien que neuf mille lieuës en comparaison de l'horrible nombre que je viens de vous dire , ne sont qu'une bagatelle.

Oh ! repliqua la Marquise , le Soleil

& les Astres font tout de feu, le mouvement ne leur coûte rien ; mais la Terre ne paroît guere portative. Et croiriez-vous , repris-je , si vous n'en aviez l'expérience , que ce fût quelque chose de bien portatif , qu'un gros Navire monté de cent cinquante pieces de Canon , chargé de plus de trois mille hommes , & d'une très-grande quantité de Marchandises ? Cependant il ne faut qu'un petit soufle de vent pour le faire aller sur l'eau , parce que l'eau est liquide , & que se laissant diviser avec facilité , elle résiste peu au mouvement du Navire ; ou s'il est au milieu d'une Riviere , il suivra sans peine le fil de l'eau , parce qu'il n'y a rien qui le retienne. Ainsi la terre toute massive qu'elle est , est aisément portée au milieu de la matiere celeste , qui est infiniment plus fluide que l'eau , & qui remplit tout ce grand espace où nagent les Planetes. Et où faudroit-il que la Terre fût cramponnée pour résister au mouvement de cette matiere celeste , & ne s'y pas laisser emporter ? C'est comme si une petite boule de bois pouvoit ne pas suivre le courant d'une Riviere,

Mais, repliqua-t-elle encore, comment la Terre avec tout son poids se soutient-elle sur vôtre matiere celeste, qui doit être bien legere, puisqu'elle est si fluide? Ce n'est pas à dire, répondis-je, que ce qui est fluide, en soit plus leger. Que dites-vous de notre gros vaisseau, qui avec tout son poids est plus leger que l'eau, puisqu'il y surnage? Je ne veux plus vous dire rien, dit-elle comme en colere, tant que vous aurés le gros Vaisseau. Mais m'assurés-vous bien qu'il n'y ait rien à craindre sur une piroüette aussi legere que vous me faites la Terre? Et bien, lui répondis-je, faisons porter la Terre par quatre Elephans, comme font les Indiens. Voici bien un autre Siftême, s'écria-t-elle. Du moins j'aime ces Gens-là d'avoir pourvû à leur seureté, & fait de bons fondemens, au lieu que nous autres Coperniciens, nous sommes assés inconsiderés pour vouloir bien nager à l'avanture dans cette matiere celeste. Je gage que si les Indiens sçavoient que la Terre fût le moins du monde en peril de se mouvoir, ils doubleroiént les Elephans,

Cela le méritoit bien, repris-je, en riant de sa pensée, il ne faut point s'épargner les Elephans pour dormir en assurance, & si vous en avés besoin pour cette nuit, nous en mettrons dans nôtre Systême autant qu'il vous plaira, ensuite nous les retrancherons peu à peu, à mesure que vous vous rassurerez. Sérieusement, reprit-elle, je ne croi pas dès à présent qu'ils me soient fort nécessaires, & je me sens assés de courage pour oser tourner. Vous irés encore plus loin, repliquai-je, vous tournerés avec plaisir, & vous vous ferés sur ce Systême des idées réjouissantes. Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air, & que j'y demeure sans mouvement pendant que la Terre tourne sous moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différens, les uns blancs, les autres noirs, les autres bazanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des Chapeaux, & puis des Turbans, & puis des Têtes chevelués, & puis des Têtes rases; tantôt des Villes à clochers, tantôt des Villes à longues aiguilles qui ont des Croissans,

Croissans , tantôt des Villes à Tours de Porcelaine , tantôt de grands Pays qui n'ont que des Cabanes ; ici des vastes Mers ; là des deserts épouvantables ; enfin toute cette variété infinie qui est sur la surface de la Terre.

En vérité , dit-elle , tout cela mériterait bien que l'on donnât vingt-quatre heures de son temps à le voir. Ainsi donc dans le même lieu où nous sommes à présent , je ne dis pas dans ce Parc , mais dans ce même lieu , à le prendre dans l'Air , il y passe continuellement d'autres Peuples qui prennent notre place ; & au bout de vingt-quatre heures nous y revenons.

Copernic , lui répondis - je , ne le comprendroit pas mieux. D'abord il passera par ici des Anglois qui raisonneront peut-être de quelque dessein de Politique avec moins de gayeté que nous ne raisonnons de nôtre Philosophie ; ensuite viendra une grande Mer , & il se pourra trouver en ce lieu-là quelque Vaisseau qui n'y fera pas si à son aise que nous. Après cela paroîtront des Iroquois , en mangeant tout vif quelque prisonnier de guerre , qui fera semblant de ne s'en pas sou-

cier ; des Femmes de la Terre de Jessô , qui n'employeront tout leur temps qu'à préparer le Repas de leurs Maris , & à se peindre de bleu les lèvres & les sourcils pour plaire aux plus vilains hommes du monde ; des Tartares qui iront fort dévotement en Pèlerinage vers ce Grand Prêtre qui ne sort jamais d'un lieu obscur , où il n'est éclairé que par des Lampes , à la lumière desquelles on l'adore ; de belles Circassiennes qui ne feront aucune façon d'accorder tout au premier venu , hormis ce qu'elles croient qui appartient essentiellement à leurs Maris ; de petits Tartares qui iront voler des Femmes pour les Turcs & pour les Persans ; enfin nous , qui débiterons peut-être encore des rêveries.

Il est assez plaisant , dit la Marquise , d'imaginer ce que vous venés de me dire ; mais si je voyois tout cela d'en haut , je voudrois avoir la liberté de hâter ou d'arrêter le mouvement de la Terre , selon que les objets me plairoient plus ou moins , & je vous assure que je ferois passer bien vite ceux qui s'embarassent de politique , ou qui mangent leurs en-

nemis ; mais il y en a d'autres pour qui j'aurois de la curiosité. J'en aurois pour ces belles Circassiennes , par exemple , qui ont un usage si particulier. Mais il me vient une difficulté sérieuse. Si la Terre tourne , nous changeons d'Air à chaque moment , & nous respirons toujours celui d'un autre Pays. Nullement , Madame , répondis-je , l'Air qui environne la Terre ne s'étend que jusqu'à une certaine hauteur , peut-être jusqu'à vingt lieues tout au plus ; il nous suit , & tourne avec nous. Vous avés vû quelquefois l'ouvrage d'un Ver à Soye , où ces Coques que ces petits animaux travaillent avec tant d'art pour s'y emprisonner. Elles sont d'une soye fort serrée , mais elles sont couvertes d'un certain duvet fort léger & fort lâche. C'est ainsi que la Terre , qui est assés solide , est couverte depuis sa surface jusqu'à une certaine hauteur , d'une espece de duvet , qui est l'Air , & toute la Coque de Ver à Soye tourne en même temps. Au-delà de l'Air est la matiere céleste , incomparablement plus pure , plus subtile , & même plus agitée qu'il n'est.

Vous me présentés la Terre sous des idées bien méprisables , dit la Marquise. C'est pourtant sur cette Coque de Ver à Soye qu'il se fait de si grands Travaux , de si grandes Guerres , & qu'il regne de tous côtés une si grande agitation. Oüi , répondis-je , & pendant ce tems-là , la Nature qui n'entre point en connoissance de tous ces petits mouvemens particuliers , nous emporte tous ensemble d'un mouvement general , & se jouie de la petite boule.

Il me semble , reprit-elle , qu'il est ridicule d'être sur quelque chose qui tourne , & de se tourmenter tant ; mais le malheur est qu'on n'est pas assuré qu'on tourne ; car enfin , à ne vous rien celer , toutes les précautions que vous prenés pour empêcher qu'on ne s'apperçoive du mouvement de la Terre , me sont suspectes. Est-il possible qu'il ne laissera pas quelque petite marque sensible à laquelle on le reconnoisse ?

Les mouvemens les plus naturels , répondis-je , & les plus ordinaires , sont ceux qui se font le moins sentir , cela est vrai jusque dans la Morale. Le

motivement de l'amour propre nous est si naturel, que le plus souvent nous ne le sentons pas, & que nous croyons agir par d'autres principes. Ah ! vous moralisés, dit-elle, quand il est question de Phisique, cela s'appelle baailler. Retirons-nous, aussi-bien en voilà assez pour la première fois. Demain nous reviendrons ici, vous avec vos Systèmes, & moi avec mon ignorance.

En retournant au Château, je lui dis, pour épuiser la matière des Systèmes, qu'il y en avoit un troisième inventé par Ticho-Brahé, qui voulant absolument que la Terre fût immobile, la plaçoit au centre du Monde, & faisoit tourner autour d'elle le Soleil, autour duquel tournoient toutes les autres Planètes, parce que depuis les nouvelles découvertes, il n'y avoit pas moyen de faire tourner les Planètes autour de la Terre. Mais la Marquise qui a le discernement vif & prompt, jugea qu'il y avoit trop d'affectation à exempter la Terre de tourner autour du Soleil, puisqu'on n'en pouvoit pas exempter tant d'autres grands Corps; que le Soleil n'étoit

plus si propre à tourner autour de la Terre, depuis que toutes les Planètes tournoient autour de lui; que ce Système ne pouvoit être propre tout au plus qu'à soutenir l'immobilité de la Terre, quand on avoit bien envie de la soutenir, & nullement à la persuader; & enfin il fut résolu que nous nous en tiendrions à celui de Copernic, qui est plus uniforme & plus riant, & n'a aucun mélange de préjugé. En effet, la simplicité dont il est persuadé, & sa hardiesse fait plaisir.



SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée.

LE lendemain au matin dès que l'on put entrer dans l'Appartement de la Marquise, j'envoyai sçavoir de ses nouvelles, & lui demander si elle avoit pû dormir en tournant. Elle me fit repondre qu'elle étoit déjà toute accoûtumée à cette allure de la Terre, & qu'elle avoit passé la nuit aussi tranquillement qu'auroit pû faire Copernic lui-même. Quelque tems après il vint chés elle du monde qui y demeura jusqu'au soir, selon l'ennuyeuse coutume de la Campagne. Encore leur fût-on bien obligé, car la Campagne leur donnoit aussi le droit de pousser leur visite jusqu'au lendemain, s'ils eussent voulu, & ils eurent l'honnêteté de ne le pas faire. Ainsi la Marquise & moi nous nous retrouvâmes libres le soir. Nous allâ-

mes encore dans le Parc, & la Conversation ne manqua pas de tourner aussitôt sur nos Systèmes. Elle les avoit si bien conçus, qu'elle dédaigna d'en parler une seconde fois, & elle voulut que je la menasse à quelque chose de nouveau. Et bien donc, lui dis-je, puisque le Soleil, qui est présentement immobile, a cessé d'être Planete, & que la Terre qui se meut autour de lui, a commencé d'en être une, vous ne ferez pas si surprise d'entendre dire que la Lune est une Terre comme celle-ci, & qu'apparemment elle est habitée. Je n'ai pourtant jamais ouï parler de la Lune habitée, dit-elle, que comme d'une folie & d'une vision. C'en est peut-être une aussi, répondis-je. Je ne prens parti dans ces choses-là que comme on en prend dans les Guerres civiles, où l'incertitude de ce qui peut arriver, fait qu'on entretient toujours des intelligences dans le parti opposé, & qu'on a des ménagemens avec ses Ennemis même. Pour moi, quoique je croye la Lune habitée, je ne laisse pas de vivre civilement avec ceux qui ne le croient pas,

pas , & je me tiens toujours en état de me pouvoir ranger à leur opinion avec honneur , si elle avoit le dessus ; mais en attendant qu'ils ayent sur nous quelque avantage considérable , voici ce qui m'a fait pencher du côté des Habitans de la Lune.

Supposons qu'il n'y ait jamais eu nul commerce entre Paris & Saint-Denis , & qu'un Bourgeois de Paris , qui ne sera jamais sorti de sa Ville , soit sur les Tours de Nôtre-Dame , & voye Saint-Denis de loin ; on lui demandera s'il croit que Saint-Denis soit habité comme Paris. Il répondra hardiment que non ; car , dira-t-il , je vois bien les Habitans de Paris , mais ceux de Saint-Denis je ne les vois point , on n'en a jamais entendu parler. Il y aura quelqu'un qui lui représentera , qu'à la verité quand on est sur les Tours de Nôtre-Dame , on ne voit pas les Habitans de Saint-Denis , mais que l'éloignement en est cause ; que tout ce qu'on peut voir de Saint-Denis ressemble fort à Paris , que Saint Denis a des Clochers , des Maisons , des Murailles , & qu'il pourroit bien encore ressem-

bler à Paris par être habité. Tout cela ne gagnera rien sur mon Bourgeois , il s'obstinera toujours à soutenir que Saint-Denis n'est point habité, puisqu'il n'y voit personne. Notre Saint-Denis c'est la Lune , & chacun de nous est ce Bourgeois de Paris, qui n'est jamais sorti de sa Ville.

Ah ! interrompit la Marquise, vous nous faites tort, nous ne sommes point si fots que votre Bourgeois ; puisqu'il voit que Saint-Denis est tout fait comme Paris , il faut qu'il ait perdu la raison pour ne le pas croire habité ; mais la Lune n'est point du tout faite comme la Terre. Prenés garde , Madame , repris-je , car s'il faut que la Lune ressemble en tout à la Terre , vous voilà dans l'obligation de croire la Lune habitée. J'avouë , répondit-elle , qu'il n'y aura pas moyen de s'en dispenser , & je vous vois un air de confiance qui me fait déjà peur. Les deux mouvemens de la Terre dont je ne me fusse jamais doutée , me rendent timide sur tout le reste ; mais pourtant seroit-il bien possible que la Terre fût lumineuse

comme la Lune ? car il faut cela pour leur ressemblance. Helas ! Madame , repliquai-je , être lumineux n'est pas si grand'chose que vous pensés. Il n'y a que le Soleil en qui cela soit une qualité considerable. Il est lumineux par lui-même , & en vertu d'une nature particuliere qu'il a ; mais les Planetes n'éclairent que parce qu'elles sont éclairées de lui. Il envoie sa lumiere à la Lune , elle nous la renvoie , & il faut que la Terre renvoie aussi à la Lune la lumiere du Soleil ; il n'y a pas plus loin de la Terre à la Lune , que de la Lune à la Terre.

Mais , dit la Marquise , la Terre est-elle aussi propre que la Lune à renvoyer la lumiere du Soleil ? Je vous vois toujours pour la Lune , repris-je , un reste d'estime dont vous ne sçauriés vous défaire. La lumiere est composée de petites balles qui bondissent sur ce qui est solide , & retournent d'un autre côté , au lieu qu'elles passent au travers de ce qui leur présente des ouvertures en ligne droite , comme l'Air ou le Verre. Ainsi ce qui fait que la Lune nous éclaire , c'est

qu'elle est un Corps dur & solide , qui nous renvoye ces petites balles. Or je crois que vous ne contesterez pas à la Terre cette même dureté & cette même solidité. Admirés donc ce que c'est que d'être posté avantageusement. Parce que la Lune est éloignée de nous , nous ne la voyons que comme un Corps lumineux , & nous ignorons que ce soit une grosse masse semblable à la Terre. Au contraire , parce que la Terre a le malheur que nous la voyons de trop près , elle ne nous paroît qu'une grosse masse , propre seulement à fournir de la pâture aux Animaux , & nous ne nous appercevons pas qu'elle est lumineuse , faute de nous pouvoir mettre à quelque distance d'elle. Il en iroit donc de la même manière , dit la Marquise , que lorsque nous sommes frappés de l'éclat des conditions élevées au-dessus des nôtres , & que nous ne voyons pas , qu'au fond elles se ressemblent toutes extrêmement.

C'est la même chose , répondis-je. Nous voulons juger de tout , & nous sommes toujours dans un mauvais point de vûë. Nous voulons juger de nous , nous en sommes trop près ;

Nous voulons juger des autres , nous en sommes trop loin. Qui seroit entre la Lune & la Terre , ce seroit la vraie place pour les bien voir. Il faudroit être simplement Spectateur du Monde, & non pas Habitant. Je ne me consolerais jamais , dit-elle , de l'injustice que nous faisons à la Terre , & de la préoccupation trop favorable où nous sommes pour la Lune, si vous ne m'assurés que les Gens de la Lune ne connoissent pas mieux leurs avantages que nous les nôtres , & qu'ils prennent notre Terre pour un Astre , sans sçavoir que leur habitation en est un aussi. Pour cela , repris-je , je vous le garantis. Nous leur paroissions faire assez régulièrement nos fonctions d'Astre. Il est vrai qu'ils ne nous voyent pas décrire un Cercle autour d'eux ; mais il n'importe , voici ce que c'est. La moitié de la Lune qui se trouva tournée vers nous au commencement du monde , y a toujours été tournée depuis ; elle ne nous présente jamais que ces yeux , cette bouche & le reste de ce visage que notre imagination lui compose sur le fondement des taches qu'elle nous montre. Si l'autre moitié opposée se

présentoit à nous , d'autres taches différemment arrangées nous feroient sans doute imaginer quelque autre figure. Ce n'est pas que la Lune ne tourne sur elle-même , elle y tourne en autant de tems qu'autour de la Terre, c'est-à-dire, en un mois ; mais lorsqu'elle fait une partie de ce tour sur elle-même, & qu'il devroit se cacher à nous , une jouë, par exemple, de ce prétendu visage , & paroître quelque autre chose, elle fait justement une semblable partie de son Cercle autour de la Terre, & se mettant dans un nouveau point de vûë, elle nous montre encore cette même jouë. Ainsi la Lune , qui à l'égard du Soleil & des autres Astres tourne sur elle-même , n'y tourne point à notre égard. Ils lui paroissent tous se lever & se coucher en l'espace de quinze jours , mais pour notre Terre, elle la voit toujours suspenduë au même endroit du Ciel. Cette immobilité apparente ne convient guere à un Corps qui doit passer pour un Astre , mais aussi elle n'est pas parfaite. La Lune a un certain balancement qui fait qu'un petit coin du visage se cache quelquefois , & qu'un petit coin de la moitié opposée

se montre. Or elle ne manque pas, sur ma parole, de nous attribuer ce tremblement, & de s'imaginer que nous avons dans le Ciel comme un mouvement de Pendule, qui va & vient.

Toutes ces Planetes, dit la Marquise, sont faites comme nous, qui rejettons toujours sur les autres ce qui est en nous-mêmes. La Terre dit; *Ce n'est pas moi qui tourne, c'est le Soleil.* La Lune dit, *Ce n'est pas moi qui tremble, c'est la Terre.* Il y a bien de l'erreur par-tout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre d'y rien réformer, répondis-je, il vaut mieux que vous acheviés de vous convaincre de l'entiere ressemblance de la Terre & de la Lune. Représentés-vous ces deux grandes Boules suspenduës dans les Cieux. Vous sçavés que le Soleil éclaire toujours une moitié des Corps qui sont ronds, & que l'autre moitié est dans l'ombre. Il y a donc toujours une moitié, tant de la Terre que de la Lune, qui est éclairée du Soleil, c'est-à-dire, qui a le jour, & une autre moitié qui est dans la nuit. Remarqués d'ailleurs, que comme une Balle a moins de force & de vîtesse après qu'elle a été donner contre une

muraille qui l'a renvoyée d'un autre côté, de même la lumière s'affoiblit lorsqu'elle a été réfléchie par quelque Corps. Cette lumière blanchâtre, qui nous vient de la Lune, est la lumière même du Soleil, mais elle ne peut venir de la Lune à nous que par une réflexion. Elle a donc beaucoup perdu de la force & de la vivacité qu'elle avoit lorsqu'elle étoit reçûe directement sur la Lune, & cette lumière éclatante, que nous recevons du Soleil, & que la Terre réfléchit sur la Lune, ne doit plus être qu'une lumière blanchâtre quand elle y est arrivée. Ainsi ce qui nous paroît lumineux dans la Lune, & qui nous éclaire pendant nos nuits, ce sont des parties de la Lune qui ont le jour; & les parties de la Terre qui ont le jour lorsqu'elles sont tournées vers les parties de la Lune qui ont la nuit, les éclairent aussi. Tout dépend de la manière dont la Lune & la Terre se regardent. Dans les premiers jours du mois que l'on ne voit pas la Lune, c'est qu'elle est entre le Soleil & nous, & qu'elle marche de jour avec le Soleil. Il faut nécessairement que toute sa moitié qui a le jour, soit tournée vers le

Soleil, & que toute sa moitié qui a la nuit, soit tournée vers nous. Nous n'avons garde de voir cette moitié qui n'a aucune lumière pour se faire voir ; mais cette moitié de la Lune qui a la nuit, étant tournée vers la moitié de la Terre qui a le jour, nous voit sans être vûë, & nous voit sous la même figure que nous voyons la Pleine-Lune. C'est alors pour les Gens de la Lune *Pleine-Terre*, s'il est permis de parler ainsi. Ensuite la Lune qui avance sur son Cercle d'un mois, se dégage de dessous le Soleil, & commence à tourner vers nous un petit coin de sa moitié éclairée, & voilà le Croissant. Alors aussi les parties de la Lune qui ont la nuit, commencent à ne plus voir toute la moitié de la Terre qui a le jour, & nous sommes en Decours pour elles.

Il n'en faut pas davantage, dit brusquement la Marquise, je sçaurai tout le reste quand il me plaira, je n'ai qu'à y penser un moment, & qu'à promener la Lune sur son Cercle d'un mois. Je vois en général que dans la Lune ils ont un mois à rebours du nôtre, & je gage que quand nous avons Pleine-

Lune , c'est que toute la moitié lumineuse de la Lune est tournée vers toute la moitié obscure de la Terre ; qu'alors ils ne nous voyent point du tout , & qu'ils content *Nouvelle Terre*. Je ne voudrois pas qu'il me fût reproché de m'être fait expliquer tout au long une chose si aisée. Mais les Eclipses comment vont-elles ? Il ne tient qu'à vous de le deviner , répondis-je. Quand la Lune est nouvelle , qu'elle est entre le Soleil & nous , & que toute sa moitié obscure est tournée vers nous qui avons le jour , vous voyés bien que l'ombre de cette moitié obscure se jette vers nous. Si la Lune est justement sous le Soleil , cette ombre nous le cache , & en même tems noircit une partie de cette moitié lumineuse de la Terre qui étoit vûë par la moitié obscure de la Lune. Voilà donc une Eclipsé de Soleil pour nous pendant notre jour , & une Eclipsé de Terre pour la Lune pendant sa nuit. Lorsque la Lune est pleine , la Terre est entre elle & le Soleil , & toute la moitié obscure de la Terre est tournée vers toute la moitié lumineuse de la Lune. L'ombre de la Terre se jette donc vers la Lune ; si elle tom-

be sur le Corps de la Lune, elle noircit cette moitié lumineuse que nous voyons, & à cette moitié lumineuse qui avoit le jour, elle lui dérobe le Soleil. Voilà donc une Eclipsé de Lune pendant notre nuit, & une Eclipsé de Soleil pour la Lune pendant le jour dont elle jouissoit. Ce qui fait qu'il n'arrive pas des Eclipses toutes les fois que la Lune est entre le Soleil & la Terre, ou la Terre entre le Soleil & la Lune, c'est que souvent ces trois Corps ne sont pas exactement rangés en ligne droite, & que par conséquent celui qui devroit faire l'Eclipsé, jette son ombre un peu à côté de celui qui en devroit être couvert.

Je suis fort étonnée, dit la Marquise, qu'il y ait si peu de mystère aux Eclipses, & que tout le monde n'en devine pas la cause. Ah! vraiment, répondis-je, il y a bien des peuples, qui de la manière dont ils s'y prennent, ne la devineront encore de long-tems. Dans toutes les Indes Orientales on croit que quand le Soleil & la Lune s'éclipsent, c'est qu'un certain Dragon qui a les Griffes fort noires, les étend sur ces Astres dont il veut se fai-

fir; & vous voyés pendant ce tems-là les Rivieres couvertes de Têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au col, parce que c'est une situation très-dévoté selon eux, & très-propre à obtenir du Soleil & de la Lune qu'ils se défendent bien contre le Dragon. En Amérique on étoit persuadé que le Soleil & la Lune étoient fâchés quand ils s'éclipsoient, & Dieu sçait ce qu'on ne faisoit pas pour se racommoder avec eux. Mais les Grecs qui étoient si raffinés n'ont-ils pas crû long-tems que la Lune étoit enforcée, & que des Magiciennes la faisoient descendre du Ciel pour jetter sur les Herbes une certaine écume malfaisante? Et nous, n'eûmes-nous pas belle peur il n'y a que trente-deux ans, * à une certaine Eclipsé de Soleil, qui à la vérité fut totale? Une infinité de Gens ne se tinrent-ils pas enfermés dans des Caves, & les Philosophes qui écrivirent pour nous rassurer, n'écrivirent-ils pas en vain ou à peu près? Ceux qui s'étoient réfugiés dans les Caves en sortirent-ils?

En vérité, reprit-elle, tout cela est

* En 1654.

trop honteux pour les hommes , il devroit y avoir un Arrêt du Genre humain , qui défendît qu'on parlât jamais d'Eclipses , de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont été faites ou dites sur ce Chapitre-là. Il faudroit donc , repliquai-je , que le même Arrêt abolît la mémoire de toutes choses , & défendît qu'on parlât jamais de rien , car je ne sçache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes.

Dites-moi , je vous prie , une chose , dit la Marquise , ont-ils autant de peur des Eclipses dans la Lune que nous en avons ici ? Il me paroîtroit tout-à-fait burlesque que les Indiens de ce pays-là se missent à l'eau comme les nôtres , que les Américains crussent notre Terre fâchée contr'eux , que les Grecs s'imaginassent que nous fussions enforcelés , & que nous allassions gâter leurs Herbes , & qu'enfin nous leur rendissions la consternation qu'ils causent ici-bas. Je n'en doute nullement , répondis-je. Je voudrois bien sçavoir pourquoi Messieurs de la Lune auroient l'esprit plus fort que nous. De quel droit nous feront-ils peur sans que

nous leur en fassions ? Je croirois même , ajoutai-je en riant , que comme un nombre prodigieux d'hommes ont été assés foux , & le sont encore assés pour adorer la Lune , il y a des Gens dans la Lune qui adorent aussi la Terre , & que nous sommes à genoux les uns devant les autres. Après cela , dit-elle , nous pouvons bien prétendre à envoyer des influences à la Lune , & à donner des Crises à ses Malades ; mais comme il ne faut qu'un peu d'esprit & d'habileté dans les Gens de ce Pays-là pour détruire tous ces honneurs dont nous nous flattons , j'avouë que je crains toujours que nous n'ayons quelque désavantage.

Ne craignés rien , répondis-je , il n'y a pas d'apparence que nous soyons la seule sottise espece de l'Univers. L'ignorance est quelque chose de bien propre à être généralement répandu , & quoique je ne fasse que deviner celle des Gens de la Lune , je n'en doute non plus que des Nouvelles les plus sûres qui nous viennent de-là.

Et quelles sont ces Nouvelles sûres , interrompit-elle ? Ce sont celles , répondis-je , qui nous sont rapportées

par ces Sçavans qui y voyagent tous les jours avec des Lunettes d'approche. Ils vous diront qu'ils y ont découvert des Terres, des Mers, des Lacs, de très-hautes Montagnes, des Abîmes très-profonds.

Vous me surprenés, reprit-elle. Je conçois bien qu'on peut découvrir sur la Lune des Montagnes & des Abîmes, cela se reconnoît apparemment à des inégalités remarquables; mais comment distinguer des Terres & des Mers? On les distingue, répondis-je, parce que les Eaux qui laissent passer au travers d'elles-mêmes une partie de la lumière, & qui en renvoient moins, paroissent de loin comme des taches obscures, & que les Terres qui par leur solidité la renvoient toute, sont des endroits plus brillans. L'illustre Monsieur Cassini, l'homme du monde à qui le Ciel est le mieux connu, a découvert sur la Lune quelque chose qui se sépare en deux, se réunit ensuite, & se va perdre dans une espece de Puits. Nous pouvons nous flatter avec bien de l'apparence que c'est une Riviere. Enfin on connoît assés toutes ces différentes parties pour leur avoir don-

né des noms , & ce font souvent des noms de Sçavans. Un endroit s'appelle Copernic , un autre Archimede , un autre Galilée ; il y a un Promontoire des Songes , une Mer des Pluyes , une Mer de Nectar , une Mer des Crises ; enfin la Description de la Lune est si exacte , qu'un Sçavant qui s'y trouveroit présentement ne s'y égareroit non plus que je ferois dans Paris.

Mais , reprit-elle , je ferois bien-aise de sçavoir encore plus en détail comment est fait le dedans du Pays. Il n'est pas possible , repliquai-je , que Messieurs de l'Observatoire vous en instruisent, il faut le demander à Astolfe , qui fut conduit dans la Lune par Saint Jean. Je vous parle d'une des plus agréables folies de l'Arioste , & je suis sûr que vous serés bien-aise de la sçavoir. J'avouë qu'il eût mieux fait de n'y pas mêler Saint Jean , dont le nom est si digne de respect ; mais enfin c'est une licence Poétique , qui peut seulement passer pour un peu trop gaye. Cependant tout le Poëme est dédié à un Cardinal , & un grand Pape l'a honoré d'une approbation éclatante que l'on voit au-devant de quelques Editions.

Voici

Voici de quoi il s'agit. Roland neveu de Charlemagne étoit devenu fou , parce que la belle Angelique lui avoit préféré Medor. Un jour Astolfe , brave Paladin , se trouva dans le Paradis Terrestre qui étoit sur la cime d'une Montagne très-haute , où son Hippogrife l'avoit porté. Là il rencontra Saint Jean , qui lui dit , que pour guérir la folie de Roland , il étoit nécessaire qu'ils fissent ensemble le voyage de la Lune. Astolfe qui ne demandoit qu'à voir du Pays , ne se fait point prier , & aussi-tôt voilà un Chariot de feu qui enleve par les airs l'Apôtre & le Paladin. Comme Astolfe n'étoit pas grand Philosophe , il fut fort surpris de voir la Lune beaucoup plus grande qu'elle ne lui avoit paru de dessus la Terre. Il fut bien plus surpris encore de voir d'autres Fleuves, d'autres Lacs, d'autres Montagnes , d'autres Villes , d'autres Forêts , & ce qui m'auroit bien surpris aussi , des Nymphes qui chassoient dans ces Forêts. Mais ce qu'il vit de plus rare dans la Lune , c'étoit un Vallon , où se trouvoit tout ce qui se perdoit sur la Terre de quelque espece qu'il fût , & les Couronnes & les Richesses & la

Renommée , & une infinité d'Espérances , & le tems qu'on donne au Jeu , & les aumônes qu'on fait faire après sa mort , & les Vers qu'on présente aux Princes , & les soupirs des Amans.

Pour les soupirs des Amans , interrompit la Marquise , je ne sçai pas si du tems de l'Arioste ils étoient perdus ; mais en ce tems-ci , je n'en connois point qui aillent dans la Lune. N'y eût-il que vous , Madame , repris-je , vous y en avés fait aller un assés bon nombre. Enfin la Lune est si exacte à recueillir ce qui se perd ici-bas , que tout y est , mais l'Arioste ne vous dit cela qu'à l'oreille , tout y est jusqu'à la Donation de Constantin. C'est que les Papes ont prétendu être Maîtres de Rome & de l'Italie , en vertu d'une Donation que l'Empereur Constantin leur en avoit faite ; & la vérité est qu'on ne sçauroit dire ce qu'elle est devenuë. Mais devinés de quelle sorte de chose on ne trouve point dans la Lune ? de la Folie. Tout ce qu'il y en a jamais eu sur la Terre , s'y est très-bien conservé. En récompense il n'est pas croyable combien il y a dans la Lune d'Esprits perdus. Ce

font autant de Phioles pleines d'une liqueur fort subtile , & qui s'évapore aisément si elle n'est enfermée ; & sur chacune de ces Phioles est écrit le nom de celui à qui l'Esprit appartient. Je croi que l'Arioste les met toutes en un tas , mais j'aime mieux me figurer qu'elles sont rangées bien proprement dans de longues Galeries. Astolfe fut fort étonné de voir que les Phioles de beaucoup de Gens qu'il avoit crûs très-sages , étoient pourtant bien pleines ; & pour moi je suis persuadé que la mienne s'est remplie considérablement depuis que je vous entretiens de Visions , tantôt Philosophiques , tantôt Poétiques. Mais ce qui me console , c'est qu'il n'est pas possible que par tout ce que je vous dis , je ne vous fasse avoir bien-tôt aussi une petite Phiole dans la Lune. Le bon Paladin ne manqua pas de trouver la sienne parmi tant d'autres. Il s'en saisit avec la permission de Saint Jean , & reprit tout son Esprit par le nés comme de l'Eau de la Reine d'Hongrie ; mais l'Arioste dit qu'il ne le porta pas bien loin , & qu'il le laissa retourner dans la Lune par une folie qu'il fit à quelque tems de-là. Il

n'oublia pas la Phiole de Roland, qui étoit le sujet du Voyage. Il eut assés de peine à la porter; car l'Esprit de ce Héros étoit de sa nature assés pesant, & il n'y en manquoit pas une seule goutte. Ensuite l'Arioste, selon sa louable coutume de dire tout ce qu'il lui plaît, apostrophe sa Maîtresse, & lui dit en de fort beaux Vers : *Qui montera aux Cieux, ma Belle, pour en rapporter l'Esprit que vos charmes m'ont fait perdre ? Je ne me plaindrois pas de cette perte-là, pourvu qu'elle n'allât pas plus loin; mais s'il faut que la chose continuë comme elle a commencé, je n'ai qu'à m'attendre à devenir tel que j'ai décrit Roland. Je ne croi pourtant pas que pour ravoïr mon Esprit, il soit besoin que j'aille par les Airs, jusque dans la Lune; mon Esprit ne loge pas si haut; il va errant sur vos yeux, sur votre bouche, & si vous voulés bien que je m'en resaisisse, permettés que je le recueille avec mes levres. Cela n'est-il pas joli ? Pour moi, à raisonner comme l'Arioste, je serois d'avis qu'on ne perdît jamais l'Esprit que par l'Amour; car vous voyés qu'il ne va pas bien loin, & qu'il ne faut que des levres qui sçachent le recouvrer; mais quand on le perd par d'autres voyes, comme nous le per-*

dons , par exemple , à philosopher présentement, il va droit dans la Lune, & on ne le rattrappe pas quand on veut. En récompense , répondit la Marquise, nos Phioles seront honorablement dans le Quartier des Phioles Philosophiques; au lieu que nos Esprits iroient peut-être errans sur quelqu'un qui n'en seroit pas digne. Mais pour achever de m'ôter le mien , dites-moi , & dites-moi bien sérieusement si vous croyés qu'il y ait des Hommes dans la Lune ; car jusqu'à présent vous ne m'en avés pas parlé d'une manière assez positive. Moi , repris-je ? Je ne croi point du tout qu'il y ait des Hommes dans la Lune. Voyés combien la face de la Nature est changée d'ici à la Chine ; d'autres Visages , d'autres Figures , d'autres Mœurs , & presque d'autres principes de raisonnement. D'ici à la Lune le changement doit être bien plus considérable. Quand on va vers de certaines Terres nouvellement découvertes , à peine font-ce des Hommes que les Habitans qu'on y trouve , ce sont des Animaux à figure humaine, encore quelquefois assez imparfaite, mais presque sans aucune raison humaine. Qui

pourroit pouffer jusqu'à la Lune , assurément ce ne seroient plus des Hommes qu'on y trouveroit.

Quelles fortes de Gens seroient-ce donc , reprit la Marquise avec un air d'impatience ? De bonne foi, Madame, repliquai-je, je n'en sçai rien. S'il se pouvoit faire que nous eussions de la raison, & que nous ne fussions pourtant pas Hommes, & si d'ailleurs nous habitons la Lune, nous imaginerions-nous bien qu'il y eût ici-bas cette espece bizarre de créatures qu'on appelle le Genre humain ? Pourrions-nous bien nous figurer quelque chose qui eût des passions si folles, & des réflexions si sages ; une durée si courte, & des vûes si longues ; tant de Science sur des choses presque inutiles, & tant d'ignorance sur les plus importantes ; tant d'ardeur pour la Liberté, & tant d'inclination à la Servitude ; une si forte envie d'être heureux, & une si grande incapacité de l'être ? Il faudroit que les Gens de la Lune eussent bien de l'esprit, s'ils devinoient tout cela. Nous nous voyons incessamment nous-mêmes, & nous en sommes encore à deviner comment nous sommes faits. On a été réduit à

dire que les Dieux étoient yvres de Nectar lorsqu'ils firent les Hommes , & que quand ils vinrent à regarder leur Ouvrage de sens froid , ils ne purent s'empêcher d'en rire. Nous voilà donc bien en sûreté du côté des Gens de la Lune, dit la Marquise, ils ne nous devineront pas ; mais je voudrois que nous les pussions deviner ; car en vérité cela inquiete , de sçavoir qu'ils sont là-haut, dans cette Lune que nous voyons , & de ne pouvoir pas se figurer comment ils sont faits. Et pourquoi , répondis-je, n'avez-vous point d'inquiétude sur les Habitans de cette grande Terre Australe qui nous est encore entierement inconnue ? Nous sommes portés eux & nous sur un même Vaisseau , dont ils occupent la Prouë & nous la Poupe. Vous voyés que de la Poupe à la Prouë il n'y a aucune communication , & qu'à un bout du Navire on ne sçait point quelles Gens sont à l'autre , ni ce qu'ils y font ; & vous voudriés sçavoir ce qui se passe dans la Lune , dans cet autre Vaisseau qui flotte loin de nous par les Cieux ?

Oh ! reprit-elle , je conte les Habitans de la Terre Australe pour connus ,

parce qu'assurément ils doivent nous ressembler beaucoup , & qu'enfin on les connoîtra quand on voudra se donner la peine de les aller voir ; ils demeureront toujours - là , & ne nous échapperont pas ; mais ces Gens de la Lune , on ne les connoîtra jamais , cela est désespérant. Si je vous répondois sérieusement, repliquai-je, qu'on ne sçait ce qui arrivera , vous vous moqueriez de moi , & je le meritois sans doute. Cependant je me défendrois assez bien , si je voulois. J'ai une pensée très-ridicule , qui a un air de vrai-semblance qui me surprend ; je ne sçais où elle peut l'avoir pris , étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer contre toute raison , qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre & la Lune. Remettés-vous dans l'esprit l'état où étoit l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses Habitans vivoient dans une ignorance extrême. Loin de connoître les Sciences , ils ne connoissoient pas les Arts les plus simples & les plus nécessaires. Ils alloient nuds , ils n'avoient point d'autres armes que l'Arc , ils n'avoient
jamais

jamais conçu que des hommes pussent être portés par des animaux ; ils regardoient la Mer comme un grand espace défendu aux hommes , qui se joignoit au Ciel , & au de-là duquel il n'y avoit rien. Il est vrai qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros Arbre avec des pierres tranchantes , ils se mettoient sur la Mer dans ce tronc , & alloient terre à terre portés par le vent & par les flots. Mais comme ce Vaisseau étoit sujet à être souvent renversé , il falloit qu'ils se missent aussi-tôt à la nâge pour le rattrapper , & à proprement parler , ils nâgeoient toujours , hormis le tems qu'ils s'y délassoient. Qui leur eût dit qu'il y avoit une sorte de Navigation incomparablement plus parfaite , qu'on pouvoit traverser cette étendue infinie d'eaux de tel côté & de tel sens qu'on vouloit , qu'on s'y pouvoit arrêter sans mouvement au milieu des Flots émus , qu'on étoit maître de la vîtesse avec laquelle on alloit , qu'enfin cette Mer , quelque vaste qu'elle fût , n'étoit point un obstacle à la communication des Peuples , pourvû seulement qu'il y eût des Peuples au de-là , vous pouvez

conter qu'ils ne l'eussent jamais crû. Cependant voilà un beau jour le Spectacle du monde le plus étrange & le moins attendu qui se présente à eux. De grands Corps énormes qui paroissent avoir des aîles blanches, qui volent sur la Mer, qui vomissent du feu de toutes parts, & qui viennent jeter sur le rivage des Gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent de Monstres qui courent sous eux, & tenant en leur main des Foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pû les amener par-dessus les Mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce les Enfans du Soleil ? car assurément ce ne sont pas des Hommes. Je ne sçai, Madame, si vous entrés comme moi dans la surprise des Américains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune & la Terre. Les Américains eussent-ils crû qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique & l'Europe qu'ils ne connoissent seulement pas ? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace

d'Air & de Ciel qui est entre la Terre & la Lune ; mais ces grandes Mers paroissent-elles aux Américains plus propres à être traversées ? En vérité , dit la Marquise , en me regardant , vous êtes fou. Qui vous dit le contraire , répondis-je ? Mais je veux vous le prouver , reprit-elle , je ne me contente pas de l'avoué que vous en faites. Les Américains étoient si ignorans , qu'ils n'avoient garde de soupçonner qu'on pût se faire des chemins au travers des Mers si vastes ; mais nous qui avons tant de connoissances , nous nous figurerions bien qu'on pût aller par les Airs , si l'on pouvoit effectivement y aller. On fait plus que se figurer la chose possible , repliquai-je , on commence déjà à voler un peu ; plusieurs personnes différentes ont trouvé le secret de s'ajuster des aîles qui les soutinssent en l'air , de leur donner du mouvement , & de passer par-dessus des Rivières. A la vérité , ce n'a pas été un vol d'Aigle , & il en a quelquefois coûté à ces nouveaux Oiseaux un bras ou une jambe ; mais enfin cela ne représente encore que les premières planches que l'on a mises sur l'eau , &

qui ont été le commencement de la Navigation. De ces planches-là , il y avoit bien loin jusqu'à de gros Navires qui pussent faire le tour du Monde. Cependant peu à peu sont venus les gros Navires. L'art de voler ne fait encore que de naître , il se perfectionnera , & quelque jour on ira jusqu'à la Lune. Prétendons-nous avoir découvert toutes choses , ou les avoir mises à un point qu'on n'y puisse rien ajouter ? Eh de grace , consentons qu'il y ait encore quelque chose à faire pour les Siècles à venir. Je ne consentirai point , dit - elle , qu'on vole jamais , que d'une manière à se rompre aussitôt le cou. Et bien , lui répondis je , si vous voulés qu'on vole toujours si mal ici , on volera mieux dans la Lune ; ses Habitans seront plus propres que nous à ce métier ; car il n'importe que nous allions-là , ou qu'ils viennent ici ; & nous serons comme les Américains qui ne se figuroient pas qu'on pût naviger , quoiqu'à l'autre bout du Monde on navigeât fort bien. Les Gens de la Lune seroient donc déjà venus , reprit-elle presque en colere ? Les Européens n'ont été en Amérique qu'an

bout de six mille ans , repliquai-je , en éclatant de rire , il leur fallut ce tems-là pour perfectionner la Navigation jusqu'au point de pouvoir traverser l'Océan. Les Gens de la Lune sçavent peut-être déjà faire de petits voyages dans l'Air , à l'heure qu'il est, ils s'exercent ; quand ils seront plus habiles & plus expérimentés , nous les verrons , & Dieu sçait quelle surprise. Vous êtes insupportable , dit-elle , de me pousser à bout avec un raisonnement aussi creux que celui-là. Si vous me fâchés , repris-je , je sçai bien ce que j'ajouterai encore pour le fortifier. Remarqués que le Monde se développe peu à peu. Les anciens se tenoient bien sûrs que la Zone Torride & les Zones Glaciales ne pouvoient être habitées à cause de l'excès ou du chaud ou du froid ; & du tems des Romains la Carte générale de la Terre n'étoit guere plus étendue que la Carte de leur Empire , ce qui avoit de la grandeur en un sens , & marquoit beaucoup d'ignorance en un autre. Cependant il ne laissa pas de se trouver des Hommes, & dans des Pays très-chauds , & dans des Pays très-froids ; voilà déjà le Monde augmen-

té. Ensuite on jugea que l'Océan couvrait toute la Terre, hormis ce qui étoit connu alors, & qu'il n'y avoit point d'Antipodes, car on n'en avoit jamais ouï parler, & puis, auroient-ils eu les pieds en haut, & la tête en bas? Après ce beau raisonnement on découvre pourtant les Antipodes. Nouvelle réformation à la Carte, nouvelle moitié de la Terre. Vous m'entendés bien, Madame, ces Antipodes - là qu'on a trouvés contre toute espérance, devroient nous apprendre à être retenus dans nos jugemens. Le monde achevera peut-être de se développer pour nous, on connoîtra jusqu'à la Lune. Nous n'en sommes pas encore-là, parce que toute la Terre n'est pas découverte, & qu'apparemment il faut que tout cela se fasse d'ordre. Quand nous aurons bien connu notre habitation, il nous sera permis de connoître celle de nos Voisins, les Gens de la Lune. Sans mentir, dit la Marquise, en me regardant attentivement, je vous trouve si profond sur cette matière, qu'il n'est pas possible que vous ne croyiez tout de bon ce que vous dites. J'en serois bien fâché, répondis-

je, je veux seulement vous faire voir qu'on peut assés bien soutenir une opinion chimérique, pour embarrasser une personne d'esprit, mais non pas assés bien pour la persuader. Il n'y a que la vérité qui persuade, même sans avoir besoin de paroître avec toutes ses preuves. Elle entre si naturellement dans l'esprit, que quand on l'apprend pour la première fois, il semble qu'on ne fasse que s'en souvenir. Ah ! vous me soulagés, repliqua la Marquise, votre faux raisonnement m'incommodoit, & je me sens plus en état d'aller me coucher tranquillement, si vous voulés bien que nous nous retirions.



TROISIÈME¹ SOIR.

*Particularités du Monde de la Lune.
Que les autres Planetes sont
habitées aussi.*

LA Marquise voulut m'engager pendant le jour à poursuivre nos Entretiens, mais je lui representai que nous ne devions confier de telles rêveries qu'à la Lune & aux Etoiles, puisqu'aussi-bien elles en étoient l'objet. Nous ne marquâmes pas à aller le soir dans le Parc, qui devenoit un lieu consacré à nos Conversations sçavantes.

J'ai bien des nouvelles à vous apprendre, lui dis-je; la Lune que je vous disois hier, qui selon toutes les apparences étoit habitée, pourroit bien ne l'être point; j'ai pensé à une chose qui met ses Habitans en peril. Je ne souffrirai point cela, répondit-elle. Hier vous m'aviés préparée à voir ces Gens-là venir ici au premier jour, & aujourd'hui ils ne feroient seulement pas au

monde ? Vous ne vous jouierés point ainsi de moi , vous m'avez fait croire les Habitans de la Lune , j'ai surmonté la peine que j'y avois , je les croirai. Vous allés bien vîte , repris-je , il faut ne donner que la moitié de son esprit aux choses de cette espece que l'on croit , & en réserver une autre moitié libre , où le contraire puisse être admis , s'il en est besoin. Je ne me paye point de Sentences , repliqua-t-elle , allons au fait. Ne faut-il pas raisonner de la Lune comme de Saint-Denis ? Non , répondis-je , la Lune ne ressemble pas autant à la Terre que Saint-Denis ressemble à Paris. Le Soleil élève de la Terre & des Eaux des exhalaisons & des vapeurs , qui montant en l'air jusqu'à quelque hauteur , s'y asssemblent , & forment les nuages. Ces nuages suspendus voltigent irregulierement autour de notre Globe , & ombragent tantôt un Pays , tantôt un autre. Qui verroit la Terre de loin , remarqueroit souvent quelques changemens sur sa surface , parce qu'un grand Pays couvert par des nuages seroit un endroit obscur , & deviendrait plus lumineux dès qu'il seroit découvert. On verroit des taches qui changeroient de

place, ou s'assembleroient diversement, ou disparoîtroient tout à fait. On verroit donc aussi ces mêmes changemens sur la surface de la Lune, si elle avoit des nuages autour d'elle; mais tout au contraire, toutes les taches sont fixes, ses endroits lumineux le sont toujours, & voilà le malheur. A ce conte-là, le Soleil n'éleve point de vapeurs, ni d'exhalaisons de dessus la Lune. C'est donc un Corps infiniment plus dur & plus solide que notre Terre, dont les parties les plus subtiles se dégagent aisément d'avec les autres, & montent en haut dès qu'elles sont mises en mouvement par la chaleur. Il faut que ce soit quelque amas de Rochers & de Marbres où il ne se fait point d'évaporations; d'ailleurs, elles se font si naturellement & si nécessairement, où il y a des Eaux, qu'il ne doit point y avoir d'Eaux où il ne s'en fait point. Qui sont donc les Habitans de ces Rochers qui ne peuvent rien produire, & de ce Pays qui n'a point d'Eaux? Et quoi, s'écria-t-elle, il ne vous souvient plus que vous m'avez assurée qu'il y avoit dans la Lune des Mers que l'on distinguoit d'ici? Ce n'est qu'une conjecture, répondis-je,

j'en suis bien fâché ; ces endroits obscurs qu'on prend pour des Mers , ne sont peut-être que de grandes cavités. De la distance où nous sommes , il est permis de ne pas deviner tout-à-fait juste. Mais , dit-elle , cela suffira-t-il pour nous faire abandonner les Habitans de la Lune ? Non pas tout-à-fait , Madame , répondis-je , nous ne nous déterminerons ni pour eux , ni contre eux. Je vous avouë ma foiblesse , repliqua-t-elle , je ne suis point capable d'une si parfaite indétermination , j'ai besoin de croire. Fixés-moi promptement à une opinion sur les Habitans de la Lune ; conservons-les, ou anéantissons-les pour jamais , & qu'il n'en soit plus parlé ; mais conservons-les plutôt , s'il se peut , j'ai pris pour eux une inclination que j'aurois de la peine à perdre. Je ne laisserai donc pas la Lune deserte , repris-je , repeuplons-la pour vous faire plaisir. A la verité, puisque l'apparence des taches de la Lune ne change point , on ne peut pas croire qu'elle ait des nuages autour d'elle, qui ombragent tantôt une partie , tantôt une autre , mais ce n'est pas à dire qu'elle ne pousse point hors d'elle de vapeurs , ni d'exhalaisons.

Nos nuages que nous voyons portés en l'air ne sont que des exhalaisons & des vapeurs, qui au sortir de la Terre étoient séparées en trop petites parties pour pouvoir être vûës, & qui ont rencontré un peu plus haut un froid qui les a resserrées, & renduës visibles par la réunion de leurs parties, après quoi ce sont de gros nuages qui flotent en l'air, où ils sont des Corps étrangers, jusqu'à ce qu'ils retombent en pluies. Mais ces mêmes vapeurs, & ces mêmes exhalaisons se tiennent quelquefois assés dispersées pour être imperceptibles, & ne se ramassent qu'en formant des rosées très-subtiles, qu'on ne voit tomber d'aucune nuée. Je suppose donc qu'il sorte des vapeurs de la Lune; car enfin il faut qu'il en sorte; il n'est pas croyable que la Lune soit une masse dont toutes les parties soient d'une égale solidité, toutes également en repos les unes auprès des autres, toutes incapables de recevoir aucun changement par l'action du Soleil sur elles; nous ne connoissons aucun Corps de cette nature, les Marbres mêmes n'en sont pas; tout ce qui est le plus solide change & s'altère, ou par le mouvement secret &

invisible qu'il en a en lui-même, ou par celui qu'il reçoit de dehors. Mais les vapeurs de la Lune ne se rassembleront point autour d'elle en nuages, & ne retomberont point sur elle en pluies, elles ne formeront que des rosées. Il suffit pour cela, que l'air dont apparemment la Lune est environnée en son particulier, comme notre Terre l'est du sien, soit un peu différent de notre air, & les vapeurs de la Lune un peu différentes des vapeurs de la Terre, ce qui est quelque chose de plus que vrai-semblable. Sur ce pied-là, il faudra que la matière étant disposée dans la Lune autrement que sur la Terre, les effets soient différents, mais il n'importe; du moment que nous avons trouvé un mouvement intérieur dans les parties de la Lune, ou produit par des causes étrangères, voilà ses Habitans qui renaissent, & nous avons le fond nécessaire pour leur subsistance. Cela nous fournira des fruits, des bleds, des eaux, & tout ce que nous voudrons. J'entends des fruits, des bleds, des eaux à la manière de la Lune, que je fais profession de ne pas connoître, le tout proportionné aux besoins de ses Habitans,

que je ne connois pas non plus.

C'est - à - dire , me dit la Marquise , que vous sçavés seulement que tout est bien , sans sçavoir comment il est ; c'est beaucoup d'ignorance sur bien peu de science ; mais il faut s'en consoler , je suis encore trop heureuse que vous ayés rendu à la Lune ses Habitans. Je suis même fort contente que vous lui donniés un Air qui l'enveloppe en son particulier, il me sembleroit désormais que sans cela une Planete seroit trop nue.

Ces deux Airs differens , repris-je , contribüent à empêcher la communication des deux Planetes. S'il ne tenoit qu'à voler , que sçavons-nous , comme je vous disois hier , si on ne volera pas fort bien quelque jour ? J'avoüe pourtant qu'il n'y a pas beaucoup d'apparence. Le grand éloignement de la Lune à la Terre seroit encore une difficulté à surmonter , qui est assurément considérable ; mais quand même elle ne s'y rencontreroit pas , quand même les deux Planetes seroient fort proches , il ne seroit pas possible de passer de l'Air de l'une dans l'Air de l'autre. L'Eau est l'Air des Poissons , ils ne passent jamais dans l'Air des Oyseaux , ni les Oyseaux

dans l'Air des Poissons; ce n'est pas la distance qui les en empêche, c'est que chacun a pour prison l'Air qu'il respire. Nous trouvons que le nôtre est mêlé de vapeurs plus épaisses & plus grossières que celui de la Lune. A ce conte un Habitant de la Lune qui seroit arrivé aux confins de notre Monde, se noyeroit dès qu'il entreroit dans notre Air, & nous le verrions tomber mort sur la Terre.

Oh, que j'aurois d'envie, s'écria la Marquise, qu'il arrivât quelque grand naufrage qui répendît ici bon nombre de ces gens-là, dont nous irions considérer à notre aise les figures extraordinaires! Mais répliquai-je, s'ils étoient assez habiles pour naviger sur la surface extérieure de notre Air, & que de là par la curiosité de nous voir, ils nous pêchassent comme des Poissons, cela vous plairoit-il? Pourquoi non, répondit-elle en riant? Pour moi, je me mettrois de mon propre mouvement dans leurs filets, seulement pour avoir le plaisir de voir ceux qui m'auroient pêchée.

Songés, répliquai-je, que vous n'arriveriez que bien malade au haut de n-

tre Air, il n'est pas respirable pour nous dans toute son étendue, il s'en faut bien; on dit qu'il ne l'est déjà presque plus au haut de certaines Montagnes, & je m'étonne bien que ceux qui ont la folie de croire que des Genies corporels habitent l'Air le plus pur, ne disent aussi que ce qui fait que ces Genies ne nous rendent que des visites & très-rares & très-courtes, c'est qu'il y en a peu d'entre eux qui sçachent plonger, & que ceux-là même ne peuvent faire jusqu'au fond de cet Air épais, où nous sommes, que des plongeurs de très-peu de durée. Voilà donc bien des barrières naturelles qui nous défendent la sortie de notre Monde, & l'entrée de celui de la Lune. Tâchons du moins pour notre consolation à deviner ce que nous pourrons de ce Monde-là. Je croi, par exemple, qu'il faut qu'on y voye le Ciel, le Soleil, & les Astres d'une autre couleur que nous ne les voyons. Tous ces objets ne nous paroissent qu'au travers d'une espece de Lunette naturelle qui nous les change. Cette Lunette, c'est notre Air, mêlé comme il est de vapeurs & d'exhalaisons, & qui ne s'étend pas bien haut.

Quelque

Quelques Modernes prétendent que de lui-même il est bleu aussi-bien que l'eau de la Mer , & que cette couleur ne paroît dans l'un & dans l'autre qu'à une grande profondeur. Le Ciel , disent-ils , où sont attachées les Etoiles Fixes , n'a de lui-même aucune lumière , & par conséquent il devroit paroître noir ; mais on le voit au travers de l'Air qui est bleu , & il paroît bleu. Si cela est , les rayons du Soleil & des Etoiles ne peuvent passer au travers de l'Air sans se teindre un peu de sa couleur , & perdre autant de celle qui leur est naturelle. Mais quand même l'Air ne seroit pas coloré de lui-même , il est certain qu'au travers d'un gros broüillard , la lumière d'un flambeau qu'on voit un peu de loin , paroît toute rougeâtre , quoique ce ne soit pas sa vraie couleur ; & notre Air n'est non plus qu'un gros broüillard qui nous doit altérer la vraie couleur , & du Ciel , & du Soleil , & des Etoiles. Il n'appartiendroit qu'à la matière céleste de nous apporter la lumière & les couleurs dans toute leur pureté , & telles qu'elles sont. Ainsi puisque l'Air de la Lune est d'une autre nature que notre Air , ou il est teint en lui-même

me d'un autre couleur , ou du moins c'est un autre brouillard qui cause une autre alteration aux couleurs des Corps célestes. Enfin , à l'égard des Gens de la Lune , cette Lunette au travers de laquelle on voit tout , est changée.

Cela me fait préférer notre séjour à celui de la Lune , dit la Marquise , je ne sçaurois croire que l'assortiment des couleurs célestes y soit aussi beau qu'il l'est ici. Mettons , si vous voulés , un Ciel rouge & des Etoiles vertes , l'effet n'est pas si agréable que des Etoiles couleur d'or sur du bleu. On diroit à vous entendre , repris-je , que vous assortiries un habit ou un meuble ; mais , eroyés-moi, la Nature a bien de l'esprit ; laissés-lui le soin d'inventer un assortiment de couleurs pour la Lune , & je vous garantis qu'il sera bien entendu. Elle n'aura pas manqué de varier le Spectacle de l'Univers à chaque point de vûë different , & de le varier d'une maniere toujours agréable.

Je reconnois son adresse , interrompit la Marquise , elle s'est épargné la peine de changer les objets pour chaque point de vûë , elle n'a changé que les Lunettes , & elle a l'honneur de cette

grande diversité , fans en avoir fait la dépense. Avec un Air bleu , elle nous donne un Ciel bleu , & peut-être avec un Air rouge , elle donne un Ciel rouge aux Habitans de la Lune , c'est pourtant toujours le même Ciel. Il me paroît qu'elle nous a mis dans l'imagination certaines Lunettes , au travers desquelles on voit tout , & qui changent fort les objets à l'égard de chaque Homme. Alexandre voyoit la Terre comme une belle place bien propre à y établir un grand Empire. Celadon ne la voyoit que comme le séjour d'Astree. Un Philosophe la voit comme une grosse Planete qui va par les Cieux , toute couverte de Fous. Je ne croi pas que le Spectacle change plus de la Terre à la Lune , qu'il fait ici d'imagination à imagination.

Le changement de Spectacle est plus surprenant dans nos imaginations , repliquai-je , car ce ne sont que les mêmes objets qu'on voit si differemment ; du moins dans la Lune on peut voir d'autres objets , ou ne pas voir quelques-uns de ceux qu'on voit ici. Peut-être ne connoissent-ils point en ce Pays-là l'Aurore ni les Crepuscules. L'Air qui nous

environne , & qui est élevé au-dessus de nous , reçoit des rayons qui ne pourroient pas tomber sur la Terre ; & parce qu'il est fort grossier , il en arrête une partie , & nous les renvoye , quoiqu'ils ne nous fussent pas naturellement destinés. Ainsi l'Aurore & les Crépuscules sont un grace que la Nature nous fait ; c'est une lumiere que régulièrement nous ne devrions point avoir , & qu'elle nous donne par-dessus ce qui nous est dû. Mais dans la Lune , où apparemment l'Air est plus pur , il pourroit bien n'être pas si propre à renvoyer en embas les rayons qu'il reçoit avant que le Soleil se lève , ou après qu'il est couché. Les pauvres Habitans n'ont donc point cette lumiere de faveur , qui en se fortifiant peu à peu , les prépareroit agréablement à l'arrivée du Soleil , ou qui en s'affoiblissant comme de nuance en nuance , les accoutumeroit à sa perte. Ils sont dans des tenebres profondes , & tout d'un coup il semble qu'on tire un rideau , voilà leurs yeux frappés de tout l'éclat qui est dans le Soleil ; ils sont dans une lumiere vive & éclatante , & tout d'un coup les voilà tombés dans des tenebres profondes. Le jour & la nuit

ne sont point liés par un milieu qui tienne de l'un & de l'autre. L'Arc-en-Ciel est encore une chose qui manque aux Gens de la Lune ; car si l'Aurore est un effet de la grossiereté de l'Air & des Vapeurs , l'Arc-en-Ciel se forme dans les pluyes qui tombent en certaines circonstances , & nous devons les plus belles choses du monde à celles qui le sont le moins. Puisqu'il n'y a autour de la Lune ni vapeurs assés grossieres , ni nuages pluvieux , adieu l'Arc-en-Ciel avec l'Aurore , & à quoi ressembleront les Belles de ce Pays-là ? Quelle source de comparaisons perduë ?

Je n'aurois pas grand regret à ces comparaisons-là , dit la Marquise , & je trouve qu'on est assés bien récompensé dans la Lune , de n'avoir ni Aurore ni Arc-en-Ciel ; car on ne doit avoir par la même raison ni Foudres ni Tonnerres , puisque ce sont aussi des choses qui se forment dans les nuages. On a de beaux jours toujours sereins , pendant lesquels on ne perd point le Soleil de vue. On n'a point de nuits où toutes les Etoiles ne se montrent ; on ne connoît ni les orages , ni les tempêtes , ni tout ce qui paroît être un effet de la colere

du Ciel ; trouvés-vous qu'on soit tant à plaindre ? Vous me faites voir la Lune comme un séjour enchanté , répondez-moi ; cependant je ne sçai s'il est si délicieux d'avoir toujours sur la tête , pendant des jours qui en valent quinze des nôtres , un Soleil ardent dont aucun nuage ne modere la chaleur. Peut-être aussi est-ce à cause de cela que la Nature a creusé dans la Lune des especes de Puits , qui sont assez grands pour être aperçus par nos Lunettes ; car ce ne sont point des Vallées qui soient entre des Montagnes , ce sont des creux que l'on voit au milieu de certains lieux plats & en très-grand nombre. Que sçait-on si les Habitans de la Lune incommodés par l'ardeur perpetuelle du Soleil , ne se réfugient point dans ces grands Puits ? Ils n'habitent peut-être point ailleurs , c'est-là qu'ils bâtissent leurs Villes. Nous voyons ici que la Rome souterraine est plus grande que la Rome qui est sur Terre. Il ne faudroit qu'ôter celle-ci, le reste seroit une Ville à la maniere de la Lune. Tout un Peuple est dans un Puits , & d'un Puits à l'autre il y a des chemins souterrains pour la communication des Peuples.

Vous vous moqués de cette vision , j'y consens de tout mon cœur ; cependant à vous parler très-sérieusement , vous pourriés vous tromper plutôt que moi. Vous croyés que les Gens de la Lune doivent habiter sur la surface de leur Planete , parce que nous habitons sur la surface de la nôtre : c'est tout le contraire , puisque nous habitons sur la surface de notre Planete , ils pourroient bien n'habiter pas sur la surface de la leur. D'ici là il faut que toutes choses soient bien différentes.

Il n'importe , dit la Marquise , je ne puis me résoudre à laisser vivre les Habitans de la Lune dans une obscurité perpetuelle. Vous y auriés encore plus de peine , repris - je , si vous sçaviés qu'un grand Philosophe de l'Antiquité a fait de la Lune le séjour des Ames qui ont mérité ici d'être Bienheureuses. Toute leur félicité consiste en ce qu'elles y entendent l'Harmonie que les Corps Célestes font par leurs mouvemens ; mais comme il prétend que quand la Lune tombe dans l'ombre de la Terre , elles ne peuvent plus entendre cette Harmonie , alors , dit - il , ces Ames crient comme des désespérées , & la

Lune se hâte le plus qu'elle peut de les tirer d'un endroit si fâcheux. Nous devrions donc, repliqua-t-elle, voir arriver ici les Bienheureux de la Lune ; car apparemment on nous les envoie aussi ; & dans ces deux Planetes on croit avoir assez pourvu à la felicité des Ames , de les avoir transportées dans un autre Monde. Sérieusement, repris-je, ce ne seroit pas un plaisir mediocre de voir plusieurs Mondes differens. Ce voyage me réjouit quelquefois beaucoup à ne le faire qu'en imagination, & que seroit-ce, si on le faisoit en effet ? cela vaudroit bien mieux que d'aller d'ici au Japon, c'est-à-dire, de ramper avec beaucoup de peine d'un point de la Terre sur un autre, pour ne voir que des Hommes. Et bien, dit-elle, faisons le Voyage des Planetes comme nous pourrons, qui nous en empêche ? Allons nous placer dans tous ces differens points de vûë, & de-là considerons l'Univers. N'avons nous plus rien à voir dans la Lune ? Ce monde-là n'est pas encore épuisé, répondis-je. Vous vous souvenés bien que les deux mouvemens, par lesquels la Lune tourne sur elle-même & autour de nous, étant égaux,

égaux, l'un rend toujours à nos yeux ce que l'autre leur devoit dérober, & qu'ainsi elle nous présente toujours la même face. Il n'y a donc que cette moitié-là qui nous voye; & comme la Lune doit être censée ne tourner point sur son centre à notre égard, cette moitié qui nous voit, nous voit toujours attachés au même endroit du Ciel. Quand elle est dans la nuit, & ces nuits-là valent quinze de nos jours, elle voit d'abord un petit coin de la Terre éclairé, ensuite un plus grand, & presque d'heure en heure la lumière lui paroît se répandre sur la face de la Terre jusqu'à ce qu'enfin elle la couvre entière; au lieu que ces mêmes changemens ne nous paroissent arriver sur la Lune que d'une nuit à l'autre, parce que nous la perdons long-temps de vûe. Je voudrois bien pouvoir deviner les mauvais raisonnemens que font les Philosophes de ce Monde-là, sur ce que notre Terre leur paroît immobile, lorsque tous les autres Corps Célestes se levent & se couchent sur leurs têtes en quinze jours. Ils attribuent apparemment cette immobilité à sa grosseur; car elle est soixante fois plus grosse que la Lune, &

quand les Poëtes veulent louer les Princes oisifs, je ne doute pas qu'ils ne se servent de l'exemple de ce repos majestueux. Cependant ce n'est pas un repos parfait. On voit fort sensiblement de dedans la Lune notre Terre tourner sur son centre. Imaginés-vous notre Europe, notre Asie, notre Amerique, qui se presentent à eux l'une après l'autre en petit & differemment figurées, à peu près comme nous les voyons sur les Cartes. Que ce spectacle doit paroître nouveau aux Voyageurs qui passent de la moitié de la Lune qui ne nous voit jamais, à celle qui nous voit toujours ! Ah ! que l'on s'est bien gardé de croire les Relations des premiers qui en ont parlé, lors qu'ils ont été de retour en ce grand Pays auquel nous sommes inconnus ! Il me vient à l'esprit, dit la Marquise, que de ce Pays-là dans l'autre il se fait des especes de Pelerinages pour venir nous considerer, & qu'il y a des honneurs & des privileges pour ceux qui ont vû une fois en leur vie la grosse Planete. Du moins, repris-je, ceux qui la voyent ont le privilege d'être mieux éclairés pendant leurs nuits, l'habitation de l'autre moitié de la Lune doit

être beaucoup moins commode à cet égard-là. Mais, Madame, continuons le voyage que nous avons entrepris de faire de Planete en Planete, nous avons assés exactement visité la Lune. Au sortir de la Lune, en tirant vers le Soleil, on trouve Venus. Sur Venus je reprends le Saint-Denis. Venus tourne sur elle-même, & autour du Soleil comme la Lune; on découvre avec les Lunettes d'approche, que Venus aussi-bien que la Lune, est tantôt en Croissant, tantôt en Décours, tantôt Pleine selon les diverses situations, où elle est à l'égard de la Terre. La Lune, selon toutes les apparences, est habitée, pourquoi Venus ne le fera-t-elle pas aussi? Mais, interrompit la Marquise, en disant toujours, *pourquoi non?* vous m'allez mettre des Habitans dans toutes les Planetes? N'en doutez pas, repliquai-je, *ce pourquoy non?* a une vertu qui peuplera tout. Nous voyons que toutes les Planetes sont de la même nature, toutes des Corps opaques qui ne reçoivent de la lumiere que du Soleil, qui se la renvoyent les uns aux autres, & qui n'ont que les mêmes mouvemens, jusques-là tout est égal. Cependant il faudroit con-

cevoir que ces grands Corps auroient été faits pour n'être point habités, que ce seroit-là leur condition naturelle, & qu'il y auroit une exception justement en faveur de la Terre toute seule. Qui voudra le croire, le croye; pour moi, je ne m'y puis pas résoudre. Je vous trouve, dit-elle, bien affermi dans votre opinion depuis quelques instans. Je viens de voir le moment que la Lune seroit deserte, & que vous ne vous en souciez pas beaucoup, & presentement si on osoit vous dire que toutes les Planetes ne sont pas aussi habitées que la Terre, je voi bien que vous vous mettriez en colere. Il est vrai, répondis-je, que dans le moment où vous venés de me surprendre, si vous m'eussiez contredit sur les Habitans des Planetes, non seulement je vous les aurois soutenus, mais je croi que je vous aurois dit comment ils étoient faits. Il y a des momens pour croire, & je ne les ai jamais si bien crûs que dans celui-là; presentement même que je suis un peu plus de sens froid, je ne laisse pas de trouver qu'il seroit bien étrange que la Terre fut aussi habitée qu'elle l'est, & que les autres Planetes ne le fussent point du tout; car ne

croyés pas que nous voïions tout ce qui habite la Terre ; il y a autant d'especes d'Animaux invisibles que de visibles. Nous voyons depuis l'Elephant , jusqu'au Ciron , là finit notre vûë ; mais au Ciron commence une multitude infinie d'Animaux , dont il est l'Elephant , & que nos yeux ne scauroient appercevoir sans secours. On a vû avec des Lunettes de très-petites gouttes d'Eau de Pluye , ou de Vinaigre , ou d'autres Liqueurs , remplies de petits Poissons ou de petits Serpens que l'on n'auroit jamais soupçonnés d'y habiter , & quelques Philosophes croient que le goût qu'elles font sentir , sont les piqueures que ces petits Animaux font à la langue. Mêlés de certaines choses dans quelques-unes de ces Liqueurs , ou exposés-les au Soleil , ou laissés-les se corrompre , voilà aussi-tôt de nouvelles especes de petits Animaux.

Beaucoup de Corps qui paroissent solides ne sont presque que des amas de ces Animaux imperceptibles , qui y trouvent pour leurs mouvemens autant de liberté qu'il leur en faut. Une feuille d'Arbre est un petit Monde habité par des Vermisseaux invisibles , à qui elle

paroît d'une étendue immense , qui y connoissent des Montagnes & des Abîmes , & qui d'un côté de la feuille à l'autre n'ont pas plus de communication avec les autres Vermisseaux qui y vivent , que nous avec nos Antipodes. A plus forte raison , ce me semble , une grosse Planete sera-t-elle un Monde habité. On a trouvé jusque dans des especes de pierres très-dures de petits Vers sans nombre , qui y étoient logés de toutes parts dans des vuides insensibles , & qui ne se nourrissoient que de la substance de ces pierres qu'ils rongeoient. Figurés-vous combien il y avoit de ces petits Vers , & pendant combien d'années ils subsistoient de la grosseur d'un grain de sable ; & sur cet exemple , quand la Lune ne seroit qu'un amas de rochers , je la ferois plutôt ronger par ses Habitans , que de n'y en pas mettre. Enfin tout est vivant , tout est animé ; mettez toutes ces especes d'Animaux nouvellement découvertes , & même toutes celles que l'on conçoit aisément qui sont encore à découvrir , avec celles que l'on a toujours vûes , vous trouverez assurément que la Terre est bien peuplée , & que la Nature y

a si libéralement répandu les Animaux, qu'elle ne s'est pas mise en peine que l'on en vît seulement la moitié. Croirés-vous qu'après qu'elle a poussé ici sa fécondité jusqu'à l'excès, elle a été pour toutes les autres Planetes d'une sterilité à n'y rien produire de vivant ?

Ma raison est assés bien convaincuë, dit la Marquise, mais mon imagination est accablée de la multitude infinie des Habitans de toutes ces Planetes, & embarrassée de la diversité qu'il faut établir entre eux ; car je voi bien que la Nature, selon qu'elle est ennemie des répétitions, les aura tous faits differens ; mais comment se représenter cela ? Ce n'est pas à l'imagination à prétendre se le représenter, répondis-je, elle ne peut aller plus loin que les yeux. On peut seulement appercevoir d'une certaine vûë universelle la diversité que la Nature doit avoir mise entre tous ces Mondes. Tous les visages sont en general sur un même modele ; mais ceux de deux grandes Nations, comme des Européens, si vous voulés, & des Afriquains ou des Tartares, paroissent être faits sur deux modeles particuliers, & il faudroit encore trouver le modele des

visages de chaque Famille. Quel secret doit avoir eu la Nature pour varier en tant de manieres une chose aussi simple qu'un visage ? Nous ne sommes dans l'Univers que comme une petite Famille , dont tous les visages se ressemblent ; dans une autre Planete , c'est une autre Famille , dont les visages ont un autre air.

Apparemment les differences augmentent à mesure que l'on s'éloigne , & qui verroit un Habitant de la Lune & un Habitant de la Terre, remarquerait bien qu'ils seroient de deux Mondes plus voisins qu'un Habitant de la Terre & un Habitant de Saturne. Ici , par exemple, on a l'usage de la voix ; ailleurs on ne parle que par signes ; plus loin on ne parle point du tout. Ici , le raisonnement se forme entierement par l'expérience ; ailleurs l'expérience y ajoute fort peu de chose ; plus loin les Vieillards n'en sçavent pas plus que les Enfants. Ici , on se tourmente de l'avenir plus que du passé , ailleurs on se tourmente du passé plus que de l'avenir ; plus loin on ne se tourmente ni de l'un ni de l'autre , & ceux-là ne sont peut-être pas les plus malheureux. On dit

qu'il pourroit bien nous manquer un sixième Sens naturel, qui nous apprendroit beaucoup de choses que nous ignorons. Ce sixième Sens est apparemment dans quelque autre Monde, où il manque quelqu'un des cinq que nous possédons. Peut-être même y a-t-il effectivement un grand nombre de Sens naturels; mais dans le partage que nous avons fait avec les Habitans des autres Planetes, il ne nous en est échû que cinq, dont nous nous contentons faute d'en connoître d'autres. Nos Sciences ont de certaines bornes que l'Esprit humain n'a jamais pû passer, il y a un point où elles nous manquent tout-à-coup; le reste est pour d'autres Mondes où quelque chose de ce que nous sçavons est inconnu. Cette Planete-ci jouit des douceurs de l'Amour, mais elle est toujours désolée en plusieurs de ses parties par les fureurs de la Guerre. Dans une autre Planete on jouit d'une Paix éternelle, mais au milieu de cette Paix on ne connoît point l'Amour, & on s'ennuye. Enfin ce que la Nature pratique en petit entre les hommes pour la distribution du bonheur ou des talens, elle l'aura sans doute pratiqué en grand

entre les Mondes , & elle se fera bien souvenue de mettre en usage ce secret merveilleux qu'elle a de diversifier toutes choses , & de les égaler en même temps par les compensations.

Êtes - vous contente , Madame , ajoutai-je ? vous ai-je ouvert un assez grand champ à exercer votre imagination ? voyés-vous déjà quelques Habitans de Planetes ? Helas ! non , répondit-elle. Tout ce que vous me dites-là est merveilleusement vain & vague , je ne voi qu'un grand je ne sçai quoi où je ne voi rien. Il me faudroit quelque chose de plus déterminé , de plus marqué. Et bien donc , repris-je , je vais me résoudre à ne vous rien cacher de ce que je sai de plus particulier. C'est une chose que je tiens de très-bon lieu , & vous en conviendrés quand je vous aurai cité mes garants. Écoutez , s'il vous plaît , avec un peu de patience. Cela sera assez long.

Il y a dans une Planete , que je ne vous nommerai pas encore , des Habitans très-vifs , très-laborieux , très-adroits ; ils ne vivent que de pillage , comme quelques-uns de nos Arabes , & c'est là leur unique vice. Du reste ,

ils sont entre eux d'une intelligence parfaite , travaillant sans cesse de concert & avec zèle au bien de l'Etat , & sur-tout leur chasteté est incomparable ; il est vrai qu'ils n'y ont pas beaucoup de mérite , ils sont tous stériles , point de sexe chés eux. Mais , interrompit la Marquise , n'avez-vous point soupçonné qu'on se moquoit en vous faisant cette belle Relation ? Comment la Nation se perpétueroit-elle ? On ne s'est point moqué , repris-je d'un grand sens froid , tout ce que je vous dis est certain , & la Nation se perpétue. Ils ont une Reine , qui ne les mene point à la Guerre , qui ne paroît guère se mêler des affaires de l'Etat , & dont toute la Royauté consiste en ce qu'elle est féconde , mais d'une fécondité étonnante. Elle fait des milliers d'Enfants , aussi ne fait-elle autre chose. Elle a un grand Palais , partagé en une infinité de Chambres , qui ont toutes un Berceau préparé pour un petit Prince , & elle va accoucher dans chacune de ces Chambres l'une après l'autre , toujours accompagnée d'une grosse Cour , qui lui applaudit sur ce noble privilege , dont elle jouit à l'exclusion de tout son Peuple.

Je vous entends, Madame, sans que vous parliés. Vous demandés où elle a pris des Amants, ou pour parler plus honnêtement, des Maris. Il y a des Reines en Orient & en Afrique, qui ont publiquement des Serrails d'Hommes, celle-ci apparemment en a un, mais elle en fait grand mystère, & si c'est marquer plus de pudeur, c'est aussi agir avec moins de dignité. Parmi ces Arabes qui sont toujours en action, soit chés eux, soit au dehors, on reconnoît quelques Etrangers en fort petit nombre, qui ressembleront beaucoup pour la figure aux Naturels du Pays, mais qui d'ailleurs sont fort paresseux, qui ne sortent point, qui ne font rien, & qui, selon toutes les apparences, ne seroient pas soufferts chés un Peuple extrêmement actif, s'ils n'étoient destinés aux plaisirs de la Reine, & à l'important ministère de la propagation. En effet, si malgré leur petit nombre ils sont les Peres des dix mille Enfants, plus ou moins, que la Reine met au monde, ils méritent bien d'être quittes de tout autre emploi, & ce qui persuade bien que ç'a été leur unique fonction, c'est qu'aussi-tôt

qu'elle est entièrement remplie , aussitôt que la Reine a fait ses dix mille couches , les Arabes vous tuent sans miséricorde , ces malheureux Etrangers devenus inutiles à l'Etat.

Est-ce tout , dit la Marquise ? Dieu soit loué. Rentrons un peu dans le sens commun , si nous pouvons. De bonne foi où avés-vous pris tout ce Roman là ? Quel est le Poète qui vous l'a fourni ? Je vous répète encore , lui répondis-je , que ce n'est point un Roman. Tout cela se passe ici , sur notre Terre , sous nos yeux. Vous voilà bien étonnée ! Oui , sous nos yeux , mes Arabes ne sont que des Abeilles , puisqu'il faut vous le dire.

Alors je lui appris l'Histoire Naturelle des Abeilles , dont elle ne connoissoit guère que le nom. Après quoi , vous voyés bien , poursuivis-je , qu'en transportant seulement sur d'autres Planètes des choses qui se passent sur la nôtre , nous imaginerions des bisarries , qui paroîtroient extravagantes , & seroient cependant fort réelles , & nous en imaginerions sans fin , car afin que vous le sçachiés , Madame , l'Histoire des Insectes en est toute pleine. Je

le crois aisément , répondit - elle. N'y eût il que les Vers à Soye , qui me sont plus connus que n'étoient les Abeilles , ils nous fourniroient des Peuples assés surprenants , qui se metamorphoseroient de maniere a n'être plus du tout les mêmes , qui ramperoit pendant une partie de leur vie , & voleroient pendant l'autre , & que sçai - je moi ? cent mille autres merveilles qui feront les différents Caractères , les différentes Coûtumes de tous ces Habitants inconnus. Mon imagination travaille sur le plan que vous m'avez donné , & je vais même jusqu'à leur composer des figures. Je ne vous les pourrois pas décrire , mais je voi pourtant quelque chose. Pour ces figures-là , repliquai-je , je vous conseille d'en laisser le soin aux Songes que vous aurés cette nuit. Nous verrons demain s'ils vous auront bien servie , & s'ils vous auront appris comment sont faits les Habitans de quelque Planete.



QUATRIÈME SOIR.

*Particularités des Mondes de Venus ,
de Mercure , de Mars , de Jupiter ,
& de Saturne.*

LES Songes ne furent point heureux , ils représenterent toujours quelque chose qui ressembloit à ce que l'on voit ici. J'eus lieu de reprocher à la Marquise ce que nous reprochent à la vue de nos Tableaux , de certains Peuples qui ne font jamais que des Peintures bisarres & grotesques. *Bon , nous disent-ils , cela est tout fait comme des hommes , il n'y a pas là d'imagination.* Il fallut donc se résoudre à ignorer les figures des Habitans de toutes ces Planetes , & se contenter d'en deviner ce que nous pourrions, en continuant le Voyage des Mondes que nous avions commencé. Nous en étions à Venus. On est bien sûr , dis-je à la Marquise , que Venus tourne sur elle-même , mais on ne sçait pas bien en quel tems , ni par

conséquent combien ses jours durent. Pour ses années , elles ne font que de près de huit mois , puisqu'elle tourne en ce tems - là autour du Soleil. Elle est grosse comme la Terre , & par conséquent la Terre paroît à Venus de la même grandeur dont Venus nous paroît. J'en suis bien aise , dit la Marquise , la Terre pourra être pour Venus l'Etoile du Berger & la Mere des Amours , comme Venus l'est pour nous. Ces noms-là ne peuvent convenir qu'à une petite Planete , qui soit jolie , claire , brillante , & qui ait un air galant. J'en conviens , répondis-je , Mais sçavés-vous ce qui rend Venus si jolie de loin ? c'est qu'elle est fort affreuse de près. On a vu avec les Lunettes d'approche que ce n'étoit qu'un amas de Montagnes beaucoup plus hautes que les nôtres , fort pointues , & apparemment fort sèches ; & par cette disposition la surface d'une Planete est la plus propre qu'il se puisse à renvoyer la lumiere avec beaucoup d'éclat & de vivacité. Notre Terre , dont la surface est fort unie auprès de celle de Venus , & en partie couverte de Mers , pourroit bien n'être pas si agreable

agréable à voir de loin. Tantpis, dit la Marquise, car ce seroit assurément un avantage & un agrément pour elle que de présider aux Amours des Habitans de Venus, ces Gens-là doivent bien entendre la galanterie. Oh ! sans doute, répondis-je, le menu Peuple de Venus n'est composé que de Celadons & de Silvandres, & leurs conversations les plus communes valent les plus belles de Clelie. Le climat est très favorable aux Amours, Venus est plus proche que nous du Soleil, & en reçoit une lumière plus vive & plus de chaleur. Elle est à peu près aux deux tiers de la distance du Soleil à la Terre.

Je voi présentement, interrompit la Marquise, comment sont faits les Habitans de Venus. Ils ressemblent aux Mores Grenadins, un petit Peuple noir, brûlé du Soleil, plein d'esprit & de feu, toujours amoureux, faisant des Vers, aimant la Musique, inventant tous les jours des Fêtes, des Danses & des Tournois. Permettés-moi de vous dire, Madame, repliquai-je, que vous ne connoissés guère bien les Habitans de Venus. Nos Mores Grenadins n'auroient été auprès d'eux que des Lapons & des Groënlan-

dois pour la froideur & pour la stupidité.

Mais que fera-ce des Habitans de Mercure ? Ils sont plus de deux fois plus proches du Soleil que nous. Il faut qu'ils soient fous à force de vivacité. Je croi qu'ils n'ont point de mémoire, non plus que la plûpart des Negres, qu'ils ne font jamais de réflexion sur rien, qu'ils n'agissent qu'à l'aventure, & par des mouvemens subits, & qu'enfin c'est dans Mercure que sont les Petites-Maisons de l'Univers. Ils voyent le Soleil neuf fois plus grand que nous ne le voyons ; il leur envoie une lumiere si forte, que s'ils étoient ici, ils ne prendroient nos plus beaux jours que pour de très-foibles Crepuscules, & peut-être n'y pourroient-ils pas distinguer les objets, & la chaleur à laquelle ils sont accoutumés, est si excessive, que celle qu'il fait ici au fond de l'Afrique les glaceroit. Apparemment notre Fer, notre Argent, notre Or se fondroient chés eux, & on ne les y verroit qu'en liqueur, comme on ne voit ici ordinairement l'Eau qu'en liqueur, quoi qu'en de certains tems ce soit un Corps fort solide. Les Gens de Mercure ne soupçonneront pas que dans un autre

Monde ces liqueurs-là , qui font peut-être leurs Rivières , font des Corps des plus durs que l'on connoisse. Leur année n'est que de trois mois. La durée de leur jour ne nous est point connue , parce que Mercure est si petit & si proche du Soleil , dans les rayons duquel il est presque toujours perdu , qu'il échape à toute l'adresse des Astronomes, & qu'on n'a pû encore avoir assez de prise sur lui, pour observer le mouvement qu'il doit avoir sur son centre ; mais ses Habitans ont besoin qu'il acheve ce tour en peu de tems ; car apparemment brûlés comme ils sont par un grand Poële ardent suspendu sur leurs têtes , ils soupirent après la nuit. Ils sont éclairés pendant ce tems-là de Venus , & de la Terre qui leur doivent paroître assez grandes. Pour les autres Planetes comme elles sont au-delà de la Terre vers le Firmament , ils les voyent plus petites que nous ne les voyons , & n'en reçoivent que bien peu de lumière.

Je ne suis pas si touchée , dit la Marquise , de cette perte-là que font les Habitans de Mercure , que de l'incommodité qu'ils reçoivent de l'excès de la chaleur. Je voudrois bien que nous les

soulageassions un peu. Donnons à Mercure de longues & d'abondantes Pluyes qui le rafraîchissent, comme on dit qu'il en tombe ici dans les Pays chauds pendant des quatre mois entiers, justement dans les saisons les plus chaudes.

Cela se peut, repris-je, & même nous pouvons rafraîchir encore Mercure d'une autre façon. Il y a des Pays dans la Chine qui doivent être très-chauds par leur situation, & où il fait pourtant de grands froids pendant les mois de Juillet & d'Août, jusques-là que les Rivieres se gellent. C'est que ces contrées-là ont beaucoup de Salpêtre; les exhalaisons en sont fort froides, & la force de la chaleur les fait sortir de la Terre en grande abondance. Mercure sera, si vous voulés, une petite Planete toute de Salpêtre, & le Soleil tirera d'elle-même le remede au mal qu'il lui pourroit faire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la Nature ne scauroit faire vivre les Gens qu'où ils peuvent vivre, & que l'habitude jointe à l'ignorance de quelque chose de meilleur, survient, & les y fait vivre agréablement. Ainsi on pourroit même se passer dans Mercure du Salpêtre & des Pluyes.

Après Mercure, vous sçavés qu'on trouve le Soleil. Il n'y a pas moyen d'y mettre d'Habitans. *Le pourquoi non ?* nous manque-là. Nous jugeons par la Terre qui est habitée, que les autres Corps de la même espece qu'elle, doivent l'être aussi ; mais le Soleil n'est point un Corps de la même espece que la Terre, ni que les autres Planetes. Il est la source de toute cette lumiere que les Planetes ne font que se renvoyer les unes aux autres après l'avoir reçue de lui. Elles en peuvent faire, pour ainsi dire, des échanges entre elles, mais elles ne la peuvent produire. Lui seul tire de soi-même cette précieuse substance ; il la pousse avec force de tous côtés, de-là elle revient à la rencontre de tout ce qui est solide, & d'une Planete à l'autre il s'épand de longues & vastes traînées de lumiere qui se croisent, se traversent, & s'entrelassent en mille façons différentes, & forment d'admirables tissus de la plus riche matiere qui soit au monde. Aussi le Soleil est-il placé dans le centre, qui est le lieu le plus commode d'où il puisse la distribuer également, & animer tout par sa chaleur. Le Soleil est donc un Corps particulier, mais quelle sorte de

Corps ? On est bien embarrassé à le dire. On avoit toujours crû que c'étoit un feu très-pur ; mais on s'en défabusa au commencement de ce Siècle , qu'on appercût des Taches sur sa surface. Comme on avoit découvert peu de tems auparavant de nouvelles Planetes , dont je vous parlerai , que tout le Monde Philosophe n'avoit l'esprit rempli d'autre chose , & qu'enfin les nouvelles Planetes s'étoient mises à la mode , on jugea aussi-tôt que ces Taches en étoient , qu'elles avoient un mouvement autour du Soleil , & qu'elles nous en cachoient nécessairement quelque partie , en tournant leur moitié obscure vers nous. Déjà les Sçavans faisoient leur cour de ces prétendues Planetes aux Princes de l'Europe. Les uns leur donnoient le nom d'un Prince , les autres d'un autre , & peut-être il y auroit eu querelle entre eux à qui seroit demeuré le maître des Taches pour les nommer comme il eût voulu.

Je ne trouve point cela bon , interrompit la Marquise. Vous me disiez l'autre jour qu'on avoit donné aux différentes parties de la Lune des noms de Sçavans & d'Astronomes , & j'en étois

Fort contente. Puisque les Princes prennent pour eux la Terre, il est juste que les Scavans se réservent le Ciel, & y dominent, mais ils n'en devroient point permettre l'entrée à d'autres. Souffrés, répondis-je, qu'ils puissent, du moins en cas de besoin, engager aux Princes quelque Astre, ou quelque partie de la Lune. Quant au Taches du Soleil, ils n'en purent faire aucun usage. Il se trouva que ce n'étoient point des Planetes, mais des nuages, des fumées, des écumes qui s'élevent sur le Soleil. Elles sont tantôt en grande quantité, tantôt en petit nombre, tantôt elles disparoissent toutes; quelquefois elles se mettent plusieurs ensemble, quelquefois elles se séparent, quelquefois elles sont plus claires, quelquefois plus noires. Il y a des tems où l'on en voit beaucoup, il y en a d'autres, & même assez longs, où il n'en paroît aucune. On croiroit que le Soleil est une matiere liquide, quelques-uns disent de l'Or fondu, qui bouillonne incessamment, & produit des impuretés, que la force de son mouvement rejette sur sa surface; elles s'y consomment, & puis il s'en produit d'autres. Imaginés-vous quels Corps étran-

gers ce font-là , il y en a tel qui est dix-sept cent fois plus gros que la Terre; car vous sçaurés qu'elle est plus d'un million de fois plus petite que le Globe du Soleil. Jugés par-la quelle est la quantité de cet Or fondu , ou l'étendue de cette grande Mer de lumiere & de feu. D'autres disent , & avec assés d'apparence , que les Taches , du moins pour la plupart , ne sont point des productions nouvelles , & qui se dissipent au bout de quelque tems , mais de grosses masses solides, de figure fort irreguliere, toujours subsistantes , qui tantôt flotent sur le corps liquide du Soleil , tantôt s'y enfoncent ou entierement ou en partie, & nous présentent différentes pointes ou éminences, selon qu'elles s'enfoncent plus ou moins , & qu'elles se tournent vers nous de différents côtés. Peut-être font-elles partie de quelque grand amas de matiere solide qui sert d'aliment au feu du Soleil. Enfin quoique ce puisse être que le Soleil , il ne paroît nullement propre à être habité. C'est pourtant dommage, l'habitation seroit belle. On seroit au centre de tout , on verroit toutes les Planetes tourner regulierement autour de soi , au lieu que nous voyons

voyons dans leur cours une infinité de bizarreries , qui n'y paroissent que parce que nous ne sommes pas dans le lieu propre pour en bien juger , c'est-à-dire, au centre de leur mouvement. Cela n'est-il pas pitoyable ? Il n'y a qu'un lieu dans le Monde , d'où l'étude des Astres puisse être extrêmement facile , & justement dans ce lieu-là , il n'y a personne. Vous n'y songés pas , dit la Marquise. Qui seroit dans le Soleil , ne verroit rien , ni Planetes , ni Etoiles Fixes. Le Soleil n'efface-t-il pas tout ? Ce seroient ses Habitans qui seroient bien fondés à se croire seuls dans toute la Nature.

J'avoue que je m'étois trompé , répondis-je , je ne songeois qu'à la situation où est le Soleil , & non à l'effet de sa lumiere ; mais vous qui me redressés si à propos , vous voulés bien que je vous dise que vous vous êtes trompée aussi ; les Habitans du Soleil ne le verroient seulement pas. Ou ils ne pourroient soutenir la force de sa lumiere , ou ils ne la pourroient recevoir , faute d'en être à quelque distance , & tout bien considéré , le Soleil ne seroit qu'un séjour d'Aveugles. Encore un coup , il

n'est pas fait pour être habité ; mais voulés-vous que nous poursuivions notre Voyage des Mondes ? Nous sommes arrivés au centre qui est toujours le lieu le plus bas dans tout ce qui est rond , & je vous dirai en passant , que pour aller d'ici-là , nous avons fait un chemin de trente - trois millions de lieues , il faudroit présentement retourner sur nos pas, & remonter. Nous retrouverons Mercure, Venus, la Terre, la Lune, toutes Planetes que nous avons visitées. Ensuite c'est Mars qui se présente. Mars n'a rien de curieux que je sçache , ses jours sont de plus d'une demi-heure plus longs que les nôtres , & ses années valent deux de nos années , à un mois & demi près. Il est cinq fois plus petit que la Terre, il voit le Soleil un peu moins grand , & moins vif que nous ne le voyons ; enfin Mars ne vaut pas trop la peine qu'on s'y arrête. Mais la jolie chose que Jupiter avec ses quatre Lunes ou Satellites ! Ce sont quatre petites Planetes , qui tandis que Jupiter tourne autour du Soleil en douze ans , tournent autour de lui comme notre Lune autour de nous. Mais , interrompit la

Marquise , pourquoi y a-t-il des Planetes qui tournent autour d'autres Planetes qui ne valent pas mieux qu'elles ? Sérieusement il me paroîtroit plus régulier & plus uniforme que toutes les Planetes , & grandes & petites , n'eussent que le même mouvement autour du Soleil.

Ah ! Madame , repliquai-je , si vous sçaviés ce que c'est que les Tourbillons de Descartes , ces Tourbillons dont le nom est si terrible , & l'idée si agréable , vous ne parleriés pas comme vous faites. La tête me dût-elle tourner , dit-elle en riant , il est beau de sçavoir ce que c'est que les Tourbillons. Achevés de me rendre folle , je ne me ménage plus , je ne connois plus de retenue sur la Philosophie ; laissons parler le monde , & donnons-nous aux Tourbillons. Je ne vous connoissois pas de pareils emportemens , repris-je ; c'est dommage qu'ils n'aient que les Tourbillons pour objet. Ce qu'on appelle un Tourbillon , c'est un amas de matiere dont les parties sont détachées les unes des autres , & se meuvent toutes en un même sens ; permis à elles d'avoir pendant ce tems-là quelques petits mou-

vemens particuliers , pourvû qu'elles suivent toujours le mouvement général. Ainsi un Tourbillon de vent , c'est une infinité de petites parties d'Air , qui tournent en rond toutes ensemble , & enveloppent ce qu'elles rencontrent. Vous sçavez que les Planetes sont portées dans la matiere céleste , qui est d'une subtilité & d'une agitation prodigieuse. Tout ce grand amas de matiere céleste , qui est depuis le Soleil jusqu'aux Etoiles Fixes , tourne en rond , & emportant avec soi les Planetes , les fait tourner toutes en un même sens autour du Soleil , qui occupe le centre , mais en des tems plus ou moins longs , selon qu'elles en sont plus ou moins éloignées. Il n'y a pas jusqu'au Soleil qui ne tourne sur lui-même , parce qu'il est justement au milieu de toute cette matiere céleste ; vous remarquerez en passant , que quand la Terre seroit dans la place où il est , elle ne pourroit encore faire moins que de tourner sur elle-même.

Voilà quel est le grand Tourbillon dont le Soleil est comme le Maître ; mais en même-temps les Planetes se composent de petits Tourbillons par-

ticuliers à l'imitation de celui du Soleil. Chacune d'elles en tournant autour du Soleil ne laisse pas de tourner autour d'elle-même, & fait tourner aussi autour d'elle en même sens une certaine quantité de cette matiere céleste, qui est toujours prête à suivre tous les mouvemens qu'on lui veut donner, s'ils ne la détournent pas de son mouvement général. C'est là le Tourbillon particulier de la Planete, & elle le pousse aussi loin que la force de son mouvement se peut étendre. S'il faut qu'il tombe dans ce petit Tourbillon quelque Planete moindre que celle qui y domine, la voilà emportée par la grande, & forcée indispensablement à tourner autour d'elle, & le tout ensemble, la grande Planete, la petite, & le Tourbillon qui les renferme, n'en tourne pas moins autour du Soleil. C'est ainsi qu'au commencement du Monde nous nous fimes suivre par la Lune, parce qu'elle se trouva dans l'étendue de notre Tourbillon, & tout-à-fait à notre bien-séance. Jupiter, dont je commençois à vous parler, fut plus heureux ou plus puissant que nous. Il y avoit dans son voisinage quatre pe-

tites Planetes, il se les assujetit toutes quatre, & nous qui sommes une Planete principale, croyés-vous que nous l'eussions été, si nous nous fussions trouvés proche de lui ? Il est mille fois plus gros que nous, il nous auroit engloutis sans peine dans son Tourbillon, & nous ne serions qu'une Lune de sa dépendance, au lieu que nous en avons une qui est dans la nôtre, tant il est vrai que le seul hazard de la situation décide souvent de toute la fortune qu'on doit avoir.

Et qui nous assure, dit la Marquise, que nous demeurerons toujours où nous sommes ? Je commence à craindre que nous ne fassions la folie de nous approcher d'une Planete aussi entreprenante que Jupiter, ou qu'il ne vienne vers nous pour nous absorber ; car il me paroît que dans ce grand mouvement, où vous dites qu'est la matiere céleste, elle devroit agiter les Planetes irrégulièrement, tantôt les approcher, tantôt les éloigner les unes des autres. Nous pourrions aussi-tôt y gagner qu'y perdre, répondis-je, peut-être irions-nous soumettre à notre domination Mercure ou Mars, qui sont de plus pe-

tites Planetes , & qui ne nous pourroient résister. Mais nous n'avons rien à esperer ni à craindre , les Planetes se tiennent où elles sont , & les nouvelles conquêtes leur sont défendues , comme elles l'étoient autrefois aux Rois de la Chine. Vous sçavés bien que quand on met de l'huile avec de l'eau , l'huile surnage. Qu'on mette sur ces deux liqueurs un Corps extrêmement léger , l'huile le soutiendra , & il n'ira pas jusqu'à l'eau. Qu'on y mette un autre Corps plus pesant , & qui soit justement d'une certaine pesanteur , il passera au travers de l'huile , qui sera trop foible pour l'arrêter , & tombera jusqu'à ce qu'il rencontre l'eau qui aura la force de le soutenir. Ainsi dans cette liqueur , composée de deux liqueurs qui ne se mêlent point, deux Corps inégalement pesans se mettent naturellement à deux places différentes , & jamais l'un ne montera, ni l'autre ne descendra. Qu'on mette encore d'autres liqueurs qui se tiennent séparées , & qu'on y plonge d'autres Corps , il arrivera la même chose. Représentés-vous que la matiere céleste qui remplit ce grand Tourbillon , a différentes cou-

ches qui s'enveloppent les unes les autres , & dont les pesanteurs sont différentes , comme celles de l'huile & de l'eau , & des autres liqueurs. Les Planètes ont aussi différentes pesanteurs , chacune d'elles par conséquent s'arrête dans la couche qui a précisément la force nécessaire pour la soutenir , & qui lui fait équilibre , & vous voyés bien qu'il n'est pas possible qu'elle en sorte jamais.

Je conçois , dit la Marquise , que ces pesanteurs-là règlent fort bien les rangs. Plût à Dieu qu'il y eût quelque chose de pareil qui les réglât parmi nous , & qui fixât les gens dans les places qui leur sont naturellement convenables ! Me voilà fort en repos du côté de Jupiter. Je suis bien-aisé qu'il nous laisse dans notre petit Tourbillon avec notre Lune unique. Je suis d'humeur à me borner aisément , & je ne lui envie point les quatre qu'il a.

Vous auriez tort de les lui envier , repris-je , il n'en a point plus qu'il ne lui en faut. Il est cinq fois plus éloigné du Soleil que nous , c'est-à-dire , qu'il en est à cent soixante-cinq millions de lieues , & par conséquent ses Lunes ne

reçoivent , & ne lui renvoyent qu'une lumiere affés foible. Le nombre supplée au peu d'effet de chacune. Sans cela , comme Jupiter tourne sur lui-même en dix heures , & que ses nuits qui n'en durent que cinq , sont fort courtes , quatre Lunes ne paroïtroient pas si nécessaires. Celle qui est la plus proche de Jupiter fait son Cercle autour de lui en quarante-deux heures , la seconde en trois jours & demi , la troisième en sept , la quatrième en dix-sept , & par l'inégalité même de leur cours elles s'accordent à lui donner les plus jolis spectacles du monde. Tantôt elles se levent toutes quatre ensemble , & puis se séparent presque dans le moment ; tantôt elles sont toutes à leur Midi rangées l'une au-dessus de l'autre ; tantôt on les voit toutes quatre dans le Ciel à des distances égales ; tantôt quand deux se levent , deux autres se couchent ; sur-tout j'aimerois à voir ce jeu perpétuel d'Eclipses qu'elles font ; car il ne se passe point de jour qu'elles ne s'éclipsent les unes les autres , ou qu'elles n'éclipsent le Soleil ; & assurément les Eclipses s'étant rendues si familières en ce monde-là , elles y sont

un sujet de divertissement , & non pas de frayeur , comme en celui-ci.

Et vous ne manquerez pas , dit la Marquise , à faire habiter ces quatre Lunes , quoique ce ne soient que de petites Planetes subalternes , destinées seulement à en éclairer une autre pendant ses nuits ? N'en doutés nullement , répondis-je. Ces Planetes n'en sont pas moins dignes d'être habitées , pour avoir le malheur d'être asservies à tourner autour d'une autre plus importante.

Je voudrois donc , reprit-elle , que les Habitans des quatre Lunes de Jupiter , fussent comme des Colonies de Jupiter ; qu'elles eussent reçu de lui , s'il étoit possible , leurs Loix & leurs Coutumes ; que par conséquent elles lui rendissent quelque sorte d'hommage , & ne regardassent la grande Planete qu'avec respect. Ne faudroit-il point aussi , lui dis-je , que les quatre Lunes envoyassent de tems en tems des Députés dans Jupiter , pour lui prêter serment de fidélité ? Pour moi , je vous avoue que le peu de superiorité que nous avons sur les Gens de notre Lune , me fait douter que Jupiter en

ait beaucoup sur les Habitans des siennes , & je croi que l'avantage auquel il puisse le plus raisonnablement prétendre , c'est de leur faire peur. Par exemple , dans celle qui est la plus proche de lui , ils le voyent seize cent fois plus grand que notre Lune ne nous paroît , quelle monstrueuse Planete suspendue sur leurs têtes ! En vérité , si les Gaulois craignoient anciennement que le Ciel ne tombât sur eux , & ne les écrasât , les Habitans de cette Lune auroient bien plus de sujet de craindre une chute de Jupiter. C'est peut-être là aussi la frayeur qu'ils ont , dit-elle , au lieu de celle des Eclipses , dont vous m'avez assuré qu'ils sont exempts , & qu'il faut bien remplacer par quelque autre sottise. Il le faut de nécessité absolue , répondis-je. L'Inventeur du troisième Système dont je vous parlois l'autre jour , le célèbre Ticho-Brahé , un des plus grands Astronomes qui furent jamais , n'avoit garde de craindre les Eclipses , comme le Vulgaire les craint , il passoit sa vie avec elles. Mais croiriez-vous bien ce qu'il craignoit en leur place ? Si en sortant de son logis la première personne qu'il rencontroit

étoit une Vieille , si un Lièvre traversoit son chemin , Ticho-Brahé croyoit que la journée devoit être malheureuse , & retournoit promptement se renfermer chés lui , sans oser commencer la moindre chose.

Il ne seroit pas juste , reprit-elle , après que cet homme-là n'a pu se délivrer impunément de la crainte des Eclipses , que les Habitans de cette Lune de Jupiter , dont nous parlions , en fussent quittes à meilleur marché. Nous ne leur ferons pas de quartier , ils subiront la Loi commune ; & s'ils sont exempts d'une erreur , ils donneront dans quelque autre ; mais comme je ne me pique pas de la pouvoir deviner , éclaircissez-moi , je vous prie , une autre difficulté qui m'occupe depuis quelques momens. Si la Terre est si petite à l'égard de Jupiter , Jupiter nous voit-il ? Je crains que nous ne lui soyons inconnus.

De bonne foi , je croi que cela est ainsi , répondis-je. Il faudroit qu'il vît la Terre cent fois plus petite que nous ne le voyons. C'est trop peu , il ne la voit point. Voici seulement ce que nous pouvons croire de meilleur pour

nous. Il y aura dans Jupiter des Astronomes , qui après avoir bien pris de la peine à composer des Lunettes excellentes , après avoir choisi les plus belles nuits pour observer , auront enfin découvert dans les Cieux une très-petite Planete qu'ils n'avoient jamais vûë. D'abord le Journal des Sçavans de ce Pays-là en parle ; le Peuple de Jupiter, ou n'en entend point parler , ou n'en fait que rire ; les Philosophes dont cela détruit les opinions , forment le dessein de n'en rien croire ; il n'y a que les Gens très-raisonnables qui en veulent bien douter. On observe encore , on revoit la petite Planete ; on s'assure bien que ce n'est point une vision ; on commence même à soupçonner qu'elle a un mouvement autour du Soleil ; on trouve au bout de mille observations , que ce mouvement est d'une année ; & enfin , grace à toutes les peines que se donnent les Sçavans , on sçait dans Jupiter que notre Terre est au Monde. Les Curieux vont la voir au bout d'une Lunette , & la vûë à peine peut-elle encore l'attraper.

Si ce n'étoit , dit la Marquise , qu'il n'est point trop agréable de sçavoir

qu'on ne nous peut découvrir de dedans Jupiter qu'avec des Lunettes d'approche , je me représenterois avec plaisir ces Lunettes de Jupiter dressées vers nous , comme les nôtres le sont vers lui , & cette curiosité mutuelle avec laquelle les Planetes s'entreconsiderent & demandent l'une de l'autre , *Quel Monde est-ce là ? Quelles Gens l'habitent ?*

Cela ne va pas si vite que vous pensez , repliquai-je. Quand on verroit notre Terre de dedans Jupiter , quand on l'y connoîtroit , notre Terre ce n'est pas nous ; on n'a pas le moindre soupçon qu'elle puisse être habitée. Si quelqu'un vient à se l'imaginer , Dieu sçait comme tout Jupiter le moque de lui. Peut-être même sommes-nous cause qu'on y a fait le Procès à des Philosophes qui ont voulu soutenir que nous étions. Cependant je croirois plus volontiers que les Habitans de Jupiter sont assez occupés à faire des découvertes sur leur Planete , pour ne songer point du tout à nous. Elle est si grande , que s'ils navigent , assurément leurs Christophles Colombbs ne sçauroient manquer d'emploi. Il faut que les Peuples de ce Monde-là ne connoissent pas seu-

lement de réputation la centième partie des autres Peuples ; au lieu que dans Mercure , qui est fort petit , ils sont tous voisins les uns des autres ; ils vivent familièrement ensemble , & ne content que pour une promenade de faire le tour de leur Monde. Si on ne nous voit point dans Jupiter , vous jugés bien qu'on y voit encore moins Venus qui est plus éloignée de lui , & encore moins Mercure qui est & plus petit & plus éloigné. En récompense ses Habitans voyent leurs quatre Lunes , & Saturne avec les siennes & Mars. Voilà assés de Planetes pour embarasser ceux d'entre eux qui sont Astronomes ; la Nature a eu la bonté de leur cacher ce qui en reste dans l'Univers.

Quoi , dit la Marquise , vous contés cela pour une grace ? Sans doute , répondis-je. Il y a dans tout ce grand Tourbillon seize Planetes. La Nature , qui veut nous épargner la peine d'étudier tous leurs mouvemens , ne nous en montre que sept , n'est-ce pas là une assés grande faveur ? Mais nous , qui n'en sentons pas le prix , nous faisons si bien que nous attrapons les neuf autres qui avoient été cachées ; aussi en

sommes-nous punis par les grands travaux que l'Astronomie demande présentement.

Je voi , reprit-elle , par ce nombre de seize Planetes qu'il faut que Saturne ait cinq Lunes. Il les a aussi , repliquai-je , & avec d'autant plus de justice , que comme il tourne en trente ans autour du Soleil , il a des Pays où la nuit dure quinze ans , par la même raison que sur la Terre qui tourne en un an , il y a des nuits de six mois sous les Poles. Mais Saturne étant deux fois plus éloigné du Soleil que Jupiter , & par conséquent dix fois plus que nous , ses cinq Lunes si foiblement éclairées lui donneroient-elles assez de lumieres pendant ses nuits ? Non , il a encore une ressource singuliere & unique dans tout l'Univers connu. C'est un grand Cercle , & un grand Anneau assez large qui l'environne , & qui étant assez élevé pour être presque entierement hors de l'ombre du Corps de cette Planete , réfléchit la lumiere du Soleil dans des lieux qui ne le voyent point , & la réfléchit de plus près , & avec plus de force que toutes les cinq Lunes , parce qu'il est moins élevé que la plus basse.

En

En vérité, dit la Marquise, de l'air d'une personne qui rentroit en elle-même avec étonnement, tout cela est d'un grand ordre; il paroît bien que la Nature a eu en vûë les besoins de quelques Etres vivans, & que la distribution des Lunes n'a pas été faite au hazard. Il n'en est tombé en partage qu'aux Planetes éloignées du Soleil, à la Terre, à Jupiter, à Saturne; car ce n'étoit pas la peine d'en donner à Venus & à Mercure, qui ne reçoivent que trop de lumiere, dont les nuits sont fort courtes, & qui les content apparemment pour de plus grands bienfaits de la Nature que leurs jours mêmes. Mais attendés, il me semble que Mars qui est encore plus éloigné du Soleil que la Terre, n'a point de Lune. On ne peut pas vous le dissimuler, répondis-je, il n'en a point, & il faut qu'il ait pour ses nuits des ressources que nous ne sçavons pas. Vous avés vû des Phosphores, de ces matieres liquides ou seches, qui en recevant la lumiere du Soleil s'en imbibent & s'en penetrent, & ensuite jettent un affés grand éclat dans l'obscurité. Peut-être Mars a-t-il de grands Rochers fort élevés, qui sont des Phosphores.

naturels, & qui prennent pendant le jour une provision de lumière qu'ils rendent pendant la nuit. Vous ne sçauriez nier que ce ne fût un Spectacle assés agréable de voir tous ces Rochers s'allumer de toutes parts dès que le Soleil seroit couché, & faire sans aucun art des illuminations magnifiques, qui ne pourroient incommoder par leur chaleur. Vous sçavés encore qu'il y a en Amérique des Oiseaux qui sont si lumineux dans les tenebres, qu'on s'en peut servir pour lire. Que sçavons-nous si Mars n'a point un grand nombre de ces Oiseaux, qui dès que la nuit est venue, se dispersent de tous côtés, & vont répandre un nouveau jour ?

Je ne me contente, reprit-elle, ni de vos Rochers, ni de vos Oiseaux. Cela ne laisseroit pas d'être joli ; mais puisque la Nature a donné tant de Lunes à Saturne & à Jupiter, c'est une marque qu'il faut des Lunes. J'eusse été bien-aise que tous les Mondes éloignés du Soleil en eussent eu, si Mars ne nous fût point venu faire une exception désagréable. Ah ! vraiment, repliquai-je, si vous vous mêliés de Philosophie plus que vous ne faites, il faudroit bien que

vous vous accoutumassiez à voir des exceptions dans les meilleurs Systèmes. Il y a toujours quelque chose qui y convient le plus juste du monde, & puis quelque chose aussi qu'on y fait convenir comme on peut, ou qu'on laisse-là, si on desespère d'en pouvoir venir à bout. Usons-en de même pour Mars, puisqu'il ne nous est point favorable, & ne parlons point de lui. Nous serions bien étonnés si nous étions dans Saturne, de voir sur nos têtes pendant la nuit ce grand Anneau qui iroit en forme de demi Cercle d'un bout à l'autre de l'Horison, & qui nous renvoyant la lumière du Soleil, feroit l'effet d'une Lune continuë. Et ne mettrons-nous point d'Habitans dans ce grand Anneau, interrompit-elle en riant? Quoi que je sois d'humeur, répondis-je, à en envoyer partout assés hardiment, je vous avouë que je n'oserois en mettre là, cet Anneau me paroît une habitation trop irreguliere. Pour les cinq petites Lunes, on ne peut pas se dispenser de les peupler. Si cependant l'Anneau n'étoit, comme quelques-uns le soupçonnent, qu'un Cercle de Lunes qui se suivissent de fort près & eussent un mouvement

LES MONDES.

égal , & que les cinq petites Lunes fussent cinq échapées de ce grand Cercle , que de Mondes dans le Tourbillon de Saturne ! Quoi qu'il en soit , les Gens de Saturne sont assés misérables , même avec le secours de l'Anneau. Il leur donne la lumière , mais quelle lumière dans l'éloignement où il est du Soleil ! Le Soleil même qu'ils voyent cent fois plus petit que nous ne le voyons , n'est pour eux qu'une petite Etoile blanche & pâle , qui n'a qu'un éclat & une chaleur bien foible , & si vous les mettiés dans nos Pays les plus froids , dans la Groënlande , ou dans la Lapponie , vous les verriés suër à grosses gouttes & expirer de chaud. S'ils avoient de l'Eau , ce ne seroit point de l'Eau pour eux , mais une pierre polie , un Marbre ; & l'Esprit de Vin , qui ne gèle jamais ici , seroit dur comme nos Diamans.

Vous me donnés une idée de Saturne qui me glace , dit la Marquise , au lieu que tantôt vous m'échauffiés en me parlant de Mercure. Il faut bien , repliquai-je , que les deux Mondes qui sont aux extrêmités de ce grand Tourbillon , soient opposés en toutes choses.

Ainsi , reprit-elle , on est bien sage

dans Saturne , car vous m'avez dit que tout le monde étoit fou dans Mercure. Si on n'est pas bien sage dans Saturne , repris-je , du moins selon toutes les apparences , on y est bien flegmatique. Ce sont gens qui ne savent ce que c'est que de rire , qui prennent toujours un jour pour répondre à la moindre question qu'on leur fait , & qui eussent trouvé Caton d'Utique trop badin & trop folâtre.

Il me vient une pensée, dit-elle. Tous les Habitans de Mercure sont vifs , tous ceux de Saturne sont lents. Parmi nous les uns sont vifs , les autres lents ; cela ne viendrait-il point de ce que notre Terre étant justement au milieu des autres Mondes , nous participons des extrémités ? Il n'y a point pour les Hommes de Caractere fixe & déterminé ; les uns sont faits comme les Habitans de Mercure , les autres comme ceux de Saturne , & nous sommes un mélange de toutes les especes qui se trouvent dans les autres Planetes. J'aime assez cette idée , repris-je , nous formons un assemblage si bizarre , qu'on pourroit croire que nous serions ramassés de plusieurs Mondes differens. A ce conte il

est affés commode d'être ici , on y voit tous les autres Mondes en abrégé.

Du moins , reprit la Marquise , une commodité fort réelle qu'a notre Monde par sa situation , c'est qu'il n'est ni si chaud que celui de Mercure ou de Venus , ni si froid que celui de Jupiter ou de Saturne. De plus nous sommes justement dans un endroit de la Terre où nous ne sentons l'excès ni du chaud ni du froid. En verité si un certain Philosophe rendoit grace à la Nature d'être Homme & non pas Bête , Grec , & non pas Barbare , moi je veux lui rendre grace d'être sur la Planete la plus temperée de l'Univers, & dans un des lieux les plus temperés de cette Planete. Si vous m'en croyés , Madame , répondez-je , vous lui rendrés grace d'être jeune & non pas vieille; jeune & belle, & non pas jeune & laide; jeune & belle Francoise , & non pas jeune & belle Italienne. Voilà bien d'autres sujets de reconnoissance , que ceux que vous tirés de la situation de votre Tourbillon , ou de la temperature de votre Pays.

Mon Dieu ! repliqua-t-elle , laissez-moi avoir de la reconnoissance sur tout, jusques sur le Tourbillon où je suis pla-

cée. La mesure de bonheur qui nous a été donnée , est assés petite , il n'en faut rien perdre , & il est bon d'avoir pour les choses les plus communes , & les moins considerables un goût qui les mette à profit. Si on ne vouloit que des plaisirs vifs , on en auroit peu , on les attendroit long-tems , & on les payeroit bien. Vous me promettés donc , repliquai - je , que si on vous proposoit de ces plaisirs vifs , vous vous souviendriés des Tourbillons & de moi , & que vous ne nous negligeriés pas tout-à-fait ? Oüi , répondit-elle , mais faites que la Philosophie me fournisse toujours des plaisirs nouveaux. Du moins pour demain , répondis-je , j'espère qu'ils ne vous manqueront pas. J'ai des Etoiles Fixes , qui passent tout ce que vous avés vû jusqu'ici.



CINQUIÈME SOIR.

*Que les Etoiles Fixes sont autant de
Soleils , dont chacun éclaire
un Monde.*

LA Marquise sentit une vraie impatience de sçavoir ce que les Etoiles Fixes deviendroient. Seront-elles habitées comme les Planètes , me dit-elle ? Ne le seront-elles pas ? Enfin qu'en ferons-nous ? Vous le devineriez peut-être , si vous en aviez bien envie , répondis-je. Les Etoiles Fixes ne sçauroient être moins éloignées de la Terre, que de vingt-sept mille six cens soixante fois la distance d'ici au Soleil qui est de trente-trois millions de lieuës , & si vous fâchiez un Astronome , il les mettroit encore plus loin. La distance du Soleil à Saturne , qui est la Planète la plus éloignée , n'est que trois cens trente millions de lieuës ; ce n'est rien par rapport à la distance du Soleil ou de la Terre aux Etoiles Fixes , & on ne prend pas

pas la peine de la conter. Leur lumière, comme vous voyés, est assés vive & assés éclatante. Si elles la recevoient du Soleil, il faudroit qu'elles la reçussent déjà bien foible après un si épouvantable trajet; il faudroit que par une réflexion qui l'affoibliroit encore beaucoup, elles nous la renvoyassent à cette même distance. Il seroit impossible qu'une lumière qui auroit essuyé une réflexion, & fait deux fois un semblable chemin, eût cette force & cette vivacité qu'a celle des Etoiles Fixes. Les voilà donc lumineuses par elles-mêmes, & toutes, en un mot, autant de Soleils.

Ne me trompai-je point, s'écria la Marquise, ou si je vois où vous me voulés mener? M'allés-vous dire: *Les Etoiles Fixes sont autant de Soleils, notre Soleil est le centre d'un Tourbillon qui tourne autour de lui, pourquoi chaque Etoile Fixe ne sera-t-elle pas aussi le centre d'un Tourbillon qui aura un mouvement autour d'elle? Notre Soleil a des Planetes qu'il éclaire, pourquoi chaque Etoile Fixe n'en aura-t-elle pas aussi qu'elle éclairera?* Je n'ai à vous répondre, lui dis-je, que ce que répondit Phedre à Enone, *C'est toi qui l'as nommé.*

Mais, reprit-elle, voilà l'Univers si
Tome II. N

grand que je m'y perds , je ne sçai plus où je suis , je ne suis plus rien. Quoi , tout sera divisé en Tourbillons jettés confusément les uns parmi les autres ? Chaque Etoile sera le centre d'un Tourbillon , peut-être aussi grand que celui où nous sommes ? Tout cet espace immense qui comprend notre Soleil & nos Planètes , ne sera qu'une petite parcelle de l'Univers ? Autant d'espaces pareils que d'Etoiles Fixes ? Cela me confond , me trouble , m'épouvante. Et moi , répondis - je , cela me met à mon aise. Quand le Ciel n'étoit que cette voûte bleue , où les Etoiles étoient cloîées , l'Univers me paroïsoit petit & étroit , je m'y sentoïis comme oppressé ; présentement qu'on a donné infiniment plus d'étendue & de profondeur à cette voûte en la partageant en mille & mille Tourbillons , il me semble que je respire avec plus de liberté , & que je suis dans un plus grand Air , & assurément l'Univers a toute une autre magnificence. La Nature n'a rien épargné en le produisant , elle a fait une profusion de richesses tout-à-fait digne d'elle. Rien n'est si beau à se représenter que ce nombre prodigieux

de Tourbillons , dont le milieu est occupé par un Soleil qui fait tourner des Planetes autour de lui. Les Habitans d'une Planete d'un de ces Tourbillons infinis voyent de tous côtés les Soleils des Tourbillons dont ils sont environnés , mais ils n'ont garde d'en voir les Planetes , qui n'ayant qu'une lumiere foible , empruntée de leur Soleil , ne la pouffent point au-delà de leur Monde.

Vous m'offrés , dit-elle , une espèce de perspective si longue , que la vûe n'en peut attraper le bout. Je voi clairement les Habitans de la Terre , ensuite vous me faites voir ceux de la Lune & des autres Planetes de notre Tourbillon affés clairement à la vérité , mais moins que ceux de la Terre ; après eux viennent les Habitans des Planetes des autres Tourbillons. Je vous avoue qu'ils sont tout-à-fait dans l'enfoncement , & que quelque effort que je fasse pour les voir , je ne les apperçois presque point. Et en effet , ne sont-ils pas presque anéantis par l'expression même dont vous êtes obligé de vous servir en parlant d'eux ? Il faut que vous les appelliez les Habitans d'une

des Planetes de l'un de ces Tourbillons dont le nombre est infini. Nous-mêmes, à qui la même expression convient, avoués que vous ne sçauriez presque plus nous démêler au milieu de tant de Mondes. Pour moi, je commence à voir la Terre si effroyablement petite, que je ne croi pas avoir désormais d'empressement pour aucune chose. Assurément si on a tant d'ardeur de s'agrandir, si on fait desseins sur desseins, si on se donne tant de peine, c'est que l'on ne connoît pas les Tourbillons. Je prétens bien que ma paresse profite de mes nouvelles lumieres, & quand on me reprochera mon indolence, je répondrai : *Ah ! si vous sçaviez ce que c'est que les Etoiles Fixes !* Il faut qu'Alexandre ne l'ait pas sçu, repliquai-je, car un certain Auteur qui tient que la Lune est habitée, dit fort sérieusement qu'il n'étoit pas possible qu'Aristote ne fût dans une opinion si raisonnable, (comment une vérité eût-elle échapé à Aristote ?) mais qu'il n'en voulut jamais rien dire, de peur de fâcher Alexandre, qui eût été au désespoir de voir un Monde qu'il n'eût pas pu conquerir. A plus forte raison

lui eût-on fait mystere des Tourbillons des Etoiles Fixes , quand on les eût connus en ce tems-là ; ç'eût été faire trop mal sa Cour que de lui en parler. Pour moi qui les connois , je suis bien fâché de ne pouvoir tirer d'utilité de la connoissance que j'en ai. Ils ne guérissent tout au plus , selon votre raisonnement , que de l'ambition & de l'inquiétude, & je n'ai point ces maladies-là. Un peu de foiblesse pour ce qui est beau , voilà mon mal , & je ne croi pas que les Tourbillons y puissent rien. Les autres Mondes vous rendent celui-ci petit , mais ils ne vous gâtent point de beaux yeux , ou une belle bouche , cela vaut toujours son prix en dépit de tous les Mondes possibles.

C'est une étrange chose que l'Amour, répondit-elle en riant ; il se sauve de tout , & il n'y a point de Système qui lui puisse faire de mal. Mais aussi parlés-moi franchement , votre Système est-il bien vrai ? Ne me déguisez rien , je vous garderai le secret. Il me semble qu'il n'est appuyé que sur une petite convenance bien legere. Un Etoile Fixe est lumineuse d'elle-même comme le Soleil , par consequent il faut qu'elle

soit comme le Soleil le centre & l'ame d'un Monde , & qu'elle ait ses Planetes qui tournent autour d'elle. Cela est-il d'une necessité bien absolue ? Ecoutez , Madame , répondis - je , puisque nous sommes en humeur de mêler toujours des folies de galanterie à nos discours les plus serieux , les raisonnemens de Mathematique sont faits comme l'Amour. Vous ne sçauriez occorder si peu de chose à un Amant , que bien-tôt après il ne faille lui en accorder davantage , & à la fin cela va loin. De même accordés à un Mathematicien le moindre principe , il va vous en tirer une consequence , qu'il faudra que vous lui accordiés aussi , & de cette consequence encore une autre ; & malgré vous-même , il vous mene si loin , qu'à peine le pouvés-vous croire. Ces deux sortes de Gens-là prennent toujours plus qu'on ne leur donne. Vous convenés que quand deux choses sont semblables en tout ce qui me paroît , je les puis croire aussi semblables en ce qui ne me paroît point , s'il n'y a rien d'ailleurs qui m'en empêche. De-là j'ai tiré que la Lune étoit habitée , parce qu'elle ressemble à la Terre , les autres Planetes , parce

qu'elles ressembtent à la Lune. Je trouve que les Etoiles Fixes ressembtent à notre Soleil, je leur attribué tout ce qu'il a. Vous êtes engagée trop avant pour pouvoir reculer, il faut franchir le pas de bonne grace. Mais, dit-elle, sur le pied de cette ressemblance que vous mettés entre les Etoiles Fixes & notre Soleil, il faut que les Gens d'un autre grand Tourbillon ne le voyent que comme une petite Etoile Fixe, qui se montre à eux seulement pendant leurs nuits.

Cela est hors de doute, répondis-je, Notre Soleil est si proche de nous en comparaison des Soleils des autres Tourbillons, que sa lumiere doit avoir infiniment plus de force sur nos yeux que la leur. Nous ne voyons donc que lui quand nous le voyons, & il efface tout; mais dans un autre grand Tourbillon, c'est un autre Soleil qui y domine, & il efface à son tour le nôtre, qui n'y paroît que pendant les nuits avec le reste des autres Soleils étrangers, c'est-à-dire, des Etoiles Fixes. On l'attache avec elles à cette grande voûte du Ciel, & il y fait partie de quelque Ourse, ou de quelque Taureau. Pour les Pla-

netes qui tournent autour de lui , notre Terre , par exemple , comme on ne les voit point de si loin , on n'y songe seulement pas. Ainsi tous les Soleils sont Soleils de jour pour le Tourbillon où ils sont placés , & Soleils de nuit pour tous les autres Tourbillons. Dans leur Monde ils sont uniques en leur espece , par tout ailleurs ils ne servent qu'à faire nombre. Ne faut-il pas pourtant, reprit-elle , que les Mondes malgré cette égalité diffèrent en mille choses , car un fond de ressemblance ne laisse pas de porter des différences infinies ?

Assurément , repris-je , mais la difficulté est de deviner. Que sçai-je ? Un Tourbillon a plus de Planetes qui tournent autour de son Soleil, un autre en a moins. Dans l'un il y a des Planetes subalternes , qui tournent autour de Planetes plus grandes ; dans l'autre il n'y en a point. Ici elles sont toutes ramassées autour de leur Soleil , & font comme un petit peloton , au-delà duquel s'étend un grand espace vuide, qui va jusqu'aux Tourbillons voisins ; ailleurs elles prennent leur cours vers les extrémités du Tourbillon , & laissent le milieu vuide. Je ne doute pas même

qu'il ne puisse y avoir quelques Tourbillons déserts & sans Planètes ; d'autres dont le Soleil n'étant pas au centre , ait un véritable mouvement , & emporte ses Planètes avec soi ; d'autres dont les Planètes s'élèvent ou s'abaissent à l'égard de leur Soleil par le changement de l'équilibre qui les tient suspendues. Enfin que voudriés-vous ? En Voilà bien assez pour un homme qui n'est jamais sorti de son Tourbillon.

Ce n'en est guère , répondit elle , pour la quantité des Mondes. Ce que vous dites ne suffit que pour cinq ou six , & j'en voi d'ici des milliers.

Que seroit-ce donc , repris-je , si je vous disois qu'il y a bien d'autres Etoiles Fixes , que celles que vous voyés ; qu'avec des Lunettes on en découvre un nombre infini qui ne se montrent point aux yeux , & que dans une seule Constellation où l'on en contoit peut-être douze ou quinze , il s'en trouve autant que l'on en voyoit auparavant dans le Ciel ?

Je vous demande grace , s'écria-t-elle , je me rends ; vous m'accablés de Mondes & de Tourbillons. Je sçai bien, ajoutai-je , ce que je vous garde. Vous

voyés cette blancheur qu'on appelle la Voye de Lait. Vous figureries-vous bien ce que c'est ? Une infinité de petites Etoiles invisibles aux yeux à cause de leur petitesse , & semées si près les unes des autres , qu'elles paroissent former une lueur continue. Je voudrois que vous vissiez avec des Lunettes cette fourmilliere d'Astres , & cette graine de Mondes. Ils ressemblent en quelque sorte aux Isles Maldives , à ces douze mille petites Isles ou Bancs de sable , séparés seulement par des Canaux de Mer , que l'on sauteroit presque comme des fossés. Ainsi les petits Tourbillons de la Voye de Lait sont si serrés qu'il me semble que d'un Monde à l'autre on pourroit se parler , ou même se donner la main. Du moins je croi que les Oiseaux d'un Monde passent aisément dans un autre , & que l'on y peut dresser des Pigeons à porter des Lettres , comme ils en portent ici dans le Levant d'une Ville à une autre. Ces petits Mondes sortent apparemment de la règle générale , par laquelle un Soleil dans son Tourbillon efface dès qu'il paroît tous les Soleils étrangers. Si vous êtes dans un des pe-

tits Tourbillons de la Voye de Lait , votre Soleil n'est presque pas plus proche de vous , & n'a pas sensiblement plus de force sur vos yeux , que cent mille autres Soleils des petits Tourbillons voisins. Vous voyés donc votre Ciel briller d'un nombre infini de feux, qui sont fort proches les uns des autres, & peu éloignés de vous. Lors que vous perdés de vûe votre Soleil particulier , il vous en reste encore assés , & votre nuit n'est pas moins éclairée que le jour , du moins la différence ne peut pas être sensible ; & pour parler plus juste , vous n'avez jamais de nuit. Ils feroient bien étonnés , les Gens de ces Mondes-là , accoûtumés comme ils sont à une clarté perpétuelle , si on leur disoit qu'il y a des malheureux qui ont de véritables nuits , qui tombent dans des ténèbres profondes , & qui quand ils jouissent de la lumière , ne voyent même qu'un seul Soleil. Ils nous regarderoient comme des Estres disgraciés de la Nature , & notre condition les feroit fremir d'horreur.

Je ne vous demande pas , dit la Marquise , s'il y a des Lunes dans les Mondes de la Voye de Lait ; je voi bien

qu'elles n'y feroient de nul usage aux Planetes principales qui n'ont point de nuit , & qui d'ailleurs marchent dans des espaces trop étroits pour s'embarasser de cet attirail de Planetes subalternes. Mais sçavés-vous bien qu'à force de me multiplier les Mondes si libéralement, vous me faites naître une véritable difficulté ? Les Tourbillons dont nous voyons les Soleils , touchent le Tourbillon où nous sommes. Les Tourbillons sont ronds , n'est-il pas vrai ? Et comment tant de Boules en peuvent-elles toucher une seule ? Je veux m'imaginer cela , & je sens bien que je ne le puis.

Il y a beaucoup d'esprit , répondis-je , à avoir cette difficulté - là , & même à ne la pouvoir résoudre ; car elle est très-bonne en soi , & de la maniere dont vous la concevés , elle est sans réponse , & c'est avoir bien peu d'esprit que de trouver des réponses à ce qui n'en a point. Si notre Tourbillon étoit de la figure d'un Dé , il auroit six faces plates , & seroit bien éloigné d'être rond ; mais sur chacune de ces faces , on y pourroit mettre un Tourbillon de la même figure. Si au lieu de six faces

plates , il en avoit vingt , cinquante , mille , il y auroit jusqu'à mille Tourbillons qui pourroient poser sur lui , chacun sur une face , & vous concevés bien que plus un Corps a de faces plates qui le terminent au dehors , plus il approche d'être rond , en sorte qu'un Diamant taillé à facettes de tous côtés , si les facettes étoient fort petites , seroit quasi aussi rond qu'une Perle de même grandeur. Les Tourbillons ne sont ronds que de cette manière-là. Ils ont une infinité de faces en dehors , dont chacune porte un autre Tourbillon. Ces faces sont fort inégales ; ici elles sont plus grandes , là plus petites. Les plus petites de notre Tourbillon , par exemple , répondent à la Voye de Lait , & soutiennent tous ces petits Mondes. Que deux Tourbillons , qui sont appuyés sur deux faces voisines , laissent quelque vuide entre eux par embas , comme cela doit arriver très-souvent , aussi-tôt la Nature qui ménage bien le terrain , vous remplit ce vuide par un petit Tourbillon ou deux , peut-être par mille , qui n'incommodent point les autres , & ne laissent pas d'être un , ou deux , ou mille Mondes de

plus. Ainsi nous pouvons voir beaucoup plus de Mondes que notre Tourbillon n'a de faces pour en porter. Je gagerois que quoique ces petits Mondes n'ayent été faits que pour être jetés dans des coins de l'Univers qui fussent demeurés inutiles, quoiqu'ils soient inconnus aux autres Mondes qui les touchent, ils ne laissent pas d'être fort contens d'eux-mêmes. Ce sont eux sans doute dont on ne découvre les petits Soleils qu'avec des Lunettes d'approche, & qui sont en une quantité si prodigieuse. Enfin tous ces Tourbillons s'ajustent les uns avec les autres le mieux qu'il est possible; & comme il faut que chacun tourne autour de son Soleil sans changer de place, chacun prend la maniere de tourner, qui est la plus commode & la plus aisée dans la situation où il est. Ils s'engrained en quelque façon les uns dans les autres comme les rouës d'une Montre, & aident mutuellement leurs mouvemens. Il est pourtant vrai qu'ils agissent aussi les uns contre les autres. Chaque Monde, à ce qu'on dit, est comme un Balon qui s'étendrait, si on le laissoit faire, mais il est aussi-tôt re-

poussé par les Mondes voisins , & il rentre en lui-même , après quoi il recommence à s'enfler , & ainsi de suite ; & quelques Philosophes prétendent que les Etoiles Fixes ne nous envoient cette lumière tremblante , & ne paroissent briller à reprises , que parce que leurs Tourbillons poussent perpétuellement le nôtre , & en sont perpétuellement repoussés.

J'aime fort toutes ces idées-là , dit la Marquise. J'aime ces Balons qui s'enflent & se defenflent à chaque moment , & ces Mondes qui se combattent toujours ; & sur-tout j'aime à voir comment ce combat fait entr'eux un commerce de lumière , qui apparemment est le seul qu'ils puissent avoir.

Non , non , repris-je , ce n'est pas le seul. Les Mondes voisins nous envoient quelquefois visiter , & même assez magnifiquement. Il nous en vient des Comètes , qui sont ornées , ou d'une chevelure éclatante , ou d'une barbe vénérable , ou d'une queue majestueuse.

Ah ! quels Députés , dit-elle en riant ! On se passeroit bien de leur visite , elle ne sert qu'à faire peur. Ils ne font peur

qu'aux Enfans , repliquai-je , à cause de leur équipage extraordinaire ; mais les Enfans sont en grand nombre. Les Cometes ne sont que des Planetes qui appartiennent à un Tourbillon voisin. Elles avoient leur mouvement vers ses extrémités ; mais ce Tourbillon étant peut-être différemment pressé par ceux qui l'environnent , est plus rond par en haut , & plus plat par embas , & c'est par embas qu'il nous regarde. Ces Planetes qui auront commencé vers le haut à se mouvoir en Cercle ne prévoyoyent pas qu'embas le Tourbillon leur manqueroit , parce qu'il est là comme écrasé ; & pour continuer leur mouvement circulaire , il faut nécessairement qu'elles entrent dans un autre Tourbillon , que je suppose qui est le nôtre , & qu'elles en coupent les extrémités. Aussi sont-elles toujours fort élevées à notre égard , on peut croire qu'elles marchent au dessus de Saturne. Il est nécessaire , vû la prodigieuse distance des Etoiles Fixes , que depuis Saturne jusqu'aux extrémités de notre Tourbillon , il y ait un grand espace vuide , & sans Planetes. Nos Ennemis nous reprochent l'inutilité de ce
grand

grand espace. Qu'ils ne s'inquiètent plus, nous en avons trouvé l'usage, c'est l'appartement des Planetes étrangères qui entrent dans notre Monde.

J'entens, dit-elle. Nous ne leur permettons pas d'entrer jusque dans le cœur de notre Tourbillon, & de se mêler avec nos Planetes, nous les recevons comme le Grand Seigneur reçoit les Ambassadeurs qu'on lui envoie. Il ne leur fait pas l'honneur de les loger à Constantinople, mais seulement dans un Fauxbourg de la Ville. Nous avons encore cela de commun avec les Ottomans, repris-je, qu'ils reçoivent des Ambassadeurs sans en renvoyer, & que nous ne renvoyons point de nos Planetes aux Mondes voisins.

A en juger par toutes ces choses, repliqua-t-elle, nous sommes bien fiers. Cependant je ne sçai pas trop encore ce que j'en dois croire. Ces Planetes étrangères ont un air bien menaçant avec leurs queue's & leurs barbes, & peut-être on nous les envoie pour nous insulter; au lieu que les nôtres qui ne sont pas faites de la même manière, ne seroient pas si propres à se faire

craindre , quand elles iroient dans les autres Mondes.

Les queueës & les barbes , répondis-je , ne sont que de pures apparences. Les Planetes étrangères ne diffèrent en rien des nôtres ; mais en entrant dans notre Tourbillon , elles prennent la queue ou la barbe par une certaine sorte d'illumination qu'elles reçoivent du Soleil , & qui entre-nous n'a pas encore été trop bien expliquée , mais toujours on est sûr qu'il ne s'agit que d'une espèce d'illumination ; on la devinera quand on pourra. Je voudrois donc bien , reprit-elle , que notre Saturne allât prendre une queue ou une barbe dans quelque autre Tourbillon , & y répandre l'effroi , & qu'ensuite ayant mis bas cet accompagnement terrible , il revînt se ranger ici avec les autres Planetes à ses fonctions ordinaires. Il vaut mieux pour lui , répondis-je , qu'il ne sorte point de notre Tourbillon. Je vous ai dit le choc qui se fait à l'endroit où deux Tourbillons se poussent , & se repoussent l'un l'autre , je croi que dans ce pas-là une pauvre Planete est agitée assés rudement , & que ses Habitans ne s'en portent pas mieux.

Nous croyons nous autres être bien malheureux quand il nous paroît une Comete ; c'est la Comete elle-même qui est bien malheureuse. Je ne le croi point , dit la Marquise , elle nous apporte tous ses Habitans en bonne fanté. Rien n'est si divertissant que de changer ainsi de Tourbillon. Nous qui ne sortons jamais du nôtre , nous menons une vie assés ennuyeuse. Si les Habitans d'une Comete ont assés d'esprit pour prévoir le tems de leur passage dans notre Monde , ceux qui ont déjà fait le voyage , annoncent aux autres par avance ce qu'ils y verront. Vous découvrirez bientôt une Planete qui a un grand Anneau autour d'elle , disent-ils peut-être , en parlant de Saturne. Vous en verrez une autre qui en a quatre petites qui la suivent. Peut-être même y a-t-il des gens destinés à observer le moment où ils entrent dans notre Monde , & qui crient aussi-tôt , *Nouveau Soleil , Nouveau Soleil* , comme ces Matelots qui crient , *Terre , Terre*.

Il ne faut donc plus songer , lui dis-je à vous donner de la pitié pour les Habitans d'une Comete ; mais j'espère du moins que vous plaindrez ceux qui

vivent dans un Tourbillon dont le Soleil vient à s'éteindre & qui demeurent dans une nuit éternelle. Quoi ? s'écria-t-elle, des Soleils s'éteignent ? Oüi, sans doute, répondis-je. Les Anciens ont vû dans le Ciel des Etoiles Fixes que nous n'y voyons plus. Ces Soleils ont perdu leur lumiere ; grande désolation assurément dans tout le Tourbillon, mortalité generale sur toutes les Planetes ; car que faire sans Soleil ? Cette idée est trop funeste, reprit-elle. N'y auroit-il pas moyen de me l'épargner ? Je vous dirai, si vous voulés, répondis-je, ce que disent de fort habiles gens, que les Etoiles Fixes qui ont disparu ne sont pas pour cela éteintes, que ce sont des Soleils qui ne le sont qu'à demi, c'est-à-dire, qui ont une moitié obscure, & l'autre lumineuse ; que comme ils tournent sur eux-mêmes, tantôt ils nous presentent la moitié lumineuse, tantôt la moitié obscure, & qu'alors nous ne les voyons plus. Selon toutes les apparences la cinquième Lune de Saturne est faite ainsi, car pendant une partie de sa revolution, on la perd absolument de vûe, & ce n'est pas qu'elle soit alors plus éloignée de la

Terre, au contraire elle en est quelquefois plus proche que dans d'autres tems où elle se laisse voir. Et quoique cette Lune soit une Planete, qui naturellement ne tire pas à consequence pour un Soleil, on peut fort bien imaginer un Soleil qui soit en partie couvert de Taches fixes, au lieu que le nôtre n'en a que de passageres. Je prendrai bien, pour vous obliger, cette opinion-là, qui est plus douce que l'autre; mais je ne puis la prendre qu'à l'égard de certaines Etoiles qui ont des tems reglés pour paroître & pour disparoître, ainsi qu'on a commencé à s'en appercevoir, autrement les demi-Soleils ne peuvent pas subsister. Mais que dirons nous des Etoiles qui disparoissent, & ne se remontrant pas après le tems pendant lequel elles auroient dû assurément achever de tourner sur elles-mêmes? Vous êtes trop équitable pour vouloir m'obliger à croire que ce soient des demi-Soleils; cependant je ferai encore un effort en votre faveur. Ces Soleils ne se feront pas éteints; ils se feront seulement enfoncés dans la profondeur immense du Ciel, & nous ne pourrons plus les voir; en ce cas le Tourbillon aura suivi son

Soleil, & tout s'y portera bien. Il est vrai que la plus grande partie des Etoiles Fixes n'ont pas ce mouvement par lequel elles s'éloignent de nous ; car en d'autres tems elles devroient s'en rapprocher, & nous les verrions tantôt plus grandes tantôt plus petites, ce qui n'arrive pas. Mais nous supposerons qu'il n'y a que quelques petits Tourbillons plus legers & plus agiles qui se glissent entre les autres, & font de certains tours, au bout desquels ils reviennent, tandis que le gros des Tourbillons demeure immobile, mais voici un étrange malheur. Il y a des Etoiles Fixes qui viennent se montrer à nous, qui passent beaucoup de tems à ne faire que paroître & disparoître, & enfin disparoissent entierement. Des demi-Soleils reparoîtroient dans des tems reglés, des Soleils qui s'enfonceroient dans le Ciel, ne disparoîtroient qu'une fois, pour ne reparoître de long-tems. Prenés votre résolution, Madame, avec courage; il faut que ces Etoiles soient des Soleils qui s'obscurcissent assés pour cesser d'être visibles à nos yeux, & ensuite se rallument, & à la fin s'éteignent tout-à-fait. Comment un Soleil peut-il s'obs-

curcir & s'éteindre, dit la Marquise, lui qui est en lui-même une source de lumière ? Le plus aisément du monde, selon Descartes, répondis-je. Il suppose que les Taches de notre Soleil, étant ou des écumes ou des broüillards, elles peuvent s'épaissir, se mettre plusieurs ensemble, s'accrocher les unes aux autres, ensuite elles iront jusqu'à former autour du Soleil une croûte qui s'augmentera toujours, & adieu le Soleil. Si le Soleil est un feu attaché à une matiere solide qui le nourrit, nous n'en sommes pas mieux, la matiere solide se consumera. Nous l'avons déjà même échappé belle, dit-on. Le Soleil a été très-pâle pendant des années entieres, pendant celle, par exemple, qui suivit la mort de César. C'étoit la croûte qui commençoit à se faire ; la force du Soleil la rompit & la dissipa, mais si elle eût continué, nous étions perdus. Vous me faites trembler, dit la Marquise. Presentement que je sçai les consequences de la pâleur du Soleil, je croi qu'au lieu d'aller voir les matins à mon miroir si je ne suis point pâle, j'irai voir au Ciel si le Soleil ne l'est point lui-même. Ah ! Madame, répondis-je, rassurés-vous, il

faut du tems pour ruiner un Monde. Mais enfin, dit-elle, il ne faut que du tems? Je vous l'avouë, repris-je. Toute cette masse immense de matiere qui compose l'Univers, est dans un mouvement perpetuel, dont aucune de ses parties n'est entierement exempte, & dès qu'il y a du mouvement quelque part, ne vous y fiés point, il faut qu'il arrive des changemens, soit lents, soit prompts, mais toujours dans des tems proportionnés à l'effet. Les Anciens étoient plaisans de s'imaginer que les Corps célestes étoient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avoient pas encore vû changer. Avoient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'experience? Les Anciens étoient jeunes auprès de nous. Si les Roses qui ne durent qu'un jour faisoient des Histoires, & se laissoient des Memoires les unes aux autres, les premieres auroient fait le portrait de leur Jardinier d'une certaine façon, & de plus de quinze mille âges de Roses, les autres qui l'auroient encore laissé à celles qui les devoient suivre, n'y auroient rien changé. Sur cela elles diroient, *Nous avons toujours vû le même Jardinier, de memoire de Rose on*

n'a vu que lui , il a toujours été fait comme il est , assurément il ne meurt point comme nous , il ne change seulement pas. Le raisonnement des Roses seroit-il bon ? Il auroit pourtant plus de fondement que celui que faisoient les Anciens sur les Corps célestes ; & quand même il ne seroit arrivé aucun changement dans les Cieux jusqu'à aujourd'hui , quand ils paroïtroient marquer qu'ils seroient faits pour durer toujours sans aucune alteration , je ne les en croirois pas encore , j'attendrois une plus longue experience. Devons-nous établir notre durée , qui n'est que d'un instant , pour la mesure de quelque autre ? Seroit-ce à dire que ce qui auroit duré cent mille fois plus que nous , dût toujours durer ? On n'est pas si aisément éternel. Il faudroit qu'une chose eût passé bien des âges d'Homme mis bout à bout , pour commencer à donner quelque signe d'immortalité. Vraiment , dit la Marquise , je voi les Mondes bien éloignés d'y pouvoir prétendre. Je ne leur ferois seulement pas l'honneur de les comparer à ce Jardinier qui dure tant à l'égard des Roses , ils ne sont que comme les Roses mêmes qui naissent & qui meu-

rent dans un Jardin les unes après les autres ; car je m'attens bien que s'il disparoît des Etoiles anciennes, il en paroît de nouvelles, il faut que l'espece se repare. Il n'est pas à craindre qu'elle perisse, répondis-je. Les uns vous diront que ce ne sont que des Soleils qui se rapprochent de nous, après avoir été long-tems perdus pour nous dans la profondeur du Ciel. D'autres vous diront que ce sont des Soleils qui se sont dégagés de cette croûte obscure qui commençoit à les environner. Je crois aisément que tout cela peut être, mais je crois aussi que l'Univers peut avoir été fait de sorte qu'il s'y formera de tems en tems des Soleils nouveaux. Pourquoi la matiere propre à faire un Soleil ne pourra-t-elle pas, après avoir été dispersée en plusieurs endroits differens, se ramasser à la longue en un certain lieu, & y jetter les fondemens d'un nouveau Monde ? J'ai d'autant plus d'inclination à croire ces nouvelles productions, qu'elles répondent mieux à la haute idée que j'ai des Ouvrages de la Nature. N'auroit-elle le pouvoir que de faire naître & mourir des Planetes ou des Animaux par une révolu-

tion continuelle : Je suis persuadé , & vous l'êtes déjà aussi , qu'elle met en usage ce même pouvoir sur les Mondes , & qu'il ne lui en coûte pas davantage. Mais nous avons sur cela plus que de simples conjectures. Le fait est que depuis près de cent ans , que l'on voit avec les Lunetes un Ciel tout nouveau , & inconnu aux Anciens , il n'y a pas beaucoup de Constellations où il ne soit arrivé quelque changement sensible ; & c'est dans la Voye de Lait qu'on en remarque le plus , comme si dans cette fourmilliere de petits Mondes , il regnoit plus de mouvement & d'inquiétude. De bonne foi , dit la Marquise , je trouve à présent les Mondes , les Cieux , & les Corps célestes si sujets au changement , que m'en voilà tout-à-fait revenue. Revenons-en encore mieux , si vous m'en croyés , repliquai-je , n'en parlons plus , aussi-bien vous voilà arrivée à la dernière voûte des Cieux ; & pour vous dire s'il y a encore des Etoiles au-delà , il faudroit être plus habile que je ne suis. Mettës-y encore des Mondes , n'y en mettës pas , cela dépend de vous. C'est proprement l'Empire des Philosophes

que ces grands Pays invisibles qui peuvent être ou n'être pas si on veut , ou être tels que l'on veut , il me suffit d'avoir mené votre esprit aussi loin que vont vos yeux.

Quoi ! s'écria-t-elle , j'ai dans la tête tout le Système de l'Univers ! Je suis sçavante ! Oui , repliquai-je , vous l'êtes assez raisonnablement , & vous l'êtes avec la commodité de pouvoir ne rien croire de tout ce que je vous ai dit dès que l'envie vous en prendra. Je vous demande seulement pour récompense de mes peines , de ne voir jamais le Soleil , ni le Ciel , ni les Etoiles , sans songer à moi.

Puisque j'ai rendu conte de ces Entretiens au Public , je croi ne lui devoir plus rien cacher sur cette matiere. Je publierai un nouvel Entretien , qui vint long-tems après les autres , mais qui fut précisément de la même espèce. Il portera le nom de Soir , puisque les autres l'ont porté ; il vaut mieux que tout soit sous le même titre.



SIXIÈME SOIR.

Nouvelles pensées qui confirment celles des Entretiens précédens. Dernieres Découvertes qui ont été faites dans le Ciel.

IL y avoit long-tems que nous ne parlions plus des Mondes , Madame L. M. D. G. & moi , & nous commençons même à oublier que nous en eussions jamais parlé , lorsque j'allai un jour chés elle , & y entrai iustement comme deux hommes d'esprit & assés connus dans le Monde en sortoient. Vous voyés bien , me dit-elle aussi-tôt qu'elle me vit , quelle visite je viens de recevoir ; je vous avoüerai qu'elle m'a laissée avec quelque soupçon que vous pourriés bien m'avoir gâté l'esprit. Je serois bien glorieux , lui répondis-je, d'avoir eu tant de pouvoir sur vous , je ne croi pas qu'on pût rien entreprendre de plus difficile. Je crains pour-

tant que vous ne l'ayés fait, reprit-elle. Je ne sçai comment la conversation s'est tournée sur les Mondes, avec ces deux hommes qui viennent de sortir; peut-être ont-ils amené ce discours malicieusement. Je n'ai pas manqué de leur dire aussi-tôt que toutes les Planètes étoient habitées. L'un d'eux m'a dit, qu'il étoit fort persuadé que je ne le croyois pas; moi avec toute la naïveté possible, je lui ai soutenu que je le croyois; il a toujours pris cela pour une feinte d'une personne qui vouloit se divertir, & j'ai cru que ce qui le rendoit si opiniâtre à ne me pas croire moi-même sur mes sentimens, c'est qu'il m'estimoit trop pour s'imaginer que je fusse capable d'une opinion si extravagante. Pour l'autre qui ne m'estime pas tant, il m'a crüe sur ma parole. Pourquoi m'avés-vous entétée d'une chose que les gens qui m'estiment ne peuvent pas croire que je soutienne sérieusement? Mais, Madame, lui répondis-je, pourquoi la souteniés-vous sérieusement avec des gens que je suis sûr qui n'entroient dans aucun raisonnement qui fût un peu sérieux? Est-ce ainsi qu'il faut commettre les Habitans

des Planetes ? Contentons-nous d'être une petite troupe choisie qui les croyons, & ne divulguons pas nos mystères dans le Peuple. Comment, s'écria-t-elle, appellés-vous Peuple les deux Hommes qui sortent d'ici ? Ils ont bien de l'esprit, repliquai-je, mais ils ne raisonnent jamais. Les raisonneurs qui sont gens durs, les appelleront Peuple sans difficulté. D'autre part ces Gens-ci s'en vangent en tournant les raisonneurs en ridicules, & c'est ce me semble, un ordre très-bien établi que chaque espèce méprise ce qui lui manque. Il faudroit, s'il étoit possible, s'accommoder à chacune; il eût bien mieux valu plaisanter des Habitans des Planetes avec ces deux Hommes que vous venés de voir, puisqu'ils sçavent plaisanter, que d'en raisonner, puisqu'ils ne le sçavent pas faire. Vous en seriez sortie avec leur estime, & les Planetes n'y auroient pas perdu un seul de leurs Habitans. Trahir la vérité, dit la Marquise ! Vous n'avez point de conscience. Je vous avoue, répondis-je, que je n'ai pas un grand zèle pour ces vérités-là, & que je les sacrifie volontiers aux moindres commodités de

la Société. Je voi , par exemple , à quoi il tient , & à quoi il tiendra toujours , que l'opinion des Habitans des Planetes ne passe pour aussi vrai-sein-
 blable qu'elle l'est ; les Planetes se présentent toujours aux yeux comme des Corps qui jettent de la lumiere , & non point comme de grandes Campagnes ou de grandes Prairies ; nous croirions bien que des Prairies & des Campagnes seroient habitées , mais des Corps lumineux , il n'y a pas moyen. La raison a beau venir nous dire qu'il y a dans les Planetes des Campagnes , des Prairies , la raison vient trop tard , le premier coup d'œil a fait son effet sur nous avant elle , nous ne la voulons plus écouter , les Planetes ne sont que des Corps lumineux ; & puis comment seroient faits leurs Habitans ? Il faudroit que notre imagination nous représentât aussi-tôt leurs figures , elle ne le peut pas ; c'est le plus court de croire qu'ils ne sont point. Voudriés-vous que pour établir les Habitans des Planetes dont les intérêts me touchent d'affès loin, j'allasse attaquer ces redoutables Puissances qu'on appelle les Sens & l'Imagination ? Il faudroit bien du

courage pour cette entreprise ; on ne persuade pas facilement aux Hommes de mettre leur raison en la place de leurs yeux. Je voi quelquefois bien des Gens assés raisonnables pour vouloir bien croire , après mille preuves , que les Planetes sont des Terres ; mais ils ne le croient pas de la même façon qu'ils le croiroient s'ils ne les avoient pas vûës sous une apparence différente , il leur souvient toujours de la première idée qu'ils en ont prise , & ils n'en reviennent pas bien. Ce sont ces Gens-là qui en croyant notre opinion , semblent cependant lui faire grace , & ne la favoriser qu'à cause d'un certain plaisir que leur fait sa singularité.

Et quoi , interrompit-elle , n'en est-ce pas assés pour une opinion qui n'est que vrai-semblable ? Vous seriez bien étonnée , repris-je , si je vous disois que le terme de vrai-semblable est assés modeste. Est-il simplement vrai-semblable qu'Alexandre ait été ? Vous vous en tenés fort sûre , & sur quoi est fondée cette certitude ? Sur ce que vous en avés toutes les preuves que vous pouvés souhaiter en pareille matière , & qu'il ne se présente pas le moindre

sujet de douter , qui suspende & qui arrête votre esprit ; car du reste , vous n'avez jamais vu Alexandre , & vous n'avez pas de démonstration Mathématique qu'il ait dû être ; mais que diriez-vous si les Habitans des Planètes étoient à peu près dans le même cas ? On ne sçauroit vous les faire voir , & vous ne pouvez pas demander qu'on vous les démontre comme l'on feroit une affaire de Mathématique ; mais toutes les preuves qu'on peut souhaiter d'une pareille chose , vous les avez , la ressemblance entière des Planètes avec la Terre qui est habitée, l'impossibilité d'imaginer aucun autre usage pour lequel elles eussent été faites , la fécondité & la magnificence de la Nature , de certains égards qu'elle paroît avoir eus pour les besoins de leurs Habitans , comme d'avoir donné des Lunes aux Planètes éloignées du Soleil , & plus de Lunes aux plus éloignées ; & cē qui est très-important , tout est de ce côté-là , & rien du tout de l'autre , & vous ne sçauriez imaginer le moindre sujet de doute , si vous ne reprenés les yeux & l'esprit du Peuple. Enfin supposé qu'ils soient , ces Habi-

tans des Planetes , ils ne sçauroient se déclarer par plus de marques , & par des marques plus sensibles , après cela , c'est à vous à voir si vous ne les voulés traiter que de chose purement vrai-semblable. Mais vous ne voudriés pas , reprit-elle , que cela me parût aussi certain qu'il me le paroît qu'Alexandre a été ? Non pas tout-à-fait , répondis-je ; car quoi que nous ayons sur les Habitans des Planetes autant de preuves que nous en pouvons avoir dans la situation où nous sommes , le nombre de ces preuves n'est pourtant pas grand. Je m'en vais renoncer aux Habitans des Planetes , interrompit-elle , car je ne sçai plus en quel rang les mettre dans mon esprit ; ils ne sont pas tout-à-fait certains , ils sont plus que vraisemblables , cela m'embarasse trop. Ah ! Madame , repliquai-je , ne vous découragés pas. Les Horloges les plus communes & les plus grossieres , marquent les heures , il n'y a que celles qui sont travaillées avec plus d'art qui marquent les minutes. De même les esprits ordinaires sentent bien la différence d'une simple vrai-semblance à une certitude entiere ; mais il n'y a que les es-

prits fins qui sentent le plus ou le moins de certitude ou de vrai-semblance , & qui en marquent , pour ainsi dire , les minutes par leur sentiment. Placés les Habitans des Planetes un peu au-dessous d'Alexandre , mais au-dessus de je ne sçai combien de points d'histoire qui ne sont pas tout-à-fait prouvés , je croi qu'ils seront bien là. J'aime l'ordre , dit-elle , & vous me faites plaisir d'arranger mes idées ; mais pourquoi n'avez-vous pas déjà pris ce soin-là ? Parce que quand vous croirés les Habitans des Planetes un peu plus , ou un peu moins qu'ils ne méritent , il n'y aura pas grand mal , répondis-je. Je suis sûr que vous ne croyés pas le mouvement de la Terre autant qu'il devroit être crû , en êtes-vous beaucoup à plaindre ? Oh ! pour cela , reprit-elle , j'en fais bien mon devoir , vous n'avez rien à me reprocher , je croi fermement que la Terre tourne. Je ne vous ai pourtant pas dit la meilleure raison qui le prouve , repliquai-je. Ah ! s'écria-t-elle , c'est une trahison de m'avoir fait croire les choses avec de foibles preuves. Vous ne me jugiés donc pas digne de croire sur de bonnes raisons ? Je ne vous

prouvois les choses , répondis-je , qu'avec de petits raisonnemens doux , & accommodés à votre usage ; en eussai-je employé d'aussi solides & d'aussi robustes que si j'avois eu à attaquer un Docteur ? Oûi , dit-elle , prenés-moi présentement pour un Docteur , & voyons cette nouvelle preuve du mouvement de la Terre.

Volontiers , repris-je , la voici. Elle me plaît fort , peut-être parce que je croi l'avoir trouvée ; cependant elle est si bonne & si naturelle, que je n'oserois m'assurer d'en être l'Inventeur. Il est toujours sûr qu'un Sçavant entêté qui y voudroit répondre , seroit réduit à parler beaucoup , ce qui est la seule maniere dont un Sçavant puisse être confondu. Il faut ou que tous les Corps Célestes tournent en vingt-quatre heures autour de la Terre , ou que la Terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures , attribué ce mouvement à tous les Corps Célestes. Mais qu'ils ayent réellement cette révolution de vingt-quatre heures autour de la Terre , c'est bien la chose du monde où il y a le moins d'apparence , quoique l'absurdité n'en saute pas d'abord

aux yeux. Toutes les Planetes font certainement leurs grandes révolutions autour du Soleil ; mais ces révolutions font inégales entre elles , selon les distances où les Planetes font du Soleil ; les plus éloignées font leurs cours en plus de tems , ce qui est fort naturel. Cet ordre s'observe même entre les petites Planetes subalternes qui tournent autour d'une grande. Les quatre Lunes de Jupiter , les cinq de Saturne , font leurs cercles en plus ou moins de tems autour de leur grande Planete , selon qu'elles en font plus ou moins éloignées. De plus , il est sûr que les Planetes ont des mouvemens sur leurs propres centres , ces mouvemens sont encore inégaux , on ne sçait pas bien sur quoi se regle cette inégalité , si c'est ou sur la différente grosseur des Planetes , ou sur leur différente solidité , ou sur la différente vitesse des Tourbillons particuliers qui les enferment , & des matieres liquides où elles sont portées , mais enfin l'inégalité est très-certaine , & en général , tel est l'ordre de la nature , que tout ce qui est commun à plusieurs choses , se trouve en même-tems varié par des différences particulières.

Je vous entens , interrompit la Marquise , & je croi que vous avés raison. Oui , je suis de votre avis ; si les Planètes tournoient autour de la Terre, elles tourneroient en des tems inégaux selon leurs distances , ainsi qu'elles font autour du Soleil ; n'est-ce pas ce que vous voulés dire ? Justement , Madame , repris-je ; leurs distances inégales à l'égard de la Terre devroient produire des différences dans ce mouvement prétendu autour de la Terre ; & les Etoiles Fixes qui sont si prodigieusement éloignées de nous , si fort élevées au-dessus de tout ce qui pourroit prendre autour de nous un mouvement général , du moins situées en lieu où ce mouvement devroit être fort affoibli , n'y auroit-il pas bien de l'apparence qu'elles ne tourneroient pas autour de nous en vingt-quatre heures , comme la Lune qui en est si proche ? Les Comètes qui sont étrangères dans notre Tourbillon , qui y tiennent des routes si différentes les unes des autres , qui ont aussi des vîteses si différentes , ne devroient-elles pas être dispensées de tourner toutes autour de nous dans ce même-tems de vingt-quatre heures ?

Mais non , Planetes , Etoiles Fixes , Cometes , tout tournera en vingt-quatre heures autour de la Terre. Encore , s'il y avoit dans ces mouvemens quelques minutes de différence , on pourroit s'en contenter ; mais ils seront tous de la plus exacte égalité , ou plutôt de la seule égalité exacte qui soit au monde ; pas une minute de plus ou de moins. En vérité , cela doit être étrangement suspect.

Oh ! dit la Marquise , puisqu'il est possible que cette grande égalité ne soit que dans notre imagination , je me tiens fort sûre qu'elle n'est point hors de là. Je suis bien-aise qu'une chose qui n'est point du genie de la Nature , retombe entierement sur nous , & qu'elle en soit déchargée , quoique ce soit à nos dépens. Pour moi , repris-je , je suis si ennemi de l'égalité parfaite , que je ne trouve pas bon que tous les tours que la Terre fait chaque jour sur elle-même , soient précisément de vingt-quatre heures , & toujours égaux les uns aux autres ; j'aurois assez d'inclination à croire qu'il y a des differences. Des differences , s'écria-t-elle ! & nos Pendules ne marquent - elles pas une
entiere

entiere égalité ? Oh ! répondis-je , je récuſe les Pendules ; elles ne peuvent pas elles-mêmes être tout-à-fait juſtes , & quelquefois qu'elles le ſeront en marquant qu'un tour de vingt - quatre heures ſera plus long ou plus court qu'un autre , on aimera mieux les croire déreglées que de ſouſçonner la Terre de quelque irregularité dans ſes révolutions. Voilà un plaifant reſpect qu'on a pour elle , je ne me fierois guere plus à la Terre qu'à une Pendule ; les mêmes choſes à peu près qui déregleront l'une , déregleront l'autre ; je croi ſeulement qu'il faut plus de tems à la Terre qu'à une Pendule pour ſe déregler ſenſiblement , c'eſt tout l'avantage qu'on lui peut accorder. Ne pourroit-elle pas peu à peu s'approcher du Soleil ? Et alors ſe trouvant dans un endroit où la matiere ſeroit plus agitée , & le mouvement plus rapide , elle ſeroit en moins de tems ſa double révolution & autour du Soleil , & autour d'elle-même. Les années ſeroient plus courtes , & les jours auſſi , mais on ne pourroit ſ'en appercevoir , parce qu'on ne laifferoit pas de partager toujours les années en trois cens ſoixante & cinq jours , & les jours en

vingt-quatre heures. Ainsi sans vivre plus que nous ne vivons presentement, on vivroit plus d'années; & au contraire, que la Terre s'éloigne du Soleil, on vivra moins d'années que nous, & on ne vivra pas moins. Il y a beaucoup d'apparence, dit-elle, que quand cela seroit, de longues suites de siècles ne produiroient que de bien petites différences. J'en conviens, répondis-je, la conduite de la Nature n'est pas brusque, & sa methode est d'amener tout par des degrés qui ne sont sensibles que dans les changemens fort prompts & fort aisés. Nous ne sommes presque capables de nous appercevoir que de celui des Saisons; pour les autres qui se font avec une certaine lenteur, ils ne manquent guere de nous échaper. Cependant tout est dans un branle perpetuel, & par consequent tout change; & il n'y a pas jusqu'à une certaine Demoiselle que l'on a vûë dans la Lune avec des Lunettes, il y a peut-être quarante ans, qui ne soit considerablement vieillie. Elle avoit un assés beau visage; ses jouës se sont enfoncées, son nez s'est allongé, son front & son menton se sont avancés, de sorte que tous ses agrémens sont éva-

noûis , & que l'on craint même pour ses jours.

Que me contés-vous là , interrompit la Marquise ? Ce n'est point une plaisanterie , repris-je. On appercevoit dans la Lune une figure particuliere qui avoit de l'air d'une tête de Femme qui sortoit d'entre des Rochers , & il est arrivé du changement dans cet endroit-là. Il est tombé quelques morceaux de Montagnes , & ils ont laissé à découvert trois pointes qui ne peuvent plus servir qu'à composer un front , un nez , & un menton de vieille. Ne semble-t-il pas , dit elle , qu'il y ait une destinée malicieuse qui en veuille particulièrement à la beauté ? C'a été justement cette tête de Demoiselle , qu'elle a été attaquer sur toute la Lune. Peut-être qu'en récompense , repliquai-je , les changemens qui arrivent sur notre Terre embellissent quelque visage que les gens de la Lune y voyent ; j'entens quelque visage à la maniere de la Lune , car chacun transporte sur les objets les idées dont il est rempli. Nos Astronomes voyent sur la Lune des visages de Demoiselles , il pourroit être que des Femmes qui observeroient , y verroient

Q ij

de beaux visages d'Hommes. Moi, Madame, je ne sçai si je ne vous y verrois point. J'avouë, dit-elle, que je ne pourrois pas me défendre d'être obligée à qui me trouveroit là ; mais je retourne à ce que vous me disiez tout à l'heure ; arrive-t-il sur la Terre des changemens considerables ?

Il y a beaucoup d'apparence, répondis-je, qu'il en est arrivé. Plusieurs Montagnes élevées & fort éloignées de la Mer, ont de grands lits de Coquillages, qui marquent necessairement que l'Eau les a autrefois couvertes. Souvent, assés loin encore de la Mer, on trouve des Pierres, où sont des Poissons petrifiés. Qui peut les avoir mis là, si la Mer n'y a pas été ? Les Fables disent qu'Hercule sépara avec ses deux mains deux Montagnes nommées Calpé & Abila, qui étant situées entre l'Afrique & l'Espagne, arrêtoient l'Océan, & qu'aussi-tôt la Mer entra avec violence dans les Terres, & fit ce grand Golfe qu'on appelle la Méditerranée. Les Fables ne sont point tout-à-fait des Fables, ce sont des Histoires des tems reculés, mais qui ont été defigurées, en par l'ignorance des Peuples, ou par

L'amour qu'ils avoient pour le merveilleux , très - anciennes maladies des Hommes. Qu'Hercule ait séparé deux Montagnes avec ses deux mains , cela n'est pas trop croyable ; mais que du tems de quelque Hercule , car il y en a cinquante , l'Océan ait enfoncé deux Montagnes plus foibles que les autres , peut-être à l'aide de quelque tremblement de Terre , & se soit jetté entre l'Europe & l'Afrique , je le croirois sans beaucoup de peine. Ce fût alors une belle Tache que les Habitans de la Lune virent paroître tout à coup sur notre Terre ; car vous sçavés , Madame , que les Mers sont des Tâches. Du moins l'opinion commune est que la Sicile a été séparée de l'Italie , & Cypre de la Syrie ; il s'est quelquefois formé de nouvelles Isles dans la Mer ; des tremblemens de Terre ont abîmé des Montagnes , en ont fait naître d'autres , & ont changé le cours des Rivieres ; les Philosophes nous font craindre que le Royaume de Naples & la Sicile , qui sont des Terres appuyées sur de grandes voûtes souterraines remplies de soufre , ne fondent quelque jour , quand les voûtes ne seront plus assez fortes

pour résister aux feux qu'elles renferment & qu'elles exhalent presentement par des soupiraux tels que le Vesuve & l'Etna. En voilà assez pour diversifier un peu le Spectacle que nous donnons aux Gens de la Lune.

J'aimerois bien mieux, dit la Marquise, que nous les ennuyassions en leur donnant toujours le même, que de les divertir par des Provinces abîmées.

Cela ne seroit encore rien, repris-je, en comparaison de ce qui se passe dans Jupiter. Il paroît sur sa surface comme des Bandes, dont il seroit envelopé, & que l'on distingue les unes des autres, ou des intervalles qui sont entre elles, par les differens degrés de clarté ou d'obscurité. Ce sont des Terres & des Mers, ou enfin de grandes parties de la surface de Jupiter, aussi différentes entre elles. Tantôt ces Bandes s'étrecissent, tantôt elles s'élargissent; elles s'interrompent quelquefois, & se réunissent ensuite; il s'en forme de nouvelles en divers endroits, & il s'en efface, & tous ces changemens, qui ne sont sensibles qu'à nos meilleures Lunettes, sont en eux-mêmes beaucoup plus considerables, que si notre Ocean

inondoit toute la Terre ferme , & laissoit en sa place de nouveaux Continents. A moins que les Habitans de Jupiter ne soient Amphibies , & qu'ils ne vivent également sur la Terre , & dans l'Eau , je ne sçai pas trop bien ce qu'ils deviennent. On voit aussi sur la surface de Mars de grands changemens , & même d'un mois à l'autre. En aussi peu de tems, des Mers couvrent de grands Continents, ou se retirent par un flux & reflux infiniment plus violent que le nôtre , ou du moins c'est quelque chose d'équivalent. Notre Planete est bien tranquille auprès de ces deux-là , & nous avons grand sujet de nous en louer , & encore plus s'il est vrai qu'il y ait eu dans Jupiter des Pays grands comme toute l'Europe embrasés. Embrasés ! s'écria la Marquise. Vraiment ce seroit-là une nouvelle considérable ! Très-considérable , répondis-je. On a vû dans Jupiter , il y a peut-être vingt-ans , une longue lumiere , plus éclatante que le reste de la Planete. Nous avons eu ici des Déluges , mais rarement , peut-être que dans Jupiter ils ont rarement aussi de grands Incendies , sans préjudice des Déluges qui y sont communs. Mais

quoi qu'il en soit , cette lumiere de Jupiter n'est nullement comparable à une autre , qui selon les apparences , est aussi ancienne que le monde , & que l'on n'avoit pourtant jamais vûë. Comment une lumiere fait elle pour se cacher , dit-elle ? il faut pour cela une adresse singuliere.

Celle - là , repris - je , ne paroît que dans le tems des Crepuscules , de sorte que le plus souvent ils sont assés longs & assés forts pour la couvrir , & que quand ils peuvent la laisser paroître , ou les vapeurs de l'horison la déroberent , ou elle est si peu sensible , qu'à moins que d'être fort exact , on la prend pour les Crepuscules mêmes. Mais enfin depuis trente ans on l'a démêlée sûrement , & elle a fait quelque tems les delices des Astronomes , dont la curiosité avoit besoin d'être réveillée par quelque chose d'une espece nouvelle ; ils eussent eu beau découvrir de nouvelles Planetes subalternes , ils n'en étoient presque plus touchés ; les deux dernieres Lunces de Saturne , par exemple , ne les ont pas charmés ni ravis , comme avoient fait les Satellites ou les Lunces de Jupiter ; on s'accoutume à tout. On voit donc un
mois

mois devant & après l'Equinoxe de Mars, lorsque le Soleil est couché, & le Crepuscule fini, une certaine lumiere blanchâtre qui ressemble à une queue de Comete. On la voit avant le lever du Soleil, & avant le Crepuscule vers l'Equinoxe de Septembre, & on la voit soir & matin vers le Solstice d'Hiver; hors de là elle ne peut, comme je viens de vous dire, se dégager des Crepuscules, qui ont trop de force & de durée; car on suppose qu'elle subsiste toujours, & l'apparence y est toute entiere. On commence à conjecturer qu'elle est produite par quelque grand amas de matiere un peu épaisse qui environne le Soleil jusqu'à une certaine étendue; la plupart de ses rayons percent cette enceinte, & viennent à nous en ligne droite, mais il y en a qui allant donner contre la surface interieure de cette matiere, en sont renvoyés vers nous, & y arrivent lorsque les rayons directs, ou ne peuvent pas encore y arriver le matin, ou ne peuvent plus y arriver le soir. Comme ces rayons réfléchis partent de plus haut que les rayons directs, nous devons les avoir plutôt, & les perdre plus tard.

Sur ce pied-là, je dois me dédire de ce que je vous avois dit, que la Lune ne devoit point avoir de Crepuscules, faute d'être environnée d'un air épais ainsi que la Terre. Elle n'y perdra rien, ses Crepuscules lui viendront de cette espece d'air épais qui environne le Soleil, & qui en renvoye les rayons dans des lieux où ceux qui partent directement de lui ne peuvent aller. Mais ne voilà-t-il pas aussi, dit la Marquise, des Crepuscules assurés pour toutes les Planetes, qui n'auront pas besoin d'être envelopées chacune d'un air grossier, puisque celui qui envelope le Soleil seul peut faire cet effet-là pour tout ce qu'il y a de Planetes dans le Tourbillon? Je croirois assés volontiers que la Nature selon le penchant que je lui connois à l'œconomie, ne se seroit servie que de ce seul moyen. Cependant, repliquai-je, malgré cette œconomie, il y auroit à l'égard de notre Terre deux causes de Crepuscules, dont l'une, qui est l'air épais du Soleil, seroit assés inutile, & ne pourroit être qu'un objet de curiosité pour les Habitans de l'Observatoire; mais il faut tout dire, il se peut qu'il n'y ait que la Terre qui pousse hors de soi

des vapeurs & des exhalaisons assés grossieres pour produire des Crepuscules , & la Nature aura eu raison de pourvoir par un moyen general aux besoins de toutes les autres Planetes , qui seront pour ainsi dire , plus pures , & dont les évaporations seront plus subtiles. Nous sommes peut-être ceux d'entre tous les Habitans des Mondes de notre Tourbillon , à qui il falloit donner à respirer l'air le plus grossier & le plus épais. Avec quel mépris nous regarderoient les Habitans des autres Planetes , s'ils sçavoient cela ?

Ils auroient tort , dit la Marquise , on n'est pas à mépriser pour être envelopé d'un air épais , puisque le Soleil lui-même en a un qui l'enveloppe. Dites-moi , je vous prie , cet air n'est-il point produit par de certaines vapeurs que vous m'avez dit autrefois qui sortoient du Soleil , & ne sert-il point à rompre la premiere force des rayons , qui auroit peut-être été excessive ? Je conçois que le Soleil pourroit être naturellement voilé , pour être plus proportionné à nos usages. Voilà , Madame , répondis-je , un petit commencement de Système que vous avez fait assés heu-

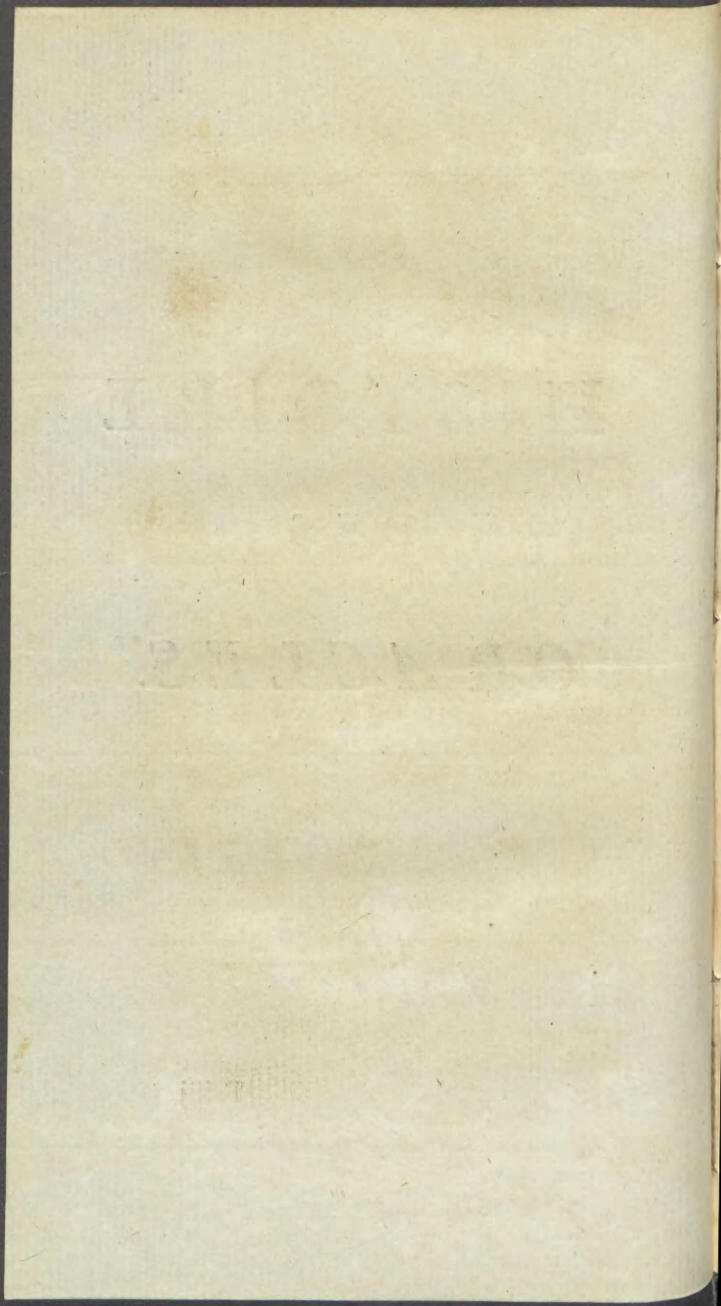
reusement. On y pourroit ajoûter que ces vapeurs produiroient des especes de pluies qui retomberoient dans le Soleil pour le rafraîchir, de la même maniere que l'on jette quelquefois de l'eau dans une forge dont le feu est trop ardent. Il n'y a rien qu'on ne doive présumer de l'adresse de la Nature; mais elle a une autre sorte d'adresse toute particuliere pour se dérober à nous, & on ne doit pas s'assurer aisément d'avoir deviné sa maniere d'agir, ni ses desseins. En fait de Découvertes nouvelles, il ne se faut pas trop presser de raisonner, quoiqu'on en ait toujours assés d'envie, & les vrais Philosophes sont comme les Elephans, qui en marchant ne posent jamais le second pied à terre, que le premier n'y soit bien affermi. La comparaison me paroît d'autant plus juste, interrompit-elle, que le merite de ces deux especes, Elephans & Philosophes, ne consiste nullement dans les agrémens extérieurs. Je consens que nous imitions le jugement des uns & des autres; apprenés-moi encore quelques-unes des dernières Découvertes, & je vous promets de ne point faire de Système précipité.

Je viens de vous dire, répondis-je,

toutes les nouvelles que je sçai du Ciel , & je ne croi pas qu'il y en ait de plus fraîches. Je suis bien fâché qu'elles ne soient pas aussi surprenantes & aussi merveilleuses que quelques Observations que je lisois l'autre jour dans un Abregé des Annales de la Chine , écrit en Latin. On y voit des mille Etoiles à la fois qui tombent du Ciel dans la Mer avec un grand fracas , ou qui se dissolvent , & s'en vont en pluie ; cela n'a pas été vû pour une fois à la Chine , j'ai trouvé cette Observation en deux tems assés éloignés , sans conter une Etoile qui s'en va crever vers l'Orient, comme une fusée , toujours avec grand bruit. Il est fâcheux que ces spectacles - là soient réservés pour la Chine, & que ces Pays-ci n'en ayent jamais eu leur part. Il n'y a pas long-tems que tous nos Philosophes se croyoient fondés en experience , pour soutenir que les Cieux & tous les Corps Célestes étoient incorruptibles , & incapables de changement , & pendant ce tems-là d'autres hommes à l'autre bout de la Terre voyoient des Etoiles se dissoudre par milliers , cela est assés different. Mais , dit-elle , n'ai-je pas toujours oui dire que les Chinois

étoient de si grands Astronomes ? Il est vrai, repris-je, mais les Chinois y ont gagné à être séparés de nous par un long espace de Terre, comme les Grecs & les Romains à en être séparés par une longue suite de siècles, tout éloignement est en droit de nous imposer. En vérité, je croi toujours de plus en plus, qu'il y a un certain Genie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de Terre à la fois, & que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouissons-en tandis que nous le possédons ; ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences & dans les speculations sèches, il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun Peuple nous égale. Ce sont celles-là, Madame, auxquelles il vous appartient de vous occuper, & qui doivent composer toute votre Philosophie.

HISTOIRE
DES
ORACLES.





PREFACE.

IL y a quelque tems qu'il me tomba entre les mains un Livre Latin sur les Oracles des Payens , composé depuis peu par Monsieur Van-Dale , Docteur en Médecine , & imprimé en Hollande. Je trouvai que cet Auteur détruisoit avec assés de force ce que l'on croit communément des Oracles rendus par les Démons , & de leur cessation entiere à la venue de Jesus-Christ ; & tout l'Ouvrage me parut plein d'une grande connoissance de l'Antiquité , & d'une érudition très-étendue. Il me vint en pensée de le traduire , afin que les Femmes , & ceux même d'entre les Hommes qui ne lisent pas volontiers du Latin , ne fussent point privés d'une lecture si agréable & si utile. Mais je fis réflexion qu'une traduction de ce Livre ne seroit pas bonne pour l'effet que je prétendois. Monsieur Van-Dale n'a écrit que pour les Sçavans , & il a eu raison de né-

glier des agrémens dont ils ne feroient aucun cas. Il rapporte un grand nombre de Passages qu'il cite très-fidelement , & dont il fait des Versions d'une exactitude merveilleuse lorsqu'il les prend du Grec ; il entre dans la discussion de beaucoup de Points de Critique , quelquefois peu nécessaires , mais toujours curieux. Voilà ce qu'il faut aux Gens doctes ; qui leur égayeroit tout cela par des réflexions , par des traits ou de Morale , ou même de Plaisanterie , ce seroit un soin dont ils n'auroient pas grande reconnoissance. De plus , Monsieur Van-Dale ne fait nulle difficulté d'interrompre très-souvent le fil de son discours , pour y faire entrer quelque autre chose qui se présente , & dans cette parenthèse-là il y enchasse une autre parenthèse , qui même n'est peut-être pas la dernière ; il a encore raison , car ceux pour qui il a prétendu écrire , sont faits à la fatigue en matiere de lecture , & ce désordre sçavant ne les embarrasse pas. Mais ceux pour qui j'aurois fait ma Traduction ne s'en fussent guère accommodés si elle eût été en cet état ; les Dames , & pour ne rien dissimuler , la plupart des Hommes de ce Pays-ci , sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour , ou des expressions , ou des pensées , qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes , ou des discussions les plus pro-

fondes. Sur-tout, comme on est fort paresseux, on veut de l'ordre dans un Livre, pour être d'autant moins obligé à l'attention. Je n'ai donc plus songé à traduire, & j'ai crû qu'il valoit mieux en conservant le fond & la matiere principale de l'Ouvrage, lui donner toute une autre forme. J'avouë qu'on ne peut pas pousser cette liberté plus loin que j'ai fait; j'ai changé toute la disposition du Livre, j'ai retranché tout ce qui m'a paru avoir peu d'utilité en soi, ou trop peu d'agrément pour recompenser le peu d'utilité; j'ai ajouté non-seulement tous les ornemens dont j'ai pu m'aviser, mais encore assés de choses qui prouvent ou qui éclaircissent ce qui est en question; sur les mêmes Faits & sur les mêmes Passages que me fournissoit Monsieur Van-Dale, j'ai quelquefois raisonné autrement que lui, je ne me suis point fait un scrupule d'insérer beaucoup de raisonnemens qui ne sont que de moi; enfin j'ai refondu tout l'Ouvrage, pour le remettre dans le même état où je l'eusse mis d'abord selon mes vûës particulieres, si j'avois eu autant de sçavoir que Monsieur Van-Dale. Comme j'en suis extrêmement éloigné, j'ai pris sa Science, & j'ai hazardé de me servir de mon esprit, tel qu'il est; je n'eusse pas manqué sans doute de prendre le sien si j'avois eu affaire aux mêmes Gens que lui. Au cas que

teci vienne à sa connoissance , je le supplie de me pardonner la licence dont j'ai usé , elle servira à faire voir combien son Livre est excellent , puisqu'assurément ce qui lui appartient ici paroîtra encore tout à-fait beau , quoiqu'il ait passé par mes mains.

Au reste , j'apprens depuis peu deux choses qui ont rapport à ce Livre. La première que j'ai prise dans les Nouvelles de la République des Lettres , est que Monsieur Moëbius , Doyen des Professeurs en Théologie à Leipsic , a entrepris de refuter Monsieur Van-Dale. Véritablement il lui passe que les Oracles n'ont pas cessé à la venue de Jesus-Christ , ce qui est effectivement incontestable quand on a examiné la Question ; mais il ne lui peut accorder que les Démons n'aient pas été les Auteurs des Oracles. C'est déjà faire une breche très-considérable au Systême ordinaire , que de laisser les Oracles s'étendre au-delà du tems de la venue de Jesus-Christ , & c'est un grand préjugé qu'ils n'ont pas été rendus par des Démons , si le Fils de Dieu ne leur a pas imposé silence. Il est certain que selon la liaison que l'opinion commune a mise entre ces deux choses , ce qui détruit l'une ébranle beaucoup l'autre , ou même la ruine entièrement ; & peut-être après la lecture de ce Livre entrera-t-on encore mieux dans cette pen-

*sée ; mais ce qui est plus remarquable , c'est
 que par l'Extrait de la Republique des Let-
 tres il paroît qu'une des plus fortes raisons de
 Monsieur Moëbius contre Monsieur Van-
 Dale , est que Dieu défendit aux Israélites de
 consulter les Devins & les Esprits de Python ,
 d'où l'on conclut que Python , c'est-à-dire , les
 Démons , se mêloient des Oracles , & appa-
 remment l'Histoire de l'apparition de Samuël
 vient à la suite. Monsieur Van-Dale répon-
 dra ce qu'il jugera à propos ; pour moi , je dé-
 clare que sous le nom d'Oracle je ne prétends
 point comprendre la Magie dont il est indubi-
 table que le Démon se mêle ; aussi n'est-elle
 nullement comprise dans ce que nous entendons
 ordinairement par ce Mot , non pas même se-
 lon le Sens des anciens Payens , qui d'un côté
 regardoient les Oracles avec respect comme une
 partie de leur Religion , & de l'autre avoient
 la Magie en horreur aussi-bien que nous. Al-
 ler consulter un Necromancien , ou quelqu'u-
 ne de ces Sorcieres de Thessalie , pareille à
 l'Eridto de Lucain , cela ne s'appelloit pas al-
 ler à l'Oracle ; & s'il faut marquer encore
 cette distinction , même selon l'opinion com-
 mune , on prétend que les Oracles ont cessé à
 la venue de Jesus-Christ , & cependant on ne
 peut pas prétendre que la Magie ait cessé.
 Ainsi l'objection de Monsieur Moëbius ne*

fait rien contre moi , s'il laisse le mot d'Oracle dans sa signification ordinaire & naturelle, tant ancienne que moderne.

La seconde chose que j'ai à dire , c'est que l'on m'a averti que le R. P. Thomassin, Prêtre de l'Oratoire , fameux par tant de beaux Livres , où il a accordé une pieté solide avec une profonde érudition , avoit enlevé à ce Livre-ci l'honneur de la nouveauté du Paradoxe , en traitant les Oracles de pures fonderies dans sa Méthode d'étudier & d'enseigner Chrétiennement les Poètes. J'avoue que j'en ai été un peu fâché ; cependant je me suis consolé par la lecture du Chap. XXI. du Livre II. de cette Méthode , où je n'ai trouvé que dans l'Article XIX. en assez peu de paroles , ce qui me pouvoit être commun avec lui. Voici comme il parle. La véritable raison du silence imposé aux Oracles , étoit que par l'Incarnation du Verbe Divin la Vérité éclairoit le Monde, & y répandoit une abondance de lumières tout autres qu'auparavant. Ainsi on se détrompoit des illusions des Augures , des Astrologues , des Observations des entrailles des Bêtes , & de la plupart des Oracles , qui n'étoient effectivement que des impostures, où les Hommes se trompoient les uns les autres par

des paroles obscures , & à double sens. Enfin , s'il y avoit des Oracles où les Démons donnoient des réponses , l'avènement de la Vérité incarnée avoit condamné à un silence éternel le Pere du mensonge. Il est au moins bien certain qu'on consultoit les Démons lorsqu'on avoit recours aux Enchantemens & à la Magie , comme Lucain le rapporte du jeune Pompée , & comme l'Ecriture l'assure de Saül. *Je conviens que dans un gros Traité où l'on ne parle des Oracles que par occasion , très-brievement , & sans aucun dessein d'approfondir la matiere , c'est bien en dire assés que d'attribuer la plupart des Oracles à l'imposture des Hommes , de revoquer en doute s'il y en a eu où les Démons aient eu part , de ne donner une fonction certaine aux Démons que dans les Enchantemens & dans la Magie , & enfin de faire cesser les Oracles , non pas précisément parce que le Fils de Dieu leur imposa silence tout d'un coup , mais parce que les Esprits plus éclairés par la publication de l'Evangile se désabuserent , ce qui suppose encore des fourberies humaines , & ne s'est pû faire si promptement. Cependant il me paroît qu'une question décidée en si peu de paroles , peut être traitée de nouveau dans toute son étendue natu-*

relle , sans que le Public ait droit de se plaindre de la repetition ; c'est lui remettre en grand ce qu'il n'a encore vu qu'en petit , & tellement en petit , que les objets en étoient quasi imperceptibles.

Je ne sçai s'il m'est permis d'allonger encore ma Préface par une petite Observation sur le Stile dont je me suis servi. Il n'est que de Conversation , je me suis imaginé que j'entretenois mon Lecteur ; j'ai pris cette idée d'autant plus aisément qu'il falloit en quelque sorte disputer contre lui , & les Matières que j'avois en main étant le plus souvent assés susceptibles de ridicule , m'ont invité à une manière d'écrire fort éloignée du Sublime. Il me semble qu'il ne faudroit donner dans le Sublime qu'à son corps défendant. Il est si peu naturel ! J'avoue que le stile bas est encore quelque chose de pis ; mais il y a un milieu , & même plusieurs. C'est ce qui fait l'embaras ; on a bien de la peine à prendre juste le ton que l'on veut , & à n'en point sortir.



HISTOIRE



HISTOIRE DES ORACLES.



On dessein n'est pas de traiter directement l'Histoire des Oracles ; je ne me propose que de combattre l'opinion commune qui les attribué aux Démons , & les fait cesser à la venuë de JESUS-CHRIST ; mais en la combattant , il faudra nécessairement que je fasse toute l'Histoire des Oracles , & que j'explique leur origine , leurs progrès , les différentes manieres dont ils se rendoient , & enfin leur décadence , avec la même exactitude que si je suivois dans ces matieres l'ordre naturel & historique.

Il n'est pas surprenant que les effets de la Nature donnent bien de la peine aux Philosophes. Les principes en sont si cachés que la raison humaine ne peut presque sans témérité songer à les découvrir ; mais quand il n'est question que de sçavoir si les Oracles ont pû être un jeu & un artifice des Prêtres Payens , où peut être la difficulté ? Nous qui sommes Hommes , ne sçavons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres Hommes ont pû être ou Impositeurs , ou Dupes ? sur-tout , quand il n'est question que de sçavoir en quel tems les Oracles ont cessé , d'où peut naître le moindre sujet de douter ? Tous les Livres sont pleins d'Oracles. Voyons en quel tems ont été rendus les derniers dont nous ayons connoissance.

Mais nous n'avons garde de permettre que la décision des choses soit si facile ; nous y faisons entrer des préjugés , qui y forment des embarras bien plus grands que ceux qui s'y fussent trouvés naturellement , & ces difficultés, qui ne viennent que de notre part , sont celles dont nous avons nous-mêmes le plus de peine à nous démêler.

L'affaire des Oracles n'en auroit pas, à ce que je croi, de bien considérables, si nous ne les y avions mises. Elle étoit de sa nature une affaire de Religion chés les Payens, elle en est devenuë une sans nécessité chés les Chrétiens, & de toutes parts on l'a chargée de préjugés, qui ont obscurci des vérités fort claires.

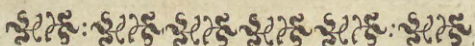
J'avouë que les préjugés ne sont pas communs d'eux-mêmes à la vraie & aux fausses Religions. Ils regnent nécessairement dans celles qui ne sont l'ouvrage que de l'esprit humain, mais dans la vraie, qui est un ouvrage de Dieu seul, il ne s'y en trouveroit jamais aucun, si ce même esprit humain pouvoit s'empêcher d'y toucher, & d'y mêler quelque chose du sien. Tout ce qu'il y ajoute de nouveau, que seroit-ce que des préjugés sans fondement? Il n'est pas capable d'ajouter rien de réel & de solide à l'Ouvrage de Dieu.

Cependant ces préjugés qui entrent dans la vraie Religion, trouvent, pour ainsi dire, le moyen de se faire confondre avec elle, & de s'attirer un respect qui n'est dû qu'à elle seule. On n'ose les attaquer, de peur d'attaquer en

même-tems quelque chose de sacré. Je ne reproche point cet excès de Religion à ceux qui en sont capables , au contraire je les en loue , mais enfin quelque louable que soit cet excès , on ne peut disconvenir que le juste milieu ne vaille encore mieux , & qu'il ne soit plus raisonnable de démêler l'Erreur d'avec la Vérité , que de respecter l'Erreur mêlée avec la Vérité.

Le Christianisme a toujours été par lui-même en état de se passer de fausses preuves , mais il y est encore présentement plus que jamais , par les soins que de grands Hommes de ce Siècle ont pris de l'établir sur ses véritables fondemens, avec plus de force que les Anciens n'avoient jamais fait. Nous devons être remplis sur notre Religion d'une juste confiance , qui nous fasse rejeter de faux avantages qu'un autre Parti que le nôtre pourroit ne pas négliger.

Sur ce pied-là , j'avance hardiment que les Oracles , de quelque nature qu'ils ayent été , n'ont point été rendus par les Démons , & qu'ils n'ont point cessé à la venue de Jesus-Christ. Chacun de ces deux Points mérite bien une Dissertation.



P R E M I E R E
D I S S E R T A T I O N

*Que les Oracles n'ont point été
rendus par les Démons.*

IL est constant qu'il y a des Demons, des Genies mal-faisans, & condamnés à des tourmens éternels. La Religion nous l'apprend, la raison nous apprend ensuite que ces Demons ont pû rendre des Oracles, si Dieu le leur a permis; il n'est question que de sçavoir s'ils ont reçu de Dieu cette permission.

Ce n'est donc qu'un Point de fait dont il s'agit; & comme ce Point de fait a uniquement dépendu de la volonté de Dieu, il étoit de nature à nous devoir être révélé, si la connoissance nous en eût été nécessaire.

Mais l'Ecriture Sainte ne nous apprend en aucune maniere que les Oracles ayent été rendus par des Demons,

& dès-lors nous sommes en liberté de prendre parti sur cette matiere ; elle est du nombre de celles que la Sagesse Divine a jugées assés indifferentes pour les abandonner à nos disputes.

Cependant les avis ne sont point partagés ; tout le monde tient qu'il y a eu quelque chose de surnaturel dans les Oracles. D'où vient cela ? La raison en est bien aisée à trouver pour ce qui regarde le tems present. On a crû dans les premiers Siecles du Christianisme , que les Oracles étoient rendus par des Demons , il ne nous en faut pas davantage pour le croire aujourd'hui. Tout ce qu'ont dit les Anciens , soit bon , soit mauvais , est sujet à être bien repeté , & ce qu'ils n'ont pû eux-mêmes prouver par des raisons suffisantes , se prouve à present par leur autorité seule. S'ils ont prévu cela , ils ont bien fait de ne se pas donner toujours la peine de raisonner si exactement.

Mais pourquoi tous les premiers Chrétiens ont-ils crû que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel ? Recherchons-en presentement les raisons ; nous verrons ensuite , si elles étoient assés solides.

CHAPITRE I.

Premiere Raison , pourquoi les anciens Chrétiens ont crû que les Oracles étoient rendus par les Démons. Les Histoires surprenantes qui couroient sur le fait des Oracles & des Génies.

L'Antiquité est pleine de je ne sçai combien d'Histoires surprenantes & d'Oracles qu'on croit ne pouvoir attribuer qu'à des Genies. Nous n'en rapporterons que quelques exemples , qui représenteront tout le reste.

Tout le monde sçait ce qui arriva au Pilote Thamus. Son Vaisseau étant un soir vers de certaines Isles de la Mer Egée , le vent cessa tout-à-fait. Tous les Gens du Vaisseau étoient bien éveillés, la plupart même passoient le tems à boire les uns avec les autres , lorsqu'on entendit tout d'un coup une voix qui venoit des Isles , & qui appelloit Thamus. Thamus se laissa appeller deux fois

sans répondre, mais à la troisième il répondit. La Voix lui commanda que que quand il seroit arrivé à un certain lieu, il criât que le grand Pan étoit mort. Il n'y eut personne dans le Navire qui ne fût saisi de frayeur & d'épouvante. On déliberoit si Thamus devoit obeir à la Voix, mais Thamus conclut que si quand ils seroient arrivés au lieu marqué, il faisoit assez de vent pour passer outre, il ne falloit rien dire; mais que si un calme les arrêtoit-là, il falloit s'acquitter de l'ordre qu'il avoit reçu. Il ne manqua point d'être surpris d'un calme à cet endroit-là & aussi-tôt il se mit à crier de toute sa force que le grand Pan étoit mort. A peine avoit-il cessé de parler, que l'on entendit de tous côtés des plaintes & des gémissemens, comme d'un grand nombre de personnes surprises & affligées de cette nouvelle. Tous ceux qui étoient dans le Vaisseau furent témoins de l'aventure. Le bruit s'en répandit en peu de tems jusqu'à Rome, & l'Empereur Tibere ayant voulu voir Thamus lui-même, assembla des gens Sçavans dans la Theologie Payene, pour apprendre d'eux qui étoit ce grand Pan, & il fut conclu
que

que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope. C'est ainsi que dans le Dialogue où Plutarque traite des Oracles qui ont cessé, Cleombrote conte cette Histoire, & dit qu'il la tient d'Epithersès son Maître de Grammaire, qui étoit dans le Vaisseau de Thamus lorsque la chose arriva.

Thulis * fut un Roi d'Egypte dont l'Empire s'étendoit jusqu'à l'Océan. c'est lui, à ce qu'on dit, qui donna le nom de Thulé à l'Isle qu'on appelle presentement Islande. Comme son Empire alloit apparemment jusques-là, il étoit d'une belle étendue. Ce Roi enflé de ses succès & de sa prospérité, alla à l'Oracle de Serapis; & lui dit.

Toi qui es le maître du feu, & qui gouvernes le cours du Ciel, dis-moi la vérité. Y a-t-il jamais eu & y aura-t-il jamais quelqu'un aussi puissant que moi ?

L'Oracle lui répondit.

Premierement Dieu, ensuite la Parole & l'Esprit avec eux, tous s'assemblans en un, dont le pouvoir ne peut finir. Sors d'ici promptement, Mortel, dont la vie est toujours incertaine.

Au sortir de-là, Thulis fut égorgé.

* Suidas.

Eusebe a tiré des Ecrits mêmes de Porphyre, ce grand ennemi des Chrétiens, les Oracles suivans.

1. *Gemissés, Trépiés. Apollon vous quitte ; il vous quitte, forcé par une lumiere celeste. Jupiter a été, il est, & il sera. O grand Jupiter ! Helas ! mes fameux Oracles ne sont plus.*

2. *La voix ne peut revenir à la Prêtresse. Elle est déjà condamnée au silence depuis long-tems. Faites toujours à Apollon des Sacrifices dignes d'un Dieu.*

3. *Malheureux Prêtre, disoit Apollon à son Prêtre, ne m'interroge plus sur le divin Pere, ni sur son Fils unique, ni sur l'Esprit qui est l'ame de toutes choses. C'est cet Esprit qui me chasse à jamais de ces lieux.*

Auguste* déjà vieux, & songeant à se choisir un Successeur, alla consulter l'Oracle de Delphes. L'Oracle ne répondoit point, quoiqu'Auguste n'épargnât pas les Sacrifices. A la fin cependant il en tira cette réponse.

L'Enfant Hebreu, à qui tous les Dieux obéissent, me chasse d'ici, & me renvoye dans les Enfers. Sors de ce Temple sans parler.

Il est aisé de voir que sur de pareilles Histoires, on n'a pas pû douter que les

* Seidas, Nicephore, Cedrenus.

Demons ne se mêlassent des Oracles. Ce grand Pan qui meurt sous Tibere , aussi-bien que Jesus-Christ , est le Maître des Demons , dont l'Empire est ruiné par cette mort d'un Dieu si salutaire à l'Univers ; ou si cette explication ne vous plaît pas , car enfin on peut sans impieté donner des sens contraires à une même chose , quoiqu'elle regarde la Religion , ce grand Pan est Jesus-Christ lui-même , dont la mort cause une douleur & une consternation generale parmi les Demons , qui ne peuvent plus exercer leur tyrannie sur les Hommes. C'est ainsi qu'on a trouvé moyen de donner à ce grand Pan deux faces bien differentes.

L'Oracle rendu au Roi Thulis , un Oracle si positif sur la Sainte Trinité , peut-il être une fiction humaine ? Comment le Prêtre de Serapis auroit-il deviné un si grand Mystere , inconnu alors à toute la Terre , & aux Juifs mêmes ?

Si ces autres Oracles eussent été rendus par des Prêtres Imposteurs , qui obligeoit ces Prêtres à se décrediter eux-mêmes , & à publier la cessation de leurs Oracles ? N'est-il pas visible que c'étoient des Demons que Dieu même forçoit à rendre témoignage à la Verité ?

De plus, pourquoi les Oracles cessoient-ils, s'ils n'étoient rendus que par des Prêtres ?

CHAPITRE II.

Seconde Raison des Anciens Chrétiens pour croire les Oracles surnaturels. Convenance de cette opinion avec le Système du Christianisme.

LEs Demons étant une fois constans par le Christianisme , il a été assés naturel de leur donner le plus d'emploi qu'on pouvoit , & de ne les pas épargner pour les Oracles , & les autres miracles Payens qui sembloient en avoir besoin. Par - là on se dispensoit d'entrer dans la discussion des faits qui eût été longue & difficile , & tout ce qu'ils avoient de surprenant & d'extraordinaire , on l'attribuoit à ces Demons que l'on avoit en main. Il sembloit qu'en leur rapportant ces événemens , on confirmât leur existence , & la Religion même qui nous la révèle.

De plus, il est certain que vers le tems de la Naissance de Jesus-Christ, il est souvent parlé de la cessation des Oracles, même dans les Auteurs Prophanes. Pourquoi ce tems-là plutôt qu'un autre avoit-il été destiné à leur anéantissement? Rien n'étoit plus aisé à expliquer selon le Système de la Religion Chrétienne. Dieu avoit fait son Peuple du Peuple Juif, & avoit abandonné l'Empire du reste de la Terre aux Demons jusqu'à l'arrivée de son Fils; mais alors il les dépouille du pouvoir qu'il leur avoit laissé prendre, il veut que tout flechisse sous Jesus-Christ, & que rien ne fasse obstacle à l'établissement de son Royaume sur les Nations. Il y a je ne sçai quoi de si heureux dans cette pensée, que je ne m'étonne pas qu'elle ait eu beaucoup de cours; c'est une de ces choses à la vérité desquelles on est bien aise d'aider, & qui persuadent parce qu'on y est favorable.



CHAPITRE III.

Troisième raison des Anciens Chrétiens. Convenance de leur opinion avec la Philosophie de Platon.

J Amais Philosophie n'a été plus à la mode qu'y fut celle de Platon chés les Chrétiens pendant les premiers Siecles de l'Eglise. Les Payens se partageoient encore entre les différentes Sectes de Philosophes ; mais la conformité que l'on trouva qu'avoit le Platonisme avec la Religion , mit dans cette seule Secte presque tous les Chrétiens scavans. De là vint l'estime prodigieuse dont on s'entêta pour Platon ; on le regardoit comme une espece de Prophete , qui avoit deviné plusieurs Points importans du Christianisme , sur tout la sainte Trinité , que l'on ne peut guere nier qui ne soit assés clairement contenuë dans ses écrits. Aussi ne manqua-t-on pas de prendre ses Ouvrages pour des Commentaires de l'Ecriture, & de concevoir la nature du Verbe comme il l'avoit

conçûë. Il se figuroit Dieu tellement élevé au-dessus des Creatures, qu'il ne croyoit pas qu'elles pussent être sorties immédiatement des ses mains, & il mettoit entre elles & lui ce Verbe, comme un degré par lequel l'action de Dieu pût passer jusqu'à elles. Les Chrétiens prirent cette même idée de Jesus-Christ, & c'est-là peut-être la cause pourquoi jamais Heresie n'a été ni plus generalement embrassée, ni soutenue avec plus de chaleur que l'Arianisme.

Ce Platonisme donc, qui sembloit faire honneur à la Religion Chrétienne lorsqu'il lui étoit favorable, se trouva tout plein de Demons, & de-là ils se répandirent aisément dans le Siftême que les Chrétiens imaginerent sur les Oracles.

Platon veut que les Demons soient d'une nature moyenne entre celle des Dieux, & celle des Hommes; que ce soient des Genies aériens destinés à faire tout le commerce des Dieux & de nous; que quoiqu'ils soient proches de nous, nous ne les puissions voir; qu'ils penetrent dans toutes nos pensées; qu'ils ayent de l'amour pour les bons, & de la haine pour les méchans; & que ce

soit en leur honneur qu'on a établi tant de fortes de Sacrifices, & tant de Cere- monies différentes.

Il ne paroît point par-là que Platon reconnût de mauvais Demons, auxquels on pût donner le soin des fourberies des Oracles. Plutarque * cependant assure qu'il en reconnoissoit ; & à l'égard des Platoniciens, la chose est hors de doute. Eusebe dans sa Préparation Evangeli- que, ** rapporte quantité de passages de Porphyre, où ce Philosophe Payen as- sure que les mauvais Demons sont les auteurs des Enchantemens, des Phil- tres, & des Malefices ; qu'ils ne font que tromper nos yeux par des Spectres, & par des Fantômes ; que le Mensonge est essentiel à leur nature ; qu'ils excitent en nous la plûpart de nos passions ; qu'ils ont l'ambition de vouloir passer pour des Dieux ; que leurs corps aériens & spirituels se nourrissent de suffumiga- tions, de sang répandu, & de la graisse des Sacrifices ; qu'il n'y a qu'eux qui se mêlent de rendre des Oracles, & à qui cette fonction pleine de tromperie, soit tombée en partage ; & enfin à la

* Dialogue des Oracles qui ont cessé.

** Liv. 4. 5. 6.

tête de cette troupe de mauvais Demons, il met Hecate & Serapis.

Jamblique, autre Platonicien, en dit autant; & comme la plupart de ces choses-là sont vraies, les Chrétiens reçurent le tout avec joye, & y ajoutèrent même un peu du leur, * par exemple, que les Demons déroboient dans les écrits des Prophetes quelque connoissance de l'avenir, & puis s'en faisoient honneur dans leurs Oracles.

Ce Siftême des Chrétiens avoit cela de commode, qu'il decouvroit aux Payens, par leurs propres principes, l'origine de leur faux Culte, & la source de l'Erreur où ils avoient toujours été. Ils étoient persuadés qu'il y avoit quelque chose de surnaturel dans leurs Oracles, & les Chrétiens qui avoient à disputer contre eux, ne songeoient point à leur ôter cette pensée. Les Demons dont on convenoit de part & d'autre, servoient à expliquer tout ce surnaturel. On reconnoissoit cette espece de miracle ordinaire qui s'étoit fait dans la Religion des Payens; mais on leur en faisoit perdre tout l'avantage par les Auteurs auxquels on l'attribue.

* Tertullien dans son Apologetique.

buoit , & cette voye étoit bien plus courte & plus aisée que celle de conter le miracle même par une longue suite de recherches & de raisonnemens.

Voilà comment s'établit dans les premiers Siecles de l'Eglise , l'opinion qu'on y prit sur les Oracles des Payens. Je pourrois aux trois raisons que j'ai apportées en ajouter une quatrième , aussi-bonne peut-être que toutes les autres , c'est que dans le Système des Oracles rendus par les Demons , il y a du Merveilleux , & si l'on a un peu étudié l'esprit humain , on sçait quelle force le Merveilleux a sur lui. Mais je ne prétens pas m'étendre sur cette reflexion ; ceux qui y entreront , m'en croiront bien , sans que je me mette en peine de la prouver , & ceux qui n'y entreront pas , ne m'en croiroient pas peut-être après toutes mes preuves.

Examinons présentement l'une après l'autre les raisons qu'on a eues de croire les Oracles furnaturels.



CHAPITRE IV.

Que les Histoires surprenantes qu'on débite sur les Oracles, doivent être fort suspectes.

IL seroit difficile de rendre raison des Histoires & des Oracles que nous avons rapportés sans avoir recours aux Demons, mais aussi tout cela est-il bien vrai ? Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquieter de la cause. Il est vrai que cette methode est bien lente pour la plupart des Gens, qui courent naturellement à la cause, & passent par-dessus la verité du fait ; mais enfin nous éviterons le ridicule d'avoir trouvé la cause de ce qui n'est point.

Ce malheur arriva si plaifamment sur la fin du Siecle passé à quelques Sçavans d'Allemagne, que je ne puis m'empêcher d'en parler ici.

En 1593. le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silesie, âgé de sept ans, il lui en étoit

venu une d'or, à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, Professeur en Medecine dans l'Université de Helmstad, écrivit en 1595 l'Histoire de cette dent, & prétendit qu'elle étoit en partie naturelle, en partie miraculeuse, & qu'elle avoit été envoyée de Dieu à cet Enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurés-vous quelle consolation, & quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'Historiens, Rullandus en écrit encore l'Histoire. Deux ans après, Ingolsteterrus, autre Sçavant, écrit contre le sentiment que Rullandus avoit de la dent d'or, & Rullandus fait aussi-tôt une belle & docte Replique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avoit été dit de la dent & y ajoute son sentiment particulier. Il ne manquoit autre chose à tant de beaux Ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent étoit d'or. Quand un Orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'étoit une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse; mais on commença par faire des Li-

vres, & puis on consulta l'Orfèvre.

Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matieres. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, & dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, & dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non-seulement nous n'avons pas les principes qui menent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accroissent très-bien avec le faux.

De grands Phisiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en Hyver, & froids en Eté; de plus grands Phisiciens ont trouvé depuis peu que cela n'étoit pas.

Les discussions Historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les Historiens, mais ces Historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni credules, ni mal instruits, ni négligens? Il en faudroit trouver un qui eût été spectateur de toutes choses indifférent, & appliqué.

Sur tout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la Religion, il est assez difficile que selon le Parti dont on est,

on ne donne à une fausse Religion des avantages qui ne lui sont point dûs, ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devroit être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses.

Quelques Chrétiens des premiers Siècles, faute d'être instruits ou convaincus de cette maxime, se sont laissés aller à faire en faveur du Christianisme des suppositions assez hardies, que la plus saine partie des Chrétiens ont ensuite désavouées. Ce zèle inconsidéré a produit une infinité de Livres apocryphes auxquels on donnoit des noms d'Auteurs Payens ou Juifs; car comme l'Eglise avoit affaire à ces deux sortes d'ennemis, qu'y avoit-il de plus commode que de les battre avec leurs propres armes, en leur présentant des Livres, qui quoi que faits, à ce qu'on prétendoit, par des Gens de leur Parti, fussent néanmoins très-avantageux au Christianisme? Mais à force de vouloir tirer de ces Ouvrages supposés un grand effet pour la Religion, on les a empêchés d'en faire aucun. La clarté

dont ils sont les trahit , & nos mysteres y sont si nettement développés , que les Prophetes de l'Ancien & du Nouveau Testament n'y auroient rien entendu auprès de ces Auteurs Juifs & Payens. De quelque côté qu'on se puisse tourner pour sauver ces Livres , on trouvera toujours dans ce trop de clarté une difficulté insurmontable. Si quelques Chrétiens étoient bien capables de supposer des Livres aux Payens ou aux Juifs , les Heretiques ne faisoient point de façon d'en supposer aux Orthodoxes. Ce n'étoient que faux Evangiles , fausses Epîtres d'Apôtres , fausses Histoires de leurs Vies , & ce ne peut être que par un effet de la Providence Divine que la verité s'est démêlée de tant d'Ouvrages apocryphes qui l'étoient.

Quelques grands hommes de l'Eglise ont été quelquefois trompés , soit aux suppositions des Heretiques contre les Orthodoxes , soit à celles des Chrétiens contre les Payens ou les Juifs , mais plus souvent à ces dernieres. Ils n'ont pas toujours examiné d'assez près ce qui leur sembloit favorable à la Religion ; l'ardeur avec laquelle ils com-

batoient pour une si bonne cause , ne leur laissoit pas toujours la liberté de choisir assés bien leurs armes. C'est ainsi qu'il leur arrive quelquefois de se servir des Livres des Sibylles , ou de ceux d'Hermès Trismegiste , Roi d'Egypte.

On ne prétend point par-là affoiblir l'autorité , ni attaquer le merite de ces grands hommes. Après qu'on aura remarqué toutes les méprises où ils peuvent être tombés sur un certain nombre de faits , il leur restera une infinité de raisonnemens solides , & de belles découvertes, surquoi on ne les peut assés admirer. Si avec les vrais titres de notre Religion ils nous en ont laissé d'autres qui peuvent être suspects; c'est à nous à ne recevoir d'eux que ce qui est legitime , & à pardonner à leur zele de nous avoir fourni plus de titres qu'il ne nous en faut.

Il n'est pas surprenant que ce même zele les ait persuadés de la verité de je ne sçai combien d'Oracles avantageux à la Religion , qui coururent dans les premiers Siecles de l'Eglise. Les Auteurs des Livres des Sibylles , & de ceux d'Hermès ont bien pû l'être aussi
de

de ces Oracles. Du moins il étoit plus aisé d'en supposer que des Livres entiers. L'Histoire de Thamus est Payenne d'origine , mais Eusebe & d'autres grands hommes lui ont fait l'honneur de la croire. Cependant elle est immédiatement suivie dans Plutarque d'un autre conte si ridicule , qu'il suffiroit pour la décréditer entièrement. Demetrius dit dans cet endroit que la plupart des Isles qui sont vers l'Angleterre, sont desertes , & consacrées à des Demons & à des Heros ; qu'ayant été envoyé par l'Empereur pour les reconnoître , il aborda à une de celles qui étoient habitées ; que peu de tems après qu'il y fut arrivé , il y eut une tempête & des tonneres effroyables , qui firent dire aux gens du Pais qu'assurément quelqu'un des principaux Demons venoit de mourir , parce que leur mort étoit toujours accompagnée de quelque chose de funeste. A cela Demetrius ajoute que l'une de ces Isles est la prison de Saturne qui y est gardé par Briarée , & enseveli dans un sommeil perpetuel , ce qui rend , ce me semble , le Geant assés inutile pour sa garde , & qu'il est environné d'une in-

finité de Demons , qui sont à ses pieds comme ses esclaves.

Ce Demetrius ne faisoit-il pas des Relations bien curieuses de ses Voyages ? Et n'est-il pas beau de voir un Philosophe comme Plutarque , nous conter froidement ces merveilles ? Ce n'est pas sans raison qu'on a nommé Herodote le Pere de l'Histoire. Toutes les Histoires Grecques , qui à ce conte-là , sont ses Filles , tiennent beaucoup de son genie, elles ont peu de verité , mais beaucoup de merveilleux , & de choses amusantes. Quoi qu'il en soit , l'Histoire de Thamus seroit presque suffisamment refutée quand elle n'auroit point d'autre défaut , que celui de se trouver dans un même traité avec les Demons de Demetrius.

Mais de plus , elle ne peut recevoir un sens raisonnable. Si ce grand Pan étoit un Demon , les Demons ne pourroient-ils se faire sçavoir sa mort les uns aux autres , sans y employer Thamus ? N'ont-ils point d'autres voyes pour s'envoyer des nouvelles , & d'ailleurs sont-ils si imprudens que de révéler aux hommes leurs malheurs , & la foiblesse de leur nature ? Dieu les y for-

coit, dirés-vous. Dieu avoit donc un dessein, mais voyons ce qui s'en ensuivit. Il n'y eut personne qui se défabusât du Paganisme pour avoir appris la mort du grand Pan. Il fut arrêté que c'étoit le Fils de Mercure & de Penelope, & non pas celui que l'on reconnoissoit en Arcadie pour le Dieu de *Tout*, ainsi que son nom le porte. Quoique la voix eût nommé le grand Pan, cela s'entendit pourtant du petit Pan, sa mort ne tira guere à consequence, & il ne paroît pas qu'on y ait eu grand regret.

Si ce grand Pan étoit Jesus-Christ, les Demons n'annoncerent aux hommes une mort si salutaire, que parce que Dieu les y contraignoit. Mais qu'en arriva-t-il? Quelqu'un entendit-il ce mot de Pan dans son vrai sens? Plutarque vivoit dans le second Siecle de l'Eglise, & cependant personne ne s'étoit encore avisé que Pan fût Jesus-Christ mort en Judée.

L'Histoire de Thulis est rapportée par Suidas, Auteur qui ramasse beaucoup de choses, mais qui ne les choisit guere. Son Oracle de Serapis peche de la même maniere que les Livres des Si-

bylles, par le trop de clarté sur nos mystères. Mais de plus, ce Thulis Roi d'Egypte, n'étoit pas assurément un des Ptolomées, & que deviendra tout l'Oracle, s'il faut que Serapis soit un Dieu, qui n'ait été amené en Egypte que par un Ptolomée qui le fit venir de Pont, comme beaucoup de Sçavans le prétendent sur des apparences très-fortes ? Du moins il est certain qu'Herodote qui aime tant à discourir sur l'ancienne Egypte, ne parle point de Serapis, & que Tacite conte tout au long comment, & pourquoi un des Ptolomées fit venir de Pont le Dieu Serapis, qui n'étoit alors connu que là.

L'Oracle rendu à Auguste sur l'Enfant Hebreu n'est point du tout recevable. Cedrenus le cite d'Eusebe, & aujourd'hui il ne s'y trouve point. Il ne seroit pas impossible que Cedrenus citât à faux, ou citât quelque Ouvrage fausement attribué à Eusebe. Il est bien homme à vous rapporter sur la foi de certains faux Actes de S. Pierre qui couroient encore de son tems, que Simon le Magicien avoit à sa porte un gros Dogue qui dévorait ceux que son Maître ne vouloit pas laisser entrer ; que Saint

Pierre voulant parler à Simon ordonna à ce Chien de lui aller dire en langage humain, que Pierre serviteur de Dieu le demandoit; que le Chien s'acquitta de cet ordre au grand étonnement de ceux qui étoient alors avec Simon; mais que Simon pour leur faire voir qu'il n'en sçavoit pas moins que Saint Pierre, ordonna au Chien à son tour d'aller lui dire qu'il entrât, ce qui fut exécuté aussi-tôt. Voilà ce qui s'appelle chés les Grecs écrire l'Histoire. Cedrenus vivoit dans un siècle ignorant, où la licence d'écrire impunément des Fables, se joignoit encore à l'inclination generale qui y porte les Grecs.

Mais quand Eusebe dans quelque Ouvrage qui ne seroit pas venu jusqu'à nous, auroit effectivement parlé de l'Oracle d'Auguste, Eusebe lui-même se trompoit quelquefois, & on en a des preuves constantes. Les premiers défenseurs du Christianisme, Justin, Tertullien, Theophile, Tatien auroient ils gardé le silence sur un Oracle si favorable à la Religion? Etoient-ils assez peu zelés pour négliger cet avantage? Mais ceux * même qui nous

* Cedrenus, Suidas, Nicephore.

donnent cet Oracle le gâtent , en y ajoutant qu'Auguste de retour à Rome fit élever dans le Capitole un Autel avec cette Inscription ; *C'est ici l'Autel du Fils unique , ou Aîné de Dieu.* Où avoit-il pris cette idée d'un Fils unique de Dieu dont l'Oracle ne parle point ?

Enfin , ce qu'il y a de plus remarquable , c'est qu'Auguste depuis le Voyage qu'il fit en Grece , 19 ans avant la Naissance de Jesus-Christ , n'y retourna jamais ; & même lors qu'il en revint , il n'étoit guere dans la disposition d'élever des Autels à d'autres Dieux qu'à lui ; car il souffrit non-seulement * que les Villes d'Asie lui en élevassent , & lui celebrassent des Jeux sacrés , mais même qu'à Rome on consacra un Autel à la Fortune qui étoit de retour , *Fortuna rediit* , c'est-à-dire , à lui-même , & que l'on mît le jour d'un retour si heureux entre les jours de Fête.

Les Oracles qu'Eusebe rapporte de Porphire paroissent plus embarrassans que tous les autres. Eusebe n'aura pas supposé à Porphire des Oracles qu'il ne citoit point , & Porphire qui étoit

* Tacite , Dion , Cassius.

si attaché au Paganisme n'aura pas cité de faux Oracles sur la cessation des Oracles même, & à l'avantage de la Religion Chrétienne. Voici, ce semble, le cas où le témoignage d'un ennemi a tant de force.

Mais aussi, d'un autre côté, Porphire n'étoit pas assés mal-habile homme pour fournir aux Chrétiens des armes contre le Paganisme, sans y être nécessairement engagé par la suite de quelque raisonnement, & c'est ce qui ne paroît point ici. Si ces Oracles eussent été allegués par les Chrétiens, & que Porphire en convenant qu'ils avoient été effectivement rendus, se fût défendu des conséquences qu'on en vouloit tirer, il est sûr qu'ils seroient d'un très-grand poids; mais c'est de Porphire même que les Chrétiens selon qu'il paroît par l'exemple d'Eusebe, tiennent ces Oracles, c'est Porphire qui prend plaisir à ruiner sa Religion, & à établir la nôtre. En vérité cela est suspect de soi-même, & le devient encore davantage par l'excès où il pousse la chose; car on nous rapporte de lui-même je ne sçai combien d'autres Oracles très-clairs & très-positifs

sur la Personne de Jesus-Christ , sur sa Resurrection , sur son Ascension ; enfin , le plus entêté & le plus habile des Payens nous accable de preuves du Christianisme. Défions-nous de cette generosité.

Eusebe a crû que c'étoit un assés grand avantage de pouvoir mettre le nom de Porphyre à la tête de tant d'Oracles si favorables à la Religion. Il nous les donne dépoüillés de tout ce qui les accompagnoit dans les écrits de Porphyre. Que sçavons-nous s'il ne les refutoit pas ? Selon l'interêt de sa cause , il le devoit faire , & s'il ne l'a pas fait , assurément il avoit quelque intention cachée.

On soupçonne que Porphyre étoit assés méchant pour faire de faux Oracles , & les presenter aux Chrétiens , à dessein de se moquer de leur credulité , s'ils les recevoient pour vrais , & appuyoient leur Religion sur de pareils fondemens. Il en eût tiré des consequences pour des choses bien plus importantes que ces Oracles , & eût attaqué tout le Christianisme par cet exemple , qui au fond n'eût pourtant rien conclu.

Il est toujours certain que ce même Porphire qui nous fournit tous ces Oracles , soutenoit , comme nous avons vû , que les Oracles étoient rendus par des Genies menteurs. Il se pourroit donc bien faire qu'il eût mis en Oracles tous les Myſteres de notre Religion , exprès pour tâcher à les détruire , & pour les rendre ſuſpects de fauſſeté , parce qu'ils auroient été atteſtés par de faux-témoins. Je ſçai bien que les Chrétiens ne le prenoient pas ainſi ; mais comment euſſent-ils jamais prouvé par raiſonnement , que les Demons étoient quelquefois forcés à dire la vérité ? Ainſi Porphire demeueroit toujours en état de ſe ſervir de ſes Oracles contre eux ; & ſelon le tour de cette diſpute , ils devoient nier que ces Oracles euſſent jamais été rendus , comme nous le nions preſentement. Cela , ce me ſemble , explique pourquoi Porphire étoit ſi prodigue d'Oracles favorables à notre Religion , & quel tour avoit pû prendre le grand Procès d'entre les Chrétiens & les Payens ; nous ne faiſons que le deviner , car toutes les pieces n'en ſont pas venuës juſqu'à nous. C'eſt ainſi qu'en examinant un

peu les choses de près , on trouve que ces Oracles qui paroissent si merveilleux , n'ont jamais été. Je n'en rapporterai point d'autres exemples , tout le reste est de la même nature.

CHAPITRE V.

Que l'opinion commune sur les Oracles , ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.

LE silence de l'Ecriture sur ces Demons que l'on prétend qui président aux Oracles , ne nous laisse pas seulement en liberté de n'en rien croire , mais il nous y porte assés naturellement. Seroit-il possible que l'Ecriture n'eût point appris aux Juifs & aux Chrétiens une chose qu'ils ne pouvoient jamais deviner sûrement par leur raison naturelle , & qu'il leur importoit extrêmement de sçavoir , pour n'être pas ébranlés par ce qu'ils verroient arriver de surprenant dans les autres Religions ? Car je conçois que Dieu n'a parlé aux hommes que pour

suppléer à la foiblesse de leurs connoissances, qui ne suffisoient pas à leurs besoins, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit est de telle nature qu'ils le peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'est pas nécessaire qu'ils le sçachent. Ainsi si les Oracles eussent été rendus par de mauvais Demons, Dieu nous l'eût appris pour nous empêcher de croire qu'il les rendit lui-même, & qu'il y eût quelque chose de Divin dans des Religions fausses.

David reproche aux Payens des Dieux qui ont une bouche & n'ont point de parole, & souhaite à leurs Adorateurs pour toute punition, de devenir semblables à ce qu'ils adorent; mais si ces Dieux eussent eu non-seulement l'usage de la parole, mais encore la connoissance des choses futures, je ne voi pas que David eût pû faire ce reproche aux Payens, ni qu'ils eussent dû être fâchés de ressembler à leurs Dieux.

Quand les Saints Peres s'emportent avec tant de raison contre le culte des Idoles, ils supposent toujours qu'elles ne peuvent rien; & si elles eussent parlé, si elles eussent prédit l'avenir,

il ne falloit pas attaquer avec mépris leur impuissance , il falloit desabuser les peuples du pouvoir extraordinaire qui paroissoit en elles. En effet , auroit-on eu tant de tort d'adorer ce qu'on croyoit être animé d'une vertu divine , ou tout au moins d'une vertu plus qu'humaine ? Il est vrai que ces Demons étoient ennemis de Dieu ; mais les Payens pouvoient-ils le deviner ? Si les Demons demandoient des ceremonies barbares & extravagantes , les Payens les croyoient bizarres ou cruels ; mais ils ne laissoient pas pour cela de les croire plus puissans que les hommes , & ils ne sçavoient pas que le vrai Dieu leur offroit sa protection contre eux. Ils ne se soumettoient le plus souvent à leurs Dieux que comme à des ennemis redoutables , qu'il falloit appaiser à quelque prix que ce fût , & cette soumission & cette crainte n'étoient pas sans fondement , si en effet les Demons donnoient des preuves de leur pouvoir , qui fussent au-dessus de la Nature. Enfin le Paganisme , ce culte si abominable aux yeux de Dieu , n'eût été qu'une erreur involontaire & excusable,

Mais, dirés-vous, si les faux Prêtres ont toujours trompé les Peuples, le Paganisme n'a été non plus qu'une simple erreur où tomboient les Peuples credules, qui au fond avoient dessein d'honorer un Être supérieur.

La différence est bien grande. C'est aux hommes à se précautionner contre les Erreurs où ils peuvent être jettés par d'autres hommes; mais ils n'ont nul moyen de se précautionner contre celles où ils seroient jettés par des Génies qui sont au-dessus d'eux. Mes lumières suffissent pour examiner si une Statuë parle, ou ne parle pas; mais du moment qu'elle parle, rien ne me peut plus desabuser de la Divinité que je lui attribué. En un mot, Dieu n'est obligé par les loix de sa bonté, qu'à me garantir des surprises dont je ne puis me garantir moi-même; pour les autres, c'est à ma raison à faire son devoir.

Aussi voyons-nous que quand Dieu a permis aux Demons de faire des prodiges, il les a en même tems confondus par des prodiges plus grands. Pharaon eût pû être trompé par ses Magiciens, mais Moïse étoit là, plus puissant que les Magiciens de Pha-

raon. Jamais les Demons n'ont eu tant de pouvoir , ni n'ont fait tant de choses surprenantes , que du tems de Jesus-Christ & des Apôtres.

Cela n'empêche pas que le Paganisme n'ait toujours été appelé avec justice le culte des Demons. Premièrement, l'idée qu'on y prend de la Divinité ne convient nullement au vrai Dieu , mais à ces Genies reprouvés & éternellement malheureux.

Secondement, l'intention des Payens n'étoit pas tant d'adorer le premier Estre , la source de tous les biens , que ces Estres malfaisans dont ils craignoient la colere ou le caprice. Enfin les Demons qui ont , sans contredit , le pouvoir de tenter les hommes , & de leur tendre des pieges, favorisoient, autant qu'il étoit en eux , l'erreur grossiere des Payens , & leur fermoient les yeux sur des impostures visibles. De là vient qu'on dit que le Paganisme rouloit , non pas sur les prodiges , mais sur les prestiges des Demons , ce qui suppose qu'en tout ce qu'ils faisoient , il n'y avoit rien de réel , ni de vrai.

Il peut être cependant que Dieu ait quelquefois permis aux Demons quel-

ques effets réels. Si cela est arrivé, Dieu avoit alors ses raisons, & elles sont toujours dignes d'un profond respect. Mais à parler en general la chose n'a point été ainsi. Dieu permit au Diable de brûler les maisons de Job, de désoler ses pâturages, de faire mourir tous ses troupeaux, de fraper son corps de mille playes; mais ce n'est pas à dire que le Diable soit lâché sur tous ceux à qui les mêmes malheurs arrivent. On ne songe point au Diable quand il est question d'un homme malade ou ruiné. Le cas de Job est un cas particulier, on raisonne independamment de cela, & nos raisonnemens generaux n'excluent jamais les exceptions que la toute-puissance de Dieu peut faire à tout.

Il paroît donc que l'opinion commune sur les Oracles ne s'accorde pas bien avec la bonté de Dieu, & qu'elle décharge le Paganisme d'une bonne partie de l'extravagance, & même de l'abomination que les Saints Peres y ont toujours trouvée. Les Payens devoient dire, pour se justifier, que ce n'étoit pas merveille qu'ils eussent obéi à des Genies qui animoient des Statuës, & fai-

soient tous les jours cent choses extraordinaires ; & les Chrétiens pour leur ôter toute excuse , ne devoient jamais leur accorder ce Point. Si toute la Religion Payenne n'avoit été qu'une imposture des Prêtres , le Christianisme profitoit de l'excès du ridicule où elle tomboit.

Aussi y a-t-il bien de l'apparence que les disputes des Chrétiens & des Payens étoient en cet état , lorsque Porphyre avoüoit si volontiers que les Oracles étoient rendus par de mauvais Demons. Ces mauvais Demons lui étoient d'un double usage. Il s'en servoit comme nous avons vû , à rendre inutiles , & même defavantageux à la Religion Chrétienne , les Oracles dont les Chrétiens prétendoient se parer ; mais de plus , il rejettoit sur ces Genies cruels & artificieux , toute la folie & toute la barbarie d'une infinité de Sacrifices que l'on reprochoit sans cesse aux Payens.

C'est donc attaquer Porphyre jusque dans ses derniers retranchemens , & c'est prendre les vrais intérêts du Christianisme , que de soutenir que les Demons n'ont point été les auteurs des Oracles.

CHAPITRE VI.

Que les Demons ne sont pas suffisamment établis par le Paganisme.

DANS les premiers tems la Poësie & la Philosophie étoient la même chose : toute sagesse étoit renfermée dans les Poëmes. Ce n'est pas que par cette alliance la Poësie en valût mieux , mais la Philosophie en valoit beaucoup moins. Homere & Hesiodé ont été les premiers Philosophes Grecs , & de-là vient que les autres Philosophes ont toujours pris fort serieusement ce qu'ils avoient dit , & ne les ont cités qu'avec honneur.

Homere confond le plus souvent les Dieux & les Demons ; mais Hesiodé distingue quatre especes de natures raisonnables , les Dieux , les Demons , les Demi-Dieux ou Heros , & les Hommes. Il va plus loin , il marque la durée de la vie des Demons ; car ce sont des Demons que les Nymphes dont il

parle dans l'endroit que nous allons citer , & Plutarque l'entend ainsi.

Une Corneille , dit Hesiodé , vit neuf fois autant qu'un Homme ; un Cerf quatre fois autant qu'une Corneille ; un Corbeau trois fois autant qu'un Cerf ; le Phenix neuf fois autant qu'un Corbeau , & les Nymphes enfin dix fois autant que le Phenix.

On ne prendroit volontiers tout ce calcul que pour une pure rêverie poétique , indigne qu'un Philosophe y fassé aucune reflexion , & indigne même qu'un Poëte l'imite ; car l'agrément lui manque autant que la verité : mais Plutarque n'est pas de cet avis. Comme il voit qu'en supposant la vie de l'homme de 70 ans , ce qui en est la durée ordinaire , les Demons devroient vivre 680400 ans , & qu'il ne conçoit pas bien qu'on ait pû avoir l'expérience d'une si longue vie dans les Demons , il aime mieux croire qu'Hesiodé par le mot d'âge d'Homme , n'a entendu qu'une année. L'interpretation n'est pas trop naturelle ; mais sur ce pied-là on ne conte pour la vie des Demons que 9720 ans , & alors Plutarque n'a plus de peine à concevoir comment on a pû experimenter que les Demons vi-

voient ce tems-là. De plus , il remarque dans le nombre de 9720. de certaines perfections Pithagoriciennes , qui le rendent tout-à-fait digne de marquer la durée de la vie des Demons. Voilà les raisonnemens de cette Antiquité si vantée.

Des Poèmes d'Homere & d'Hesiodé les Demons ont passé dans la Philosophie de Platon. Il ne peut être trop loué de ce qu'il est celui d'entre les Grecs qui a conçu la plus haute idée de Dieu ; mais cela même l'a jetté dans de faux raisonnemens. Parce que Dieu est infiniment élevé au-dessus des hommes , il a cru qu'il devoit y avoir entre lui & nous des especes moyennes qui fissent la communication de deux extrémités si éloignées , & par le moyen desquelles l'action de Dieu passât jusqu'à nous. Dieu , disoit-il, ressemble à un triangle qui a ses trois côtés égaux , les Demons à un triangle qui n'en a que deux égaux , & les Hommes à un triangle qui les a inégaux tous trois. L'idée est assez belle , il ne lui manque que d'être mieux fondée.

Mais quoi ? ne se trouve-t-il pas après tout que Platon a raisonné juste,

& ne ſçavons-nous pas certainement par l'Ecriture Sainte qu'il y a des Genies Miniſtres des volontés de Dieu, & ſes Meſſagers auprès des Hommes ? N'eſt-il pas admirable que Platon ait découvert cette vérité par ſes ſeules lumières naturelles ?

J'avouë que Platon a deviné une choſe qui eſt vraie, & cependant je lui reproche de l'avoir devinée. La révélation nous aſſure de l'Exiſtence des Anges & des Démons, mais il n'eſt point permis à la raiſon humaine de nous en aſſurer. On eſt embarſſé de cet eſpace infini qui eſt entre Dieu & les hommes, & on le remplit de Genies & de Demons ; mais de quoi remplira-t-on l'eſpace infini qui ſera entre Dieu & ces Genies, ou ces Demons mêmes ? Car de Dieu à quelque créature que ce ſoit la diſtance eſt infinie. Comme il faut que l'action de Dieu tranſverſe, pour ainſi dire, ce vuide infini pour aller juſqu'aux Demons, elle pourra bien aller auſſi juſqu'aux Hommes puifqu'ils ne ſont plus éloignés que de quelques degrés, qui n'ont nulle proportion avec ce premier éloignement. Lors que Dieu traite avec les

Hommes par le moyen des Anges, ce n'est pas à dire que les Anges soient nécessaires pour cette communication, ainsi que Platon le prétendoit, Dieu les y employe pour des raisons que la Philosophie ne penetrera jamais, & qui ne peuvent être parfaitement connues que de lui seul.

Selon l'idée que donne la comparaison des Triangles, on voit que Platon avoit imaginé les Demons, afin que de Creature plus parfaite en Creature plus parfaite, on montât enfin jusqu'à Dieu; de sorte que Dieu n'auroit que quelques degrés de perfection par dessus la premiere des Creatures. Mais il est visible que comme elles sont toutes infiniment imparfaites à son égard, parce qu'elles sont toutes infiniment éloignées de lui, les differences de perfection qui sont entre elles disparaissent dès qu'on les compare avec Dieu; ce qui les eleve les unes au-dessus des autres, ne les approche pourtant pas de lui.

Ainsi à ne consulter que la raison humaine, on n'a besoin de Demons, ni pour faire passer l'action de Dieu jusqu'aux Hommes, ni pour mettre

entre Dieu & nous quelque chose qui approche de lui, plus que nous ne pouvons en approcher.

Peut-être Platon lui-même n'étoit-il pas aussi sûr de l'existence de ses Demons que les Platoniciens l'ont été depuis. Ce qui me le fait soupçonner, c'est qu'il met l'Amour au nombre des Demons, car il mêle souvent la galanterie avec la Philosophie, & ce n'est pas la galanterie qui lui réussit le plus mal. Il dit que l'Amour est fils du Dieu des Richesses, & de la Pauvreté; qu'il tient de son Pere la grandeur de courage, l'élevation des pensées, l'inclination à donner, la prodigalité, la confiance en ses propres forces, l'opinion de son mérite, l'envie d'avoir toujours la préférence; mais qu'il tient de sa Mere cette indigence qui fait qu'il demande toujours, cette importunité avec laquelle il demande, cette timidité qui l'empêche quelquefois d'oser demander, cette disposition qu'il a à la servitude, & cette crainte d'être méprisé qu'il ne peut jamais perdre. Voilà, à mon sens une des plus jolies Fables qui se soient jamais faites. Il est plaisant que Platon en fit quelquefois d'aussi

galantes & d'aussi agréables qu'auroit pû faire Anacréon lui-même, & quelquefois aussi ne raisonnât pas plus solidement que n'auroit fait Anacréon. Cette origine de l'Amour explique parfaitement bien toutes les bizarreries de la nature, mais aussi on ne sçait plus ce que c'est que les Demons, du moment que l'Amour en est un. Il n'y a pas d'apparence que Platon ait entendu cela dans un sens naturel & Philosophique, ni qu'il ait voulu dire que l'Amour fût un Être hors de nous, qui habitât les Airs. Assurément il l'a entendu dans un sens galant, & alors il me semble qu'il nous permet de croire que tous ses Demons sont de la même espèce que l'Amour; & puisqu'il mêle de gayeté de cœur des Fables dans son Système, il ne se soucie pas beaucoup que le reste de son Système passe pour fabuleux. Jusqu'ici nous n'avons fait que répondre aux raisons qui ont fait croire que les Oracles avoient quelque chose de surnaturel, commençons présentement à attaquer cette opinion.



CHAPITRE VII.

Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point crû qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.

SI au milieu de la Grece même où tout retentissoit d'Oracles, nous avions soutenu que ce n'étoient que des impostures, nous n'aurions étonné personne par la hardiesse de ce Paradoxe, & nous n'aurions point eu besoin de prendre des mesures pour le debiter secretement. La Philosophie s'étoit partagée sur le fait des Oracles; les Platoniciens & les Stoïciens tenoient leur parti; mais les Ciniques, les Peripateticiens, & les Epicuriens s'en moquoient hautement. Ce qu'il y avoit de miraculeux dans les Oracles ne l'étoit pas tant que la moitié des Scavans de la Grece ne fussent encore en liberté de n'en rien croire, & cela malgré

malgré le préjugé commun à tous les Grecs , ce qui merite d'être conté pour quelque chose.

Eusebe * nous dit que six cens personnes d'entre les Payens avoient écrit contre les Oracles , mais je croi qu'un certain Oenomaïs , dont il nous parle , & dont il nous a conservé quelques Fragmens , est un de ceux dont les Ouvrages meritent le plus d'être regrettés.

Il y a plaisir à voir dans ses Fragmens qui nous restent , cet Oenomaïs plein de la liberté Cinique , argumenter sur chaque Oracle contre le Dieu qui l'a rendu , & le prendre lui-même à partie. Voici , par exemple , comment il traite le Dieu de Delphes , sur ce qu'il avoit répondu à Crésus.

Crésus en passant le Fleuve Halis renversera un grand Empire.

En effet , Crésus en passant le Fleuve Halis attaqua Cyrus , qui , comme tout le monde sçait , vint fondre sur lui & le dépoüilla de tous ses Etats.

Tu t'étois vanté dans un autre Oracle rendu à Crésus , dit Oenomaïs à Apollon , que tu sçavois le nombre des grains de sable .

* L. 4. de la Prép. Evang.

tu t'étois bien fait valoir sur ce que tu voyois de Delphes cette Tortue que Crésus faisoit cuire en Lidie dans le même moment. Voilà de belles connoissances pour en être si fier. Quand on te vient consulter sur le succès qu'aura la Guerre de Crésus & de Cyrus, tu demeures court. Car si tu lis dans l'avenir ce qui en arrivera, pourquoi te sers-tu de façons de parler qu'on ne peut entendre? Ne sçais-tu point qu'on ne les entendra pas? Si tu le sçais, tu te plais donc à te jouer de nous; si tu ne le sçais point, apprens de nous qu'il faut parler plus clairement, & qu'on ne t'entend point. Je te dirai même que si tu as voulu te servir d'équivoques, le mot Grec par lequel tu exprimes que Crésus renversera un grand Empire, n'est pas bien choisi, & qu'il ne peut signifier que la victoire de Crésus sur Cyrus. S'il faut nécessairement que les choses arrivent, pourquoi nous amuser avec tes ambiguïtés? Que fais-tu à Delphes, malheureux, occupé, comme tu es, à nous chanter des Prophéties inutiles? Pourquoi tous ces Sacrifices que nous te faisons? Quelle fureur nous possède?

Mais Ocnematis est encore de plus mauvaise humeur, sur cet Oracle que rendit Apollon aux Atheniens, lors que Xerxès fondit sur la Grece avec

toutes les forces de l'Asie. La Pithie leur donna pour réponse, que Minerve, protectrice d'Athenes, tâchoit en vain par toutes sortes de moyens d'appaîser la colere de Jupiter; que cependant Jupiter en faveur de sa Fille, vouloit bien souffrir que les Atheniens se sauvassent dans des murailles de bois, & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'Enfans chers à leurs Meres, soit quand Cerés feroit dispersée, soit quand elle feroit ramassée.

Sur cela Oenomaüs perd entièrement le respect pour le Dieu de Delphes. *Ce combat du Pere & de la Fille, dit-il, sied bien à des Dieux, il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des intérêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athenes, il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie; mais s'il n'a pas pû la ruiner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été réduit à emprunter des forces étrangères, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville toutes les forces de l'Asie? Après cela cependant il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois; sur qui donc tombera sa colere? Sur des pierres? Beau Devin, tu ne sçais point à qui seront ces Enfans dont Salamine verra la per-*

te , s'ils seront Grecs ou Perses ; il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre Armée ; mais ne sçais-tu point du moins qu'on verra que tu ne le sçais point ? Tu caches le tems de la Bataille sous ces belles expressions poetiques , soit quand Cérés sera dispersée , soit quand elle sera ramassée ; tu veux nous éblouir par ce langage pompeux , mais ne sçait-on pas bien qu'il faut qu'une Bataille navale se donne au tems des Semailles ou de la Moisson ? Apparemment ce ne sera pas en Hyver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaire par le moyen de ce Jupiter que Minerve tâche d'appaîser. Si les Grecs perdent la Bataille , Jupiter a été inexorable ; s'ils la gagnent , Jupiter s'est enfin laissé flechir. Tu dis , Apollon , qu'on fuye dans des murs de bois , tu conseilles , tu ne devines pas. Moi qui ne sçai point deviner , j'en eusse bien dit autant , j'eusse bien jugé. que l'effet de la Guerre seroit tombé sur Athenes, & que puisque les Atheniens avoient des Vaisseaux , le meilleur pour eux étoit d'abandonner leur Ville , & de se mettre tous sur la Mer.

Telle étoit la vénération que de grandes Sectes de Philosophes avoient pour les Oracles , & pour les Dieux mêmes qu'on en croyoit auteurs. Il est assés plaisant que toute la Religion

Payenne ne fût qu'un Problême de Philosophie. Les Dieux prennent-ils soin des affaires des hommes ? N'en prennent-ils pas soin ? Cela est essentiel : il s'agit de sçavoir si on les adorera , ou si on les laissera là sans aucun culte , tous les Peuples ont déjà pris le parti d'adorer , on ne voit de tous côtés que Temples , que Sacrifices ; cependant une grande Secte de Philosophes soutient publiquement que ces Sacrifices , ces Temples , ces Adorations sont autant de choses inutiles , & que les Dieux , loin de s'y plaire , n'en ont aucune connoissance. Il n'y a point de Grec qui n'aille consulter les Oracles sur ses affaires , mais cela n'empêche pas que dans trois grandes Ecoles de Philosophie , on ne traite hautement les Oracles d'impostures.

Qu'il me soit permis de pousser un peu plus loin cette reflexion , elle pourra servir à faire entendre ce que c'étoit que la Religion chés les Payens. Les Grecs en general avoient extrêmement de l'esprit , mais ils étoient fort légers , curieux , inquiets , incapables de se moderer sur rien ; & pour dire tout ce que j'en pense , ils avoient tant d'es-

prit , que leur raison en souffroit un peu. Les Romains étoient d'un autre caractère ; Gens solides , sérieux , appliqués , qui sçavoient suivre un principe , & prévoir de loin une conséquence. Je ne serois pas surpris que les Grecs , sans songer aux suites , eussent traité étourdiment le pour & le contre de toutes choses , qu'ils eussent fait des Sacrifices , en disputant si les Sacrifices pouvoient toucher les Dieux , & qu'ils eussent consulté les Oracles , sans être assurés que les Oracles ne fussent pas de pures illusions. Apparemment les Philosophes s'intéressoient assés peu au Gouvernement pour ne se pas soucier de choquer la Religion dans leurs disputes , & peut-être le Peuple n'avoit pas assés de foi aux Philosophes pour abandonner la Religion , ni pour y rien changer sur leur parole ; & enfin la passion dominante des Grecs étoit de discourir sur toutes les matieres à quelque prix que ce pût être. Mais il est sans doute plus étonnant que les Romains , & les plus habiles d'entre les Romains , & ceux qui sçavoient le mieux combien la Religion tiroit à conséquence pour la politique ,

ayent osé publier des Ouvrages, ou non seulement ils mettoient leur Religion en question, mais même la tournoient entierement en ridicule. Je parle de Cicéron, qui dans ses Livres de la Divination n'a rien épargné de ce qui étoit le plus Saint à Rome. Après qu'il a fait voir assés vivement à ceux contre qui il dispute, quelle extrême folie c'étoit de consulter des entrailles d'Animaux, il les réduit à répondre que les Dieux, qui sont tout-puissans, changent les entrailles dans le moment du Sacrifice, afin de marquer par elles leur volonté, & l'avenir. Cette réponse étoit de Chrisippe, d'Antipater, & de Possidonius tous grands Philosophes, & Chefs du parti des Stoïciens. *Ah ! que dites-vous*, reprend Cicéron, *il n'y a point de Vieilles si credules que vous. Croyez-vous que le même Veau ait le foye bien disposé, s'il est choisi pour le Sacrifice par une certaine personne; & mal disposé, s'il est choisi par une autre ? Cette disposition de foye peut-elle changer en un instant, pour s'accommoder à la fortune de ceux qui sacrifient ? Ne voyez-vous pas que c'est le hazard qui fait les choix des Victimes ; l'experience même ne vous l'apprend-elle pas ? Car souvent les entrailles*

d'une Victime sont tout-à-fait funestes, & celles de la Victime qu'on immole immédiatement après, sont les plus heureuses du monde. Que deviennent les menaces de ces premières entrailles ? Ou comment les Dieux se sont-ils apaisés si promptement ? Mais vous dites qu'un jour il ne se trouva point de cœur à un Bœuf que Cesar sacrifioit, & que comme cet animal ne pouvoit pas pourtant vivre sans en avoir un, il faut necessairement qu'il se soit retiré dans le moment du Sacrifice. Est-il possible que vous ayés assés d'esprit pour voir qu'un Bœuf n'a pû vivre sans cœur, & que vous n'en ayés pas assés pour voir que ce cœur n'a pû en un moment s'envoler je ne sçai où ? Et un peu après il ajoute : Croyés-moi, vous ruinés toute la Physique pour défendre l'Art des Aruspices. Car ce ne sera pas le cours ordinaire de la Nature qui fera naître & mourir toutes choses, & il y aura quelques corps qui viendront de rien, & retourneront dans le neant. Quel Phisicien a jamais soutenu cette opinion ? Il faut pourtant que les Aruspices la soutiennent.

Je ne donne ce passage de Ciceron que comme un exemple de l'extrême liberté avec laquelle il insultoit à la Religion qu'il suivoit lui-même ; en mille autres endroits, il ne fait pas plus de
grace

grace aux Poulets sacrés , au vol des Oiseaux , & à tous les miracles dont les Annales des Pontifes étoient remplies

Pourquoi ne lui faisoit-on pas son procès sur son impiété ? Pourquoi tout le Peuple ne le regardoit-il pas avec horreur ? Pourquoi tous les Colleges des Prêtres ne s'élevoient-ils pas contre lui ? Il y a lieu de croire que chés les Payens la Religion n'étoit qu'une pratique , dont la spéculation étoit indifférente. Faites comme les autres , & croyés ce qu'il vous plaira. Ce principe est fort extravagant ; mais le Peuple, qui n'en reconnoissoit pas l'impertinence , s'en contentoit , & les gens d'esprit s'y soumettoient aisément , parce qu'il ne les génoit guere.

Aussi voit-on que toute la Religion Payenne ne demandoit que des ceremonies , & nuls sentimens du cœur. Les Dieux sont irrités , tous leurs foudres sont prêts à tomber , comment les appaisera-t-on ? Faut-il se repentir des crimes qu'on a commis ? Faut-il rentrer dans les voyes de la justice naturelle , qui devroit être entre tous les Hommes ? Point du tout. Il faut seule-

ment prendre un Veau de telle couleur, né en tel tems, l'égorger avec un tel couteau, & cela défarmera tous les Dieux; encore vous est-il permis de vous moquer en vous-même du Sacrifice, si vous voulés, il n'en ira pas plus mal.

Apparemment il en étoit de même des Oracles; y croyoit qui vouloit, mais on ne laissoit pas de les consulter. La coutume a sur les hommes une force, qui n'a nullement besoin d'être appuyée de la raison.

CHAPITRE VIII.

Que d'autres que des Philosophes ont aussi assés souvent fait peu de cas des Oracles.

LES Histoires sont pleines d'Oracles, ou méprisés par ceux qui les recevoient, ou modifiés à leur fantaisie. * Pactias Lidien, & Sujet des Perses, s'étant réfugié à Cumes, Ville Grec-

* Herodote, l. I.

que , les Perses ne manquèrent pas d'envoyer demander qu'on le leur livrât. Les Cuméens firent aussi-tôt consulter l'Oracle des Branchides , pour sçavoir comment ils en devoient user. L'Oracle répondit qu'ils livrassent Pactias. Aristodicus , un des premiers de Cumes, qui n'étoit pas de cet avis , obtint par son credit qu'on envoyât une seconde fois vers l'Oracle , & même il se fit mettre du nombre des Députés. L'Oracle ne lui fit que la réponse qu'il avoit déjà faite. Aristodicus peu satisfait , s'avisa en se promenant autour du Temple , d'en faire sortir de petits Oiseaux , qui y faisoient leurs nids. Aussitôt il sortit du Sanctuaire une voix qui lui crioit : *Detestable Mortel , qui te donne la hardiesse de chasser d'ici ceux qui sont sous ma protection ? Et quoi , grand Dieu ,* répondit bien vite Aristodicus , *vous nous ordonnés bien de chasser Pactias qui est sous la nôtre ? Oui , je vous l'ordonne ,* reprit le Dieu , *afin que vous qui êtes des Impies , vous perissiez plutôt , & que vous ne veniez plus importuner les Oracles sur vos affaires.*

Il paroît bien que le Dieu étoit poussé à bout , puisqu'il avoit recours aux injures , il paroît bien aussi qu'Aristo-

dicus ne croyoit pas trop que ce fût un Dieu qui rendît ces Oracles , puisqu'il cherchoit à l'attraper par la comparaison des Oiseaux, & après qu'il l'eut attrapé en effet , apparemment il le crût moins Dieu que jamais. Les Cuméens eux-mêmes n'en devoient être guere persuadés, puisqu'ils croyoient qu'une seconde Députation pouvoit le faire dédire , ou que du moins il penseroit mieux à ce qu'il devoit répondre. Je remarque ici en passant , que puisqu'Aristodicus tendoit un piège à ce Dieu , il falloit qu'il eût prévu qu'on ne lui laisseroit pas chasser les Oiseaux d'un asyle si saint sans en rien dire , & que par consequent les Prêtres étoient extrêmement jaloux de l'honneur de leurs Temples.

* Ceux d'Egine ravageoient les côtes de l'Attique , & les Atheniens se préparoient à une Expedition contre Egine, lorsqu'il leur vint de Delphes un Oracle qui les menaçoit d'une ruine entiere , s'ils faisoient la Guerre aux Eginetes plutôt que dans trente ans; mais ces trente ans passés , ils n'avoient qu'à bâtir un Temple à

* Herodote , l. 5.

Eaque , & entreprendre la Guerre , & alors tout leur devoit réussir. Les Athéniens qui brûloient d'envie de se venger , couperent l'Oracle par la moitié ; ils n'y déférerent qu'en ce qui regardoit le Temple d'Eaque , & ils le bâtirent sans retardement ; mais pour les trente ans , ils s'en moquerent , ils allerent aussi-tôt attaquer Egine , & eurent tout l'avantage. Ce n'est point un particulier qui a si peu d'égard pour les Oracles , c'est tout un Peuple , & un Peuple très-superstitieux.

Il n'est pas trop aisé de dire comment les Peuples Payens regardoient leur Religion. Nous avons dit qu'ils se contentoient que les Philosophes se soumissent aux Ceremonies , cela n'est pas tout-à-fait vrai. Je ne sçache point que Socrate refusât d'offrir de l'encens aux Dieux , ni de faire son personnage comme les autres dans les Fêtes publiques ; cependant le Peuple lui fit son procès sur les sentimens particuliers qu'on lui imputoit en matiere de Religion , & qu'il falloit presque deviner en lui , parce qu'il ne s'en étoit jamais expliqué ouvertement. Le Peuple entroit donc en connoissance de ce

qui se traitoit dans les Ecoles de Philosophie , & comment souffroit-il qu'on y soutînt hautement tant d'opinions contraires au culte établi , & souvent à l'existence même des Dieux ? Du moins il sçavoit parfaitement ce qui se jôioit sur les Theatres. Ces Spectacles étoient faits pour lui , & il est sûr que jamais les Dieux n'ont été traités avec moins de respect que dans les Comedies d'Aristophane. Mercure dans le Plutus vient se plaindre de ce qu'on a rendu la vûë au Dieu des Richesses , qui auparavant étoit aveugle , & de ce que Plutus commençant à favoriser également tout le monde , les autres Dieux à qui on ne fait plus de Sacrifices pour avoir du bien , meurent tous de faim. Il pousse la chose jusqu'à demander un Emploi , quel qu'il soit , dans une maison bourgeois , pour avoir du moins de quoi manger. Les Oiseaux d'Aristophane sont encore bien libres. Toute la Piece roule sur ce qu'une certaine Ville des Oiseaux que l'on a dessein de bâtir dans les Airs , interromproit le commerce qui est entre les Dieux & les Hommes , rendroit les Oiseaux maîtres de tout ,

& réduiroit les Dieux à la dernière misere. Je vous laisse à juger si tout cela est bien devot. Ce fut pourtant ce même Aristophane qui commença à exciter le Peuple contre la prétendue impiété de Socrate. Il y a là je ne sçai quoi d'inconcevable, qui se trouve si souvent dans les affaires du monde.

Il est toujours constant par ces exemples, & il le seroit encore par une infinité d'autres, s'il en étoit besoin, que le Peuple étoit quelquefois d'humeur à écouter des plaisanteries sur sa Religion. Il en pratiquoit les Ceremonies seulement pour se délivrer des inquiétudes qu'il eût pû avoir en ne les pratiquant pas; mais au fond, il ne paroît pas qu'il y eût trop de foi. A l'égard des Oracles, il en usoit de même. Le plus souvent il les consultoit pour n'avoir plus à les consulter; & s'ils ne s'accommodoient pas à ses desseins, il ne se gênoit pas beaucoup pour leur obéir. Ainsi ce n'étoit peut-être pas une chose si constante, même parmi le Peuple, que les Oracles fussent rendus par des Divinités.

Après cela, il seroit fort inutile de rapporter des Histoires de Grands Ca-

pitaines, qui ne se sont pas fait une affaire de passer par dessus des Oracles ou des Auspices. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cela s'est pratiqué même dans les premiers Siecles de la Republique Romaine, dans ces tems d'une heureuse grossiereté, où l'on étoit si scrupuleusement attaché à la Religion, & où, comme dit Tite-Live, dans l'endroit même que nous allons citer de lui, on ne connoissoit point encore cette Philosophie qui apprend à mépriser les Dieux. * Papirius faisoit la guerre aux Samnites, & dans les conjonctures où l'on étoit, l'Armée Romaine souhaitoit avec une extrême ardeur, que l'on en vînt à un Combat. Il fallut auparavant consulter les Poulets sacrés, & l'envie de combattre étoit si generale, que quoique les Poulets ne mangeassent point quand on les mit hors de la cage, ceux qui avoient soin d'observer l'Auspice ne laisserent pas de rapporter au Consul qu'ils avoient fort bien mangé. Sur cela le Consul promet en même tems à ses Soldats & la Bataille & la Victoire. Cependant il y eut contesta-

* Tite-Live, liv. 10.

tion entre les Gardes des Poulets sur cet Auspice qu'on avoit rapporté à faux. Le bruit en vint jusqu'à Papi-rius , qui dit qu'on lui avoit rapporté un Auspice favorable , & qu'il s'en tenoit-là ; que si on ne lui avoit pas dit la verité , c'étoit l'affaire de ceux qui prenoient les Auspices , & que tout le mal devoit tomber sur leur tête. Aussi-tôt il ordonna qu'on mît ces malheureux aux premiers rangs , & avant que l'on eût encore donné le signal de la Bataille , un trait partit , sans que l'on scût de quel côté , & alla percer le Garde des Poulets qui avoit rapporté l'Auspice à faux. Dès que le Consul scut cette nouvelle , il s'écria : *Les Dieux sont ici presens , le criminel est puni , ils ont déchargé toute leur colere sur celui qui la meritoit , nous n'avons plus que des sujets d'esperance.* Aussi-tôt il fit donner le signal , & il remporta une victoire entiere sur les Samnites.

Il y a bien de l'apparence que les Dieux eurent moins de part que Papi-rius à la mort de ce pauvre Garde de Poulets , & que le General en voulut tirer un sujet de rassurer les Soldats, que le faux Auspice pouvoit avoir ébranlés.

Les Romains sçavoient déjà de ces fortes de tours dans le tems de leur plus grande simplicité.

Il faut donc avouer que nous aurions grand tort de croire les Augures , ou les Oracles plus miraculeux que les Payens ne les croyoient eux-mêmes. Si nous n'en sommes pas aussi desabusés que quelques Philosophes , & quelques Generaux d'Armée , foyons-le du moins autant que le Peuple l'étoit quelquefois.

Mais tous les Payens méprisoient-ils les Oracles ? Non , sans doute. Et bien , quelques particuliers qui n'y ont point eu d'égard , suffisoient-ils pour les décrediter entièrement ? A l'autorité de ceux qui n'y croyoient pas , il ne faut qu'opposer l'autorité de ceux qui y croyoient.

Ces deux autorités ne sont pas égales. Le témoignage de ceux qui croient une chose déjà établie , n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas , a de la force pour la détruire. Ceux qui croient , peuvent n'être pas instruits des raisons de ne point croire ; mais il ne se peut guere que ceux qui ne

croient point, ne soient point instruits des raisons de croire.

C'est tout le contraire quand la chose s'établit ; le témoignage de ceux qui la croient , est de soi-même plus fort que le témoignage de ceux qui ne la croient point ; car naturellement ceux qui la croient , doivent l'avoir examinée ; & ceux qui ne la croient point , peuvent ne l'avoir pas fait.

Je ne veux pas dire que dans l'un ni dans l'autre cas , l'autorité de ceux qui croient , ou ne croient point , soit de décision ; je veux dire seulement que si on n'a point d'égard aux raisons sur lesquels les deux partis se fondent , l'autorité des uns est tantôt plus recevable , tantôt celle des autres. Cela vient en general , de ce que pour quitter une opinion commune , ou pour en recevoir une nouvelle , il faut faire quelque usage de sa raison , bon ou mauvais ; mais il n'est point besoin d'en faire aucun pour rejeter une opinion nouvelle , ou pour en prendre une qui est commune. Il faut des forces pour résister au torrent , mais il n'en faut point pour le suivre.

Et il n'importe sur le fait des Ora-

cles, que parmi ceux qui y croyoient quelque chose de divin & de surnaturel, il se trouve des Philosophes d'un grand nom, tels que les Stoïciens. Quand les Philosophes s'entêtent une fois d'un préjugé, ils sont plus incurables que le Peuple même, parce qu'ils s'entêtent également & du préjugé, & des fausses raisons dont ils le soutiennent. Les Stoïciens en particulier, malgré le faste de leur Secte, avoient des opinions qui font pitié. Comment n'eussent-ils pas crû aux Oracles ? ils croyoient bien aux Songes. Le grand Chrisippe ne retranchoit de sa créance aucun des points qui entroient dans celle de la moindre femmelette.

CHAPITRE IX.

Que les anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop crû que les Oracles fussent rendus par les Demons.

Quoiqu'il paroisse que les Chrétiens Sçavans des premiers Siècles ai-

massent assés à dire que les Oracles étoient rendus par les Demons , ils ne laissoient pas de reprocher souvent aux Payens qu'ils étoient joués par leurs Prêtres. Il falloit que la chose fût bien vraie, puisqu'ils la publioient aux dépens de ce Système des Demons , qu'ils croyoient leur être si favorable.

Voici comment parle Clement Alexandrin au troisiéme Livre des Tapisseries. *Vante-nous , si tu veux , ces Oracles pleins de folie & d'impertinence, ceux de Claros , d'Apollon Pithien , de Didime, d'Amphilochus. Tu peux encore y ajouter les Augures, & les Interprètes des songes & des prodiges. Fais-nous paroître aussi devant l'Apollon Pithien, ces gens qui devinoient par la farine ou par l'orge, & ceux qui ont été si estimés parce qu'ils parloient du ventre. Que les Secrets des Temples des Egyptiens , & que la Necromancie des Etrusques demeurent dans les tenebres ; toutes ces choses ne sont certainement que des Impostures extravagantes , & de pures tromperies pareilles à celle des jeux de Dés. Les Chèvres qu'on a dressées à la Divination , & les Corbeaux qu'on a instruits à rendre des Oracles , ne sont , pour ainsi dire , que les Associés de ces Charlatans qui fourbent tous les hommes.*

Eusebe au commencement du quatrième Livre de sa Préparation Evangelique , propose dans toute leur étendue les meilleures raisons qui soient au monde , pour prouver que tous les Oracles ont pû n'être que des Impostures , & ce n'est que sur ces mêmes raisons que je prétends m'appuyer dans la suite , quand je viendrai au détail des fourberies des Oracles.

J'avoue cependant que quoi qu'Eusebe scût si bien tout ce qui pouvoit empêcher qu'on les crût surnaturels , il n'a pas laissé de les attribuer aux Demons , & il semble que l'autorité d'un homme si bien instruit des raisons des deux partis , est d'un grand préjugé pour le parti qu'il embrasse.

Mais remarqués qu'Eusebe , après avoir fort bien prouvé que les Oracles ont pû n'être que des Impostures des Prêtres, assure sans détruire ni affoiblir ces premières preuves, qu'ils ont pourtant été le plus souvent rendus par des Demons. Il falloit qu'il apportât quelque Oracle non suspect, & rendu dans de telles circonstances , que quoique beaucoup d'autres pûssent être imputés à l'artifice des Prêtres , celui-là n'y

pût jamais être imputé ; mais c'est ce qu'Eusebe ne fait point du tout. Je vois bien que tous les Oracles peuvent n'avoir été que des fourberies , mais je ne le veux pourtant pas croire. Pourquoi ? parce que je suis bien aise d'y faire entrer les Demons. Voilà une assez pitoyable espece de raisonnement. Ce seroit autre chose si Eusebe dans les circonstances des tems où il s'est trouvé , n'avoit osé dire ouvertement que les Oracles ne fussent pas l'ouvrage des Demons , mais qu'en faisant semblant de le soutenir , il eût insinué le contraire avec le plus d'adresse qu'il eût pû.

C'est à nous à croire l'un ou l'autre selon que nous estimerons plus ou moins Eusebe. Pour moi , je croi voir clairement que dans l'endroit dont il est question , il n'y a placé les Demons que par maniere d'acquit , & par un respect forcé qu'il a eu pour l'opinion commune.

Un passage d'Origene dans son Livre septième contre Celse , prouve assez bien qu'il n'attribuoit les Oracles aux Demons que pour s'accommoder au tems , & à l'état où étoit alors cette

grande dispute entre les Chrétiens & les Payens. Je pourrois , dit-il , me servir de l'autorité d'Aristote & des Peripateticiens , pour rendre la Pithie fort suspecte ; je pourrois tirer des écrits d'Epicure & de ses Sectateurs une infinité de choses , qui décréditeroient les Oracles , & je serois voir aisément que les Grecs eux-mêmes n'en faisoient pas trop de cas ; mais j'accorde que ce n'étoient point des fictions ni des impostures ; voyons si en ce cas-là même , à examiner la chose de près , il seroit besoin que quelque Dieu s'en fût mêlé , & s'il ne seroit pas plus raisonnable d'y faire présider de mauvais Demons , & des Génies ennemis du Genre humain.

Il paroît assés que naturellement Origene eût cru des Oracles ce que nous en croyons ; mais les Payens qui les produisoient pour un titre de la Divinité de leur Religion , n'avoient garde de consentir qu'ils ne fussent qu'un artifice de leurs Prêtres. Il falloit donc pour gagner quelque chose sur les Payens , leur accorder ce qu'ils soutenoient si opiniâtrément , & leur faire voir que quand même il y auroit eu du surnaturel dans les Oracles , ce n'éroit pas à dire que la vraie Divinité y
eût

eût eu part , & alors on étoit obligé de mettre les Demons en jeu.

Il est vrai, qu'absolument parlant, il valoit mieux en exclure tout-à-fait les Demons , & que l'on eût donné par-là une plus grande atteinte à la Religion Payenne ; mais tout le monde ne penetroit peut-être pas si avant dans cette matiere , & l'on croyoit faire bien assés , lorsque par l'hipothese des Demons, qui satisfait à tout avec deux paroles , on rendoit inutiles aux Payens toutes les choses miraculeuses qu'ils pouvoient jamais alleguer en faveur de leur faux culte.

Voilà apparemment ce qui fut cause que dans les premiers Siecles de l'Eglise on embrassa si generalement ce Sისტême sur les Oracles. Nous perçons encore assés dans les tenebres d'une antiquité si éloignée , pour y démêler que les Chrétiens ne prenoient pas tant cette opinion à cause de la verité qu'ils y trouvoient , qu'à cause de la facilité qu'elle leur donnoit à combattre le Paganisme , & s'ils renaissent dans les tems où nous sommes , délivrés comme nous des raisons étrangeres qui les déterminoient

à ce parti , je ne doute point qu'ils ne suivissent presque tous le nôtre.

Jusqu'ici nous n'avons fait que lever les préjugés qui sont contraires à notre opinion, & que l'on tire ou du Système de la Religion Chrétienne , ou de la Philosophie , ou du sentiment general des Payens , & des Chrétiens même. Nous avons répondu à tout cela , non pas en nous tenant simplement sur la défensive , mais le plus souvent même en attaquant. Il faut presentement attaquer encore avec plus de force , & faire voir par toutes les circonstances particulieres qu'on peut remarquer dans les Oracles, qu'ils n'ont jamais merité d'être attribués à des Genies.

CHAPITRE X.

Oracles corrompus.

ON corrompoit les Oracles avec une facilité qui faisoit bien voir qu'on avoit à faire à des Hommes. *La Pithie Philippise* , disoit Demosthene , lorsqu'il

se plaignoit que les Oracles de Delphes étoient toujours conformes aux intérêts de Philippe.

* Quand Cleomene Roi de Sparte voulut dépouiller de la Royauté Demarate l'autre Roi, sous prétexte qu'il n'étoit pas Fils d'Ariston son Prédecesseur, & qu'Ariston lui-même s'étoit plaint qu'il lui étoit né trop peu de tems après son mariage, on envoya à l'Oracle sur une question si difficile, & en effet elle étoit de la nature de celles qui ne peuvent être décidées que par les Dieux. Mais Cleomene avoit pris les devans auprès de la Supérieure des Prêtresses de Delphes; elle déclara que Demarate n'étoit point Fils d'Ariston. La fourberie fut découverte quelque tems après, & la Prêtresse privée de sa Dignité. Il falloit bien venger l'honneur de l'Oracle & tâcher de le réparer.

** Pendant qu'Hippias étoit Tirant d'Athenes, quelques Citoyens qu'il avoit bannis obtinrent de la Pithie à force d'argent, que quand il viendrait des Lacédémoniens la consulter sur

* Herodote, l. 6.

** Herodote, l. 5.

quoi que ce pût être , elle leur dît toujours qu'ils eussent à délivrer Athenes de la tyrannie. Les Lacédemoniens , à qui on redisoit toujours la même chose à tout propos , crurent enfin que les Dieux ne leur pardonneroient jamais de mépriser des ordres si frequens , & prirent les armes contre Hippias , quoi qu'il fût leur allié.

Si les Demons rendoient les Oracles, les Demons ne manquoient pas de complaisance pour les Princes qui étoient une fois devenus redoutables , & on peut remarquer que l'Enfer avoit bien des égards pour Alexandre & pour Auguste. Quelques Historiens disent nettement qu'Alexandre voulut d'autorité absoluë être Fils de Jupiter Hammon, & pour l'interêt de sa vanité, & pour l'honneur de sa Mere qui étoit soupçonnée d'avoir eu quelque Amant moins considerable que Jupiter. On y a ajouté qu'avant que d'aller au Temple , il fit avertir le Dieu de sa volonté, & que le Dieu l'executa de fort bonne grace. Les autres Auteurs tiennent tout au moins que les Prêtres imaginerent d'eux-mêmes ce moyen de flater Alexandre. Il n'y a que Plutarque qui

fonde toute cette Divinité d'Alexandre sur une méprise du Prêtre d'Hammon, qui en saluant ce Roi, & lui voulant dire en Grec, *O mon Fils*, prononça dans ces mots une S au lieu d'une N, parce qu'étant Libien il ne sçavoit pas trop bien prononcer le Grec, & ces mots avec ce changement signifioient, *O Fils de Jupiter*. Toute la Cour ne manqua pas de relever cette faute du Prêtre à l'avantage d'Alexandre, & sans doute le Prêtre lui-même la fit passer pour une inspiration du Dieu qui avoit conduit sa langue, & confirma par des Oracles sa mauvaise prononciation. Cette dernière façon de conter l'Histoire est peut-être la meilleure; les petites origines conviennent assez aux grandes choses.

Auguste fut si amoureux de Livie, qu'il l'enleva à son Mari toute grosse qu'elle étoit, & ne se donna pas le loisir d'attendre qu'elle fût accouchée pour l'épouser. Comme l'action étoit un peu extraordinaire, * on en consulta l'Oracle. L'Oracle qui sçavoit faire sa cour, ne se contenta pas de l'approuver; il assura que jamais un

* Prudence.

Mariage ne réussissoit mieux que quand on épousoit une personne déjà grosse. Voilà pourtant, ce me semble, une étrange maxime.

Il n'y avoit à Sparte que deux Maisons dont on pût prendre des Rois. Lisander, un des plus grands Hommes que Sparte ait jamais eus, forma le dessein d'ôter cette distinction trop avantageuse à deux Familles, & trop injurieuse à toutes les autres, & d'ouvrir le chemin de la Royauté à tous ceux qui se sentiroient assez de merite pour y prétendre. Il fit pour cela un plan si composé, & qui embrassoit tant de choses, que je m'étonne qu'un homme d'esprit en ait pû espérer quelque succès. Plutarque dit fort bien que c'étoit comme une Demonstration de Mathématique, à laquelle on n'arrive que par de longs circuits. Il y avoit une Femme dans le Pont, qui prétendoit être grosse d'Apollon. Lisander jetta les yeux sur ce Fils d'Apollon, pour s'en servir quand il seroit né. C'étoit avoir des vûes bien étendues. Il fit courir le bruit que les Prêtres de Delphes gardoient d'anciens Oracles, qu'il ne leur étoit pas permis de lire, parce qu'A-

pollon avoit réservé ce droit à quelqu'un qui seroit sorti de son Sang, & qui viendrait à Delphes faire reconnoître sa naissance. Ce Fils d'Apollon devoit être le petit Enfant de Pont, & parmi ces Oracles si mystérieux, il y en devoit avoir qui eussent annoncé aux Spartiates, qu'il ne falloit donner la Couronne qu'au mérite, sans avoir égard aux familles. Il n'étoit plus question que de composer les Oracles, de gagner le Fils d'Apollon qui s'appelloit Silenus, de le faire venir à Delphes, & de corrompre les Prêtres. Tout cela étoit fait, ce qui me paroît fort surprenant; car quelles machines n'avoit-il pas fallu faire jouer? Déjà Silenus étoit en Grece, & il se préparoit à s'aller faire reconnoître à Delphes pour Fils d'Apollon, mais malheureusement un des Ministres de Lisander fut effrayé, quoi que tard, de se voir embarqué dans une affaire si délicate, & il ruina tout.

On ne peut guere voir un exemple plus remarquable de la corruption des Oracles; mais en le rapportant, je ne veux pas dissimuler ce que mon Auteur dissimule, c'est que Lisander avoit dé-

ja essayé de corrompre beaucoup d'autres Oracles , & n'en avoit pû venir à bout. Dodone avoit résisté à son argent , Jupiter Hammon avoit été inflexible , & même les Prêtres du lieu députerent à Sparte pour accuser Lifander , mais il se tira d'affaire par son credit. La grande Prêtresse même de Delphes avoit refusé de lui vendre sa voix , & cela me fait croire qu'il y avoit à Delphes deux Colleges qui n'avoient rien de commun , l'un de Prêtres , & l'autre de Prêtresses ; car Lifander qui ne pût corrompre la grande Prêtresse , corrompit bien les Prêtres. Les Prêtresses étoient les seules qui rendissent des Oracles de vive voix , & qui fissent les enragées sur le Trepie , mais apparemment les Prêtres avoient un Bureau de Propheties écrites , dont ils étoient les Maîtres , les Dispensateurs , & les Interprètes.

Je ne doute point que ces Gens-là , pour l'honneur de leur Métier , ne fissent quelquefois les difficiles avec ceux qui les vouloient gagner , sur tout si on leur demandoit des choses dont il n'y eût pas lieu d'espérer beaucoup de succès, telle qu'étoit la nouveauté que Lifander

sander avoit dessein d'introduire dans le Gouvernement de Sparte. Peut-être même le parti d'Agésilas, qui étoit alors opposé à celui de Lisander, avoit soupçonné quelque chose de ce projet, & avoit pris les devants auprès des Oracles. Les Prêtres d'Hammon eussent-ils pris la peine de venir du fond de la Libie à Sparte, faire un procès à un homme tel que Lisander, s'ils ne se fussent entendus avec ses ennemis, & s'ils n'y eussent été poussés par eux ?

CHAPITRE XI.

Nouveaux établissemens d'Oracles.

LE s Oracles qu'on établissoit quelquefois de nouveau, font autant de tort aux Demons que les Oracles corrompus.

Après la mort d'Ephestion, Alexandre voulut absolument pour se consoler qu'Ephestion fut Dieu. Tous les Courtisans y consentirent sans peine. Aussi-tôt voilà des Temples que l'on bâtit à Ephestion en plusieurs Villes,

des Fêtes qu'on instituë en son honneur, des Sacrifices qu'on lui fait, des guerifons miraculeufes qu'on lui attribüë, & afin qu'il n'y manquât rien, des Oracles qu'on lui fait rendre. Lucien dit qu'Alexandre étonné d'abord de voir la Divinité d'Epheftion réüffir fi bien, la crut enfin vraye lui-même, & fe fcut bon gré de n'être pas feule-ment Dieu, mais d'avoir encore le pouvoir de faire des Dieux.

Adrien fit les mêmes folies pour le bel Antinotis. Il fit bâtir en memoire de lui la Ville d'Antinopolis, lui donna des Temples & des Prophetes, dit faint Jerôme; or il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Infcription Grecque, qui porte,

A A N T I N O ù s ,

Le Compagnon des Dieux d'Egypte, M. Ulpius Apollonius fon Prophete.

Après cela, on ne fera pas furpris qu'Augufte ait auffi rendu des Oracles, ainfi que nous l'apprenons de Prudence. Affurément Augufte valoit bien Antinotis & Epheftion, qui félon tou-

tes les apparences ne dûrent leur Divinité qu'à leur beauté.

Sans doute ces nouveaux Oracles faisoient faire des reflexions à ceux qui étoient le moins du monde capables d'en faire. N'y avoit-il pas assés de sujet de croire qu'ils étoient de la même nature que les Anciens, & pour juger de l'origine de ceux d'Amphiaraius, de Trophonius, d'Orphée, d'Apollon même, ne suffisoit-il pas de voir l'origine de ceux d'Antinoüs, d'Ephestion, & d'Auguste ?

Nous ne voyons pourtant pas, à dire le vrai, que ces nouveaux Oracles fussent dans le même credit que les Anciens; il s'en falloit beaucoup.

On ne faisoit rendre à ces Dieux de nouvelle création qu'autant de réponses qu'il en falloit, pour en pouvoir faire sa cour aux Princes, mais du reste on ne les consultoit pas bien serieusement; & quand il étoit question de quelque chose d'important, on alloit à Delphes. Les vieux Trépiés étoient en possession de l'avenir depuis un tems immemorial, & la parole d'un Dieu expérimenté étoit bien plus sûre, que celle de ces Dieux qui n'a-

voient encore nulle experience.

Les Empereurs Romains qui étoient interessés à faire valoir la Divinité de leurs Predecesseurs , puisqu'une pareille Divinité les attendoit , auroient dû tâcher à rendre plus celebres les Oracles des Empereurs Déifiés comme Auguste , si ce n'eût été que les Peuples accoutumés à leurs anciens Oracles , ne pouvoient prendre la même confiance pour les autres. Je croirois bien même que quelque penchant qu'ils eussent aux plus ridicules Superstitions , ils se moquoient de ces nouveaux Oracles , & en general de toutes les nouvelles Institutions de Dieux. Le moyen qu'on prît l'Aigle qui se lâchoit du Bucher d'un Empereur Romain , pour l'Ame de cet Empereur qui alloit prendre sa place au Ciel ?

Pourquoi donc le Peuple avoit-il été trompé à la premiere Institution des Dieux & des Oracles ? En voici , je croi , la raison. Pour ce qui regarde les Dieux , le Paganisme n'en a eu que de deux sortes principales , ou des Dieux que l'on supposoit être essentiellement de nature Divine , ou des Dieux qui

ne l'étoient devenus qu'après avoir été de nature humaine. Les premiers avoient été annoncés par les Sages ou par les Législateurs avec beaucoup de Mystere, & le Peuple, ni ne les voyoit, ni ne les avoit vûs. Les seconds, quoi qu'ils eussent été hommes aux yeux de tout le monde, avoient été érigés en Dieux par un mouvement naturel des Peuples touchés de leurs bienfaits. On se formoit une idée très-relevée des uns, parce qu'on ne les voyoit point, & des autres parce qu'on les aimoit; mais on n'en pouvoit pas faire autant pour un Empereur Romain qui étoit Dieu par ordre de la Cour, & non pas par l'amour du Peuple, & qui outre cela venoit d'être homme publiquement.

Quant aux Oracles, leur premier établissement n'est pas non plus difficile à expliquer. Donnés-moi une demi-douzaine de personnes, à qui je puisse persuader que ce n'est pas le Soleil qui fait le jour, je ne desespérerai pas que des Nations entieres n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver moyen de la maintenir pendant

quelque tems , la voilà qui devient ancienne , & elle est suffisamment prouvée. Il y avoit sur le Parnasse un trou d'où il sortoit une exhalaison qui faisoit danser les Chèvres & qui montoit à la tête. Peut-être quelqu'un qui en fut entêté se mit à parler sans sçavoir ce qu'il disoit , & dit quelque vérité. Aussi-tôt il faut qu'il y ait quelque chose de Divin dans cette exhalaison , elle contient la science de l'avenir , on commence à ne s'approcher plus de ce trou qu'avec respect , les ceremonies se forment peu à peu. Ainsi nâquit apparemment l'Oracle de Delphes ; & comme il devoit son origine à une exhalaison qui entêtoit , il falloit absolument que la Pithie entrât en fureur pour prophetiser. Dans la plupart des autres Oracles , la fureur n'étoit pas nécessaire. Qu'il y en ait une fois un d'établi , vous jugés bien qu'il va s'en établir mille. Si les Dieux parlent bien là , pourquoi ne parleront-ils point ici ? Les Peuples frappés du merveilleux de la chose , & avides de l'utilité qu'ils en espèrent , ne demandent qu'à voir naître des Oracles en tous lieux , & puis l'Ancienneté survient à tous ces Ora-

cles , qui leur fait tous les biens du monde. Les nouveaux n'avoient garde de réussir tant , c'étoient les Princes qui les établissoient, les Peuples croient bien mieux à ce qu'ils ont fait eux-mêmes.

Ajoutés à tout cela , que dans le tems de la premiere Institution & des Dieux & des Oracles , l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne fut dans la suite. La Philosophie n'étoit point encore née , & les Superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à effuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le Peuple , n'est jamais fort éclairé ; cependant la grossiereté dont il est toujours , reçoit encore quelques différences selon les Siècles ; du moins il y en a où tout le monde est Peuple , & ceux-là sont sans comparaison les plus favorables à l'établissement des Erreurs. Ce n'est donc pas merveille si les Peuples faisoient moins de cas des nouveaux Oracles que des anciens, mais cela n'empêchoit pas que les anciens ne ressemblassent parfaitement aux nouveaux. Ou un Démon alloit se loger dans un Temple d'Ephestion pour y rendre des

Oracles , dès qu'il avoit plû à Alexandre d'en faire élever un à Ephestion comme à un Dieu ; ou s'il se rendoit des Oracles dans ce Temple sans Démon , il pouvoit bien s'en rendre de même dans le Temple d'Apollon Pithien. Or il seroit, ce me semble, fort étrange & fort surprenant qu'il n'eût fallu qu'une fantaisie d'Alexandre pour envoyer un Demon en possession d'un Temple , & faire naître par là une éternelle occasion d'erreur à tous les Hommes.

CHAPITRE XII.

Lieux où étoient les Oracles.

NOUS allons entrer presentement dans le détail des artifices que pratiquoient les Prêtres ; cela renferme beaucoup de choses de l'Antiquité assez agréables & assez particulieres.

Les Pais montagneux, & par conséquent pleins d'Antres & de Cavernes, étoient les plus abondans en Oracles. Telle étoit la Beotie , qui ancienne-

ment, dit Plutarque, en avoit une très-grande quantité. Remarqués en passant que les Beotiens étoient en réputation d'être les plus sottes gens du monde; c'étoit-là un bon Païs pour les Oracles, des Sots & des Cavernes.

Je ne croi point que le premier établissement des Oracles ait été une imposture meditée, mais le Peuple tomba dans quelque superstition, qui donna lieu à des gens un peu plus raffinés d'en profiter. Car les sottises du peuple sont telles assés souvent, qu'elles n'ont pû être prévûës, & quelquefois ceux qui le trompent, ne songeoient à rien moins, & ont été invités par lui-même à le tromper. Ainsi ma pensée est qu'on n'a point mis d'abord des Oracles dans la Beotie, parce qu'elle est montagneuse, mais que l'Oracle de Delphes ayant une fois pris naissance dans la Beotie de la maniere que nous avons dit, les autres que l'on fit à son imitation dans le même Païs, furent mis dans des Cavernes, parce que les Prêtres en avoient reconnu la commodité.

Cet usage ensuite se répandit presque par tout. Le prétexte des Exhalai-

sons divines rendoit les Cavernes nécessaires , & il semble de plus que les Cavernes inspirent d'elles-mêmes je ne sçai quelle horreur , qui n'est pas inutile à la superstition. Dans les choses qui ne sont faites que pour frapper l'imagination des hommes , il ne faut rien négliger. Peut-être la situation de Delphes a-t-elle bien servi à la faire regarder comme une Ville sainte. Elle étoit à moitié chemin de la montagne du Parnasse , bâtie sur un peu de terre-plain , & environnée de précipices qui la fortifioient sans le secours de l'art. La partie de la montagne qui étoit au-dessus , avoit à peu près la figure d'un Theatre , & les cris des Hommes , & le son des trompettes se multiplioient dans les rochers. Croyés qu'il n'y avoit pas jusqu'à ces Echos qui ne valussent leur prix.

La commodité des Prêtres , & la majesté des Oracles , demandoient donc également des Cavernes ; aussi ne voyés-vous pas un si grand nombre de Temples prophétiques en plat Pays ; mais s'il y en avoit quelques-uns , on sçavoit bien remédier à ce défaut de leur situation. Au lieu de Cavernes na-

turelles , on en faisoit d'artificielles , c'est-à-dire , de ces Sanctuaires qui étoient des especes d'Antres , où résidoit particulièrement la Divinité , & où d'autres que les Prêtres n'entroient jamais.

Quand la Pithie se mettoit sur le Trepie , c'étoit dans son Sanctuaire , lieu obscur & éloigné d'une certaine petite chambre * où se tenoient ceux qui venoient consulter l'Oracle. L'ouverture même de ce Sanctuaire , étoit couverte de feüillages de Laurier , & ceux à qui on permettoit d'en approcher , n'avoient garde d'y rien voir.

D'où croyés-vous que vienne la diversité avec laquelle les Anciens parlent de la forme de leurs Oracles ? C'est qu'ils ne voyoient point ce qui se passoit dans le fond de leurs Temples.

Par exemple , ils ne s'accordent point les uns avec les autres sur l'Oracle de Dodone , & cependant que devoit-il y avoir de plus connu des Grecs ? Aristote , au rapport de Suidas , dit qu'à Dodone , il y a deux Colomnes , sur l'une desquelles est un Bassin d'airain , & sur l'autre la Statuë d'un Enfant

* *Plutarque Dial. des Oracles qui ont cessé.*

qui tient un fouët , dont les cordes étant aussi d'airain , font du bruit contre le Bassin lorsqu'elles y sont poussées par le vent.

Démon , selon le même Suidas , dit que l'Oracle de Jupiter Dodonéen est tout environné de Bassins , qui aussi-tôt que l'un est poussé contre l'autre , se communiquent ce mouvement en rond , & font un bruit qui dure assés de tems.

D'autres disent que c'étoit un Chêne résonnant qui secoüoit ses branches & ses feuilles , lorsqu'il étoit consulté , & qui déclaroit ses volontés par des Prêtresses nommées Dodonides.

Il paroît bien par tout cela qu'il n'y avoit que le bruit de constant , parce qu'on l'entendoit de dehors ; mais comme on ne voyoit point le dedans du lieu où se rendoit l'Oracle , on ne sçavoit que par conjectures ou par le rapport infidele des Prêtres , ce qui causoit le bruit. Il se trouve pourtant dans l'Histoire , que quelques personnes ont eu le privilege d'entrer dans ces Sanctuaires , mais ce n'étoient pas des gens moins considérables qu'Alexandre & Vespasien. Strabon rapporte

de Callisthene , qu'Alexandre entra seul avec le Prêtre dans le Sanctuaire d'Hammon , & que tous les autres n'entendirent l'Oracle que de dehors.

Tacite dit aussi que Vespasien étant à Alexandrie , & ayant déjà des desseins sur l'Empire , voulut consulter l'Oracle de Serapis, mais qu'il fit auparavant sortir tout le monde du Temple. Peut-être cependant n'entra-t-il pas pour cela dans le Sanctuaire. A ce conte les exemples d'un tel privilege seront très-rares ; car mon Auteur avouë qu'il n'en connoît point d'autres que ces deux-là , si ce n'est peut-être qu'on y veuille ajouter ce que Tacite dit de Titus , à qui le Prêtre de la Venus de Paphos ne voulut découvrir qu'en secret beaucoup de grandes choses qui regardoient les desseins qu'il méditoit alors ; mais cet exemple prouve encore moins que celui de Vespasien , la liberté que les Prêtres accordoient aux Grands d'entrer dans les Sanctuaires de leurs Temples. Sans doute il falloit un grand credit pour les obliger à la confidence de leurs Mysteres , & même ils ne la faisoient qu'à

des Princes naturellement intéressés à leur garder le secret , & qui dans le cas où ils se trouvoient , avoient quelque raison particuliere de faire valoir les Oracles.

Dans ces Sanctuaires tenebreux étoient cachées toutes les machines des Prêtres , & ils y entroient par des conduits souterrains. Rufin nous décrit le Temple de Serapis tout plein de chemins couverts ; & pour rapporter un témoignage encore plus fort que le sien, l'Ecriture Sainte ne nous apprend-elle pas comment Daniel découvrit l'imposture des Prêtres de Belus , qui sçavoient bien rentrer secretement dans son Temple pour prendre les Viandes qu'on y avoit offertes ? Il me semble que cette Histoire seule devoit décider toute la question en notre faveur. Il s'agit là d'un des Miracles du Paganisme qui étoit crû le plus universellement , de ces victimes que les Dieux prenoient la peine de venir manger eux-mêmes. L'Ecriture attribuë-t-elle ce prodige aux Demons ? Point du tout , mais à des Prêtres imposteurs ; & c'est-là la seule fois où l'Ecriture s'étend un peu sur un prodige du Paga-

nisme ; & en ne nous avertissant point que tous les autres n'étoient pas de la même nature , elle nous donne à entendre fort clairement qu'ils en étoient. Combien après tout devoit-il être plus aisé de persuader aux peuples que les Dieux descendoient dans des Temples pour leur parler , leur donner des instructions utiles , que de leur persuader qu'ils venoient manger des membres de Chevres & de Moutons ? & si les Prêtres mangeoient bien en la place des Dieux , à plus forte raison pouvoient-ils parler aussi en leur place.

Les voûtes des Sanctuaires augmentoient la voix , & faisoient un retentissement qui imprimoit de la terreur. Aussi voyés-vous dans tous les Poètes que la Pithie pouffoit une voix plus qu'humaine ; peut-être même les Trompettes qui multiplioient le son , n'étoient-elles pas alors tout-à-fait inconnuës ; peut-être le Chevalier Morland n'a t-il fait que renouveler un secret que les Prêtres Payens avoient scû avant lui , & dont ils avoient mieux aimé tirer du profit en ne le publiant pas , que de l'honneur en le publiant. Du moins le Pere Kirker assure qu'A-

Alexandre avoit une de ces Trompettes, avec laquelle il se faisoit entendre de toute son Armée en même tems.

Je ne veux pas oublier une bagatelle, qui peut servir à marquer l'extrême application que les Prêtres avoient à fourber. Du Sanctuaire ou du fond des Temples, il sortoit quelquefois une * vapeur très-agréable, qui remplissoit tout le lieu où étoient les Consultants. C'étoit l'arrivée du Dieu qui parfumoit tout. Jugés si des gens qui pouffoient jusqu'à ces minuties presque inutiles l'exactitude de leurs impostures, pouvoient rien négliger d'essentiel.

CHAPITRE XIII.

Distinctions de jours & autres Mysteres des Oracles.

LES Prêtres n'oublioient aucune sorte de précaution. Ils marquoient à leur gré de certains jours où il n'étoit

* *Plut. Dial. des Or.*

point

point permis de consulter l'Oracle. Cela avoit un air mystérieux, ce qui est déjà beaucoup en pareilles matieres; mais la principale utilité qu'ils en reti-roient, c'est qu'ils pouvoient vous renvoyer sur ce prétexte, s'ils avoient des raisons pour ne pas vouloir vous répondre, ou que pendant ce tems de silence ils prenoient leurs mesures, & faisoient leurs préparatifs.

A l'occasion de ces prétendus jours malheureux, il fut rendu à Alexandre un des plus jolis Oracles qui ait jamais été. Il étoit allé à Delphes pour consulter le Dieu; & la Prêtresse qui prétendoit qu'il n'étoit point alors permis de l'interroger, ne vouloit point entrer dans le Temple. Alexandre qui étoit brusque, la prit par le bras pour l'y mener de force, & elle s'écria, *Ah! mon Fils, on ne peut te resister. Je n'en veux pas davantage*, dit Alexandre, *cet Oracle me suffit.*

Les Prêtres avoient encore un secret pour gagner du tems, quand il leur plaisoit. Avant que de consulter l'Oracle, il falloit sacrifier; & si les entrailles des Victimes n'étoient pas heureuses, le Dieu n'étoit pas encore en hu-

meur de répondre. Et qui jugeoit des entrailles des Victimes? Les Prêtres. Le plus souvent même, ainsi qu'il paroît par beaucoup d'exemples, ils étoient seuls à les examiner, & tel qu'on obligeoit à recommencer le Sacrifice, avoit pourtant immolé un animal, dont le cœur & le foye étoient les plus beaux du monde.

Ce qu'on appelloit les Mysteres & les Ceremonies secretes d'un Dieu, étoit sans doute un des meilleurs artifices que les Prêtres eussent imaginé pour leur fureté. Ils ne pouvoient si bien couvrir leur jeu, que bien des gens ne soupçonnassent la fourberie. Ils s'avisèrent d'établir de certains Mysteres, qui engageoient à un secret inviolable ceux qui y étoient initiés.

Il est vrai qu'il y avoit de ces Mysteres dans des Temples qui n'avoient point d'Oracles, mais il y en avoit aussi dans beaucoup de Temples à Oracles, par exemple, dans celui de Delphes. Plutarque dans ce Dialogue si souvent cité, dit qu'il n'y avoit personne à Delphes, ni dans tout ce Pays, qui ne fût initié aux Mysteres. Ainsi tout étoit dans la dépendance des

Prêtres ; si quelqu'un eût osé ouvrir la bouche contre eux , on eût bien crié à l'Athée & à l'Impie , & on lui eût fait des affaires dont il ne se fût jamais tiré.

Sans les Mysteres , les Habitans de Delphes n'eussent pas laissé d'être toujours engagés à garder le secret aux Prêtres sur leurs friponneries ; car Delphes étoit une Ville qui n'avoit point d'autre revenu que celui de son Temple , & qui ne vivoit que d'Oracles ; mais les Prêtres s'assuroient encore mieux de ces peuples en se les attachant par le double lien de l'interêt & de la superstition. On eût été bien reçu à parler contre les Oracles dans une telle Ville !

Ceux qu'on initioit aux Mysteres , donnoient des assurances de leur discrétion ; ils étoient obligés à faire aux Prêtres une confession de tout ce qu'il y avoit de plus caché dans leur vie , & c'étoit après cela à ces pauvres initiés à prier les Prêtres de leur garder le secret.

Ce fut sur cette confession qu'un Lacedemonien qui s'alloit faire initier aux Mysteres de Samothrace , dit brusquement aux Prêtres , *Si j'ai fait des crimes , les Dieux les savent bien.*

Un autre répondit à peu près de la même façon. *Est-ce à toi ou au Dieu qu'il faut confesser ses crimes ? C'est au Dieu*, dit le Prêtre. *Et bien, retire-toi donc*, reprit le Lacedemonien, *& je les confesserai au Dieu*. Tous ces Lacedemoniens n'avoient pas extrêmement l'esprit de devotion. Mais ne pouvoit-il pas se trouver quelque impie, qui allât avec une fausse confession se faire initier aux Mysteres, & qui en découvrit ensuite toute l'extravagance, & publiât la fourberie des Prêtres ?

Je croi que ce malheur a pû arriver, & je croi aussi que les Prêtres le prévenoient autant qu'il leur étoit possible. Ils voyoient bien à qui ils avoient affaire, & je vous garantis que les deux Lacedemoniens dont nous venons de parler, ne furent point reçûs. De plus, on avoit déclaré les Epicuriens incapables d'être initiés aux Mysteres, parce que c'étoient des gens qui faisoient profession de s'en moquer, & je ne croi pas même qu'on leur rendît d'Oracles. Ce n'étoit pas une chose difficile que de les reconnoître ; tous ceux d'entre les Grecs qui se méloient un peu de Littérature, faisoient choix d'une Secte de

Philosophie , & le surnom qu'ils tiroient de leur Secte , étoit presque ce qu'est parmi nous celui qu'on prend d'une Terre. On distinguoit, par exemple , trois Demetrius , parce que l'un étoit Demetrius le Cinique , l'autre , Demetrius le Stoïcien , l'autre , Demetrius le Peripateticien.

La coutume d'exclure les Epicuriens de tous les Mysteres étoit si générale , & si nécessaire pour la sûreté des choses sacrées , qu'elle fut prise par ce grand fourbe , dont Lucien nous décrit si agréablement la Vie , cet Alexandre qui joia si long-tems les Grecs avec ses Serpens. Il avoit même ajouté les Chrétiens aux Epicuriens , parce qu'à son égard ils ne valoient pas mieux les uns que les autres ; & avant que de commencer ses cérémonies , il crioit : *Qu'on chasse d'ici les Chrétiens* , à quoi le peuple répondoit comme en une espece de Chœur , *Qu'on chasse les Epicuriens*. Il fit bien pis ; car se voyant tourmenté par ces deux sortes de Gens , qui , quoique poussés par differens intérêts , conspiroient à tourner ses Cérémonies en ridicules , il déclara que le Pont où il faisoit alors sa demeur-

re se remplissoit d'Impies , & que le Dieu dont il étoit le Prophete , ne parleroît plus , si on ne l'en vouloit défaire , & sur cela il fit courir sus aux Chrétiens & aux Epicuriens.

L'Apollon de Daphné , Fauxbourg d'Antioche , étoit dans la même peine, lorsque du tems de Julien l'Apostat , il répondit à ceux qui lui demandoient la cause de son silence, qu'il s'en falloit prendre à de certains Morts enterrés dans le voisinage. Ces Morts étoient des Martyrs Chrétiens , & entr'autres saint Babillas. On veut communément que ce fût la présence de ces Corps bienheureux qui ôtoit aux Demons le pouvoir de parler dans l'Oracle ; mais il y a plus d'apparence que le grand concours de Chrétiens qui se faisoit aux Sepulchres de ces Martyrs , incommodoit les Prêtres d'Apollon , qui n'aimoient pas à avoir pour témoins de leurs actions des ennemis clair-voyans , & qu'ils tâcherent par ce faux Oracle d'obtenir d'un Empereur Payen , qu'il fit jetter hors delà ces Corps dont le Dieu se plaignoit.

Pour revenir presentement aux artifices dont les Oracles étoient pleins ,

& pour comprendre en une seule reflexion toutes celles qu'on peut faire là-dessus, je voudrois bien qu'on me dît pourquoi les Demons ne pouvoient prédire l'avenir que dans des Trous, dans des Cavernes, & dans des lieux obscurs, & pourquoi ils ne s'avisent jamais d'animer une Statuë, ou de faire parler une Prêtresse dans un Carrefour, exposé de toutes parts aux yeux de tout le monde.

On pourra dire que les Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetés, & plus encore ceux qui se rendoient en songe, avoient absolument besoin de Demons, mais il nous sera bien aisé de faire voir qu'ils n'avoient rien de plus miraculeux que les autres.

CHAPITRE XIV.

Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetés.

LES Prêtres n'étoient pas scrupuleux jusqu'au point de n'oser décacheter les billets qu'on leur apportoit; il

falloit qu'on les laissât sur l'Autel ; après quoi on fermoit le Temple où les Prêtres sçavoient bien rentrer sans qu'on s'en apperçût , ou bien il falloit mettre ces billets entre les mains des Prêtres , afin qu'ils dormissent dessus , & reçussent en songe la réponse qu'il y falloit faire , & dans l'un & l'autre cas ils avoient le loisir & la liberté de les ouvrir. Ils sçavoient pour cela plusieurs secrets , dont nous voyons quelques-uns mis en pratique par le faux Prophete de Lucien. On peut les voir dans Lucien même , si l'on est curieux d'apprendre comment on pouvoit decacheter les Billets des Anciens sans qu'il y parût.

Assurément on s'étoit servi de quel qu'un de ces Secrets pour ouvrir le Billet que ce Gouverneur de Cilicie dont parle Plutarque , avoit envoyé à l'Oracle de Mopsus qui étoit à Malle, Ville de cette Province. Le Gouverneur ne sçavoit que croire des Dieux ; il étoit obsédé d'Epicuriens qui lui avoient jetté beaucoup de doutes dans l'esprit. Il se résolut, comme dit agréablement Plutarque , d'envoyer un Espion chés les Dieux , pour apprendre

ce qui en étoit. Il lui donna un Billet bien cacheté pour le porter à l'Oracle de Mopsus. Cet Envoyé dormit dans le Temple, & vit en songe un homme fort bien fait, qui lui dit, *Noir*. Il porte cette réponse au Gouverneur. Elle parut très-ridicule à tous les Epicuriens de sa Cour, mais il en fut frappé d'étonnement & d'admiration, & en leur ouvrant son Billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits, *T'immo-lerai-je un Bœuf blanc ou noir?* Après ce miracle, il fut toute sa vie fort devot au Dieu Mopsus. Nous éclaircirons ensuite ce qui regarde le songe, il suffit présentement que le billet avoit pu être décacheté & refermé avec adresse. Il avoit toujours fallu le porter au Temple, & il n'eût pas été nécessaire qu'il fût sorti des mains du Gouverneur, si un Demon eût dû y répondre.

Si les Prêtres n'osoient se hasarder à décacheter les billets, ils tâchoient de sçavoir adroitement ce qui amenoit les Gens à l'Oracle. D'ordinaire c'étoient des Gens considérables, qui avoient dans la tête quelque dessein ou quelque passion qui n'étoit pas inconnue

dans le monde. Les Prêtres avoient tant de commerce avec eux , à l'occasion des Sacrifices qu'il falloit faire , ou des délais qu'il falloit observer avant que l'Oracle parlât , qu'il n'étoit pas trop difficile de tirer de leur bouche , ou du moins de conjecturer quel étoit le sujet de leur voyage. On leur faisoit recommencer Sacrifices sur Sacrifices , jusqu'à ce qu'on se fût éclairci. On les mettoit entre les mains de certains menus Officiers du Temple , qui sous prétexte de leur en montrer les Antiquités , les Statuës , les Peintures , les Offrandes , sçavoient l'art de les faire parler sur leurs affaires. Ces Antiquaires pareils à ceux qui vivent aujourd'hui de ce métier en Italie , se trouvoient dans tous les Temples un peu considerables. Ils sçavoient par cœur tous les miracles qui s'y étoient faits ; ils vous faisoient bien valoir la puissance & les merveilles du Dieu ; ils vous contoient fort au long l'histoire de chaque Present qu'on lui avoit consacré. Sur cela Lucien dit assés plaisamment que tous ces gens-là ne vivoient & ne subsistoient que de Fables, & que dans la Grece on eût été bien

fâché d'apprendre des verités dont il n'eût rien coûté. Si ceux qui venoient consulter l'Oracle , ne parloient point, leurs Domestiques se taisoient-ils ? Il faut sçavoir que dans une Ville à Oracle , il n'y avoit presque que des Officiers de l'Oracle. Les uns étoient Prophetes & Prêtres, les autres Poètes qui habilloient en Vers les Oracles rendus en Prose, les autres simples Interpretes, les autres petits Sacrificateurs qui immoloient les Victimes, & en examinoient les entrailles, les autres vendeurs de parfums ou d'encens, ou de Bêtes pour les Sacrifices, les autres Antiquaires, les autres enfin n'étoient que des Hôtelliers, que le grand abord des Etrangers enrichissoit. Tous ces gens-là étoient dans les intérêts de l'Oracle & du Dieu ; & si par le moyen des Domestiques des Etrangers, ils découvroient quelque chose qui fût bon à sçavoir, vous ne devés pas douter que les Prêtres n'en fussent avertis.

Le faux Prophete Alexandre qui avoit établi son Oracle dans le Pont, avoit bien jusque dans Rome des Correspondans, qui lui mandoient les af-

faïres les plus secretes de ceux qui l'alloient consulter.

Par ces moyens on pouvoit répondre même sans avoir besoin de recevoir de billets, & ces moyens n'étoient pas sans doute inconnus aux Prêtres de l'Apollon de Claros, s'il est vrai qu'il suffisoit de leur dire le nom de ceux qui les consultoient. Voici comme Tacite en parle au 2. 1. des Annales. *Germanicus alla consulter Apollon de Claros. Ce n'est point une femme qui y rend les Oracles comme à Delphes, mais un homme qu'on choisit dans de certaines familles, & qui est presque toujours de Milet. Il suffit de lui dire le nombre & les noms de ceux qui viennent le consulter, ensuite il se retire dans une Grotte, & ayant pris de l'eau d'une source qui y est, il vous répond en Vers à ce que vous avez dans l'esprit, quoique le plus souvent il soit très-ignorant.*

Nous pourrions remarquer ici que l'on confioit bien à une femme l'Oracle de Delphes, parce qu'il n'étoit question que d'y faire la Démoniaque, mais que comme celui de Claros avoit plus de difficulté, on ne le donnoit qu'à un homme. Nous pourrions remarquer encore que l'ignorance du Pro-

phete, sur laquelle roule une bonne partie de ce qu'il y a de miraculeux dans l'Oracle, ne pouvoit jamais être fort bien prouvée; qu'enfin le Demon de l'Oracle, tout Demon qu'il étoit, ne pouvoit se passer de sçavoir les noms de ceux qui le consultoient, mais nous n'en sommes pas-là présentement, c'est assés d'avoir fait voir comment on pouvoit répondre non-seulement à des billets cachetés, mais à de simples pensées. Il est vrai qu'on ne pouvoit pas répondre aux pensées de tout le monde, & que ce que le Prêtre de Claros faisoit pour Germanicus, il ne l'eût pas pû faire pour un simple Bourgeois de Rome.

CHAPITRE XV.

Des Oracles en Songes.

LE nombre est fort grand des Oracles qui se rendoient par Songes. Cette maniere avoit plus de merveilleux qu'aucune autre, & avec cela elle n'étoit pas fort difficile dans la pratique.

Le plus fameux de tous ces Oracles étoit celui de Trophonius dans la Beotie. Trophonius n'étoit qu'un simple Heros , mais ses Oracles se rendoient avec plus de ceremonies que ceux d'aucun Dieu. Pausanias qui avoit été lui-même le consulter , & qui avoit passé par toutes ces cérémonies , nous en a laissé une description fort ample , dont je croi qu'on fera bien aise de trouver ici un abrégé exact.

Avant que de descendre dans l'Antre de Trophonius , il falloit passer un certain nombre de jours dans une espece de petite Chapelle qu'on appelloit de la Bonne Fortune , & du Bon Genie. Pendant ce tems on recevoit des expiations de toutes les fortes ; on s'abstenoit d'eaux chaudes ; on se lavoit souvent dans le Fleuve Hircinas ; on sacrifioit à Trophonius , & à toute sa famille , à Apollon , à Jupiter surnommé Roi , à Saturne , à Junon , à une Ceres Europe qui avoit été Nourrice de Trophonius , & on ne vivoit que des chairs sacrifiées. Les Prêtres apparemment ne vivoient aussi d'autre chose. Il falloit consulter les entrailles de toutes ces Victimes , pour voir si Trophonius

trouvoit bon que l'on descendît dans son Antre ; mais quand elles auroient été toutes les plus heureuses du monde, ce n'étoit encore rien ; les entrailles qui décidoient étoient celles d'un certain Belier qu'on immoloit en dernier lieu. Si elles étoient favorables , on vous menoit la nuit au Fleuve Hircinas. Là deux jeunes Enfans de douze ou treize ans vous frotoient tout le corps d'huile. Ensuite on vous conduisoit jusqu'à la source du Fleuve , & on vous y faisoit boire de deux sortes d'eaux , celles de Lethé qui effaçoient de votre esprit toutes les pensées prophanes qui vous avoient occupé auparavant , & celles de Mnemosine qui avoient la vertu de vous faire retenir tout ce que vous deviez voir dans l'Antre sacré. Après tous ces préparatifs , on vous faisoit voir la Statuë de Trophonius , à qui vous faisiés vos prieres ; on vous équipoit d'une Tunique de lin ; on vous mettoit de certaines bandelettes sacrées , & enfin vous alliés à l'Oracle.

L'Oracle étoit sur une Montagne dans une enceinte faite de pierres blanches , sur laquelle s'élevoient des Obe-

lisques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne de la figure d'un four taillée de main d'Homme. Là s'ouvroit un trou assés étroit , où l'on ne descendoit point par des degrés , mais par de petites échelles. Quand on y étoit descendu , on trouvoit une autre petite Caverne dont l'entrée étoit assés étroite. On se couchoit à terre ; on prenoit dans chaque main de certaines compositions de miel , qu'il falloit nécessairement porter ; on passoit les pieds dans l'ouverture de la petite caverne , & aussi-tôt on se sentoit emporté au-dans avec beaucoup de force & de vitesse.

C'étoit-là que l'avenir se déclaroit , mais non pas à tous d'une même manière. Les uns voyoient , les autres entendoient. Vous sorties de l'Antre couché par terre comme vous y étiez entré , & les pieds les premiers. Aussi-tôt on vous mettoit dans la Chaise de Mnemosine , où l'on vous demandoit ce que vous aviez vû ou entendu. De-là on vous ramenoit dans cette Chapelle du Bon Genie, encore tout étourdi & tout hors de vous. Vous repreniez vos sens peu à peu , & vous recommen-

ciés à pouvoir rire ; car jusque-là la grandeur des Myſteres & la divinité dont vous étiez rempli , vous en avoient bien empêché. Pour moi , il me ſemble qu'on n'eût pas dû attendre ſi tard à rire.

Pauſanias nous dit qu'il n'y a jamais eu qu'un homme qui ſoit entré dans l'Antre de Trophonius , & qui n'en ſoit pas forti. C'étoit un certain Eſpion que Démetrius y envoya pour voir ſ'il n'y avoit pas dans ce lieu ſaint quelque choſe qui fût bon à piller. On trouva loin de-là le corps de ce malheureux , qui n'avoit point été jetté de hors par l'ouverture ſacrée de l'Antre.

Il ne nous eſt que trop aisé de faire nos reflexions ſur tout cela. Quel loisir n'avoient pas les Prêtres , pendant tous ces differens Sacrifices qu'ils faiſoient faire , d'examiner ſi on étoit propre à être envoyé dans l'Antre ? car aſſurément Trophonius choiſiſſoit ſes Gens , & ne recevoit pas tout le monde. Combien toutes ces Ablutions , & ces Expiations , & ces Voyages nocturnes , & ces paſſages dans des Cavernes étroites & obſcures , rempliſſoient-elles

les l'esprit de superstition , de frayeur , & de crainte ? Combien de machines pouvoient joier dans ces tenebres ? L'Histoire de l'Espion de Demetrius , nous apprend qu'il n'y avoit pas de fureté dans l'Antre pour ceux qui n'y apportoit pas de bonnes intentions ; & de plus , qu'outre l'ouverture sacrée qui étoit connue de tout le monde , l'Antre en avoit une secrète qui n'étoit connue que des Prêtres. Quand on s'y sentoît entraîné par les pieds on étoit sans doute tiré par des cordes , & on n'avoit garde de s'en appercevoir en y portant les mains , puisqu'elles étoient embarrassées de ces compositions de miel , qu'il ne falloit pas lâcher. Ces Cavernes pouvoient être pleines de parfums & d'odeurs qui troubloient le cerveau ; ces eaux de Lethé & de Mnemosine pouvoient aussi être préparées pour le même effet. Je ne dis rien des spectacles & des bruits dont on pouvoit être épouvanté , & quand on sortoit de là tout hors de soi , on disoit ce qu'on avoit vû ou entendu à des gens , qui profitant de ce desordre , le recueilloient comme il leur plaisoit , y changeoient ce qu'ils vou-

loient , ou enfin en étoient toujours les interpretes.

Ajoutés à tout cela , que de ces Oracles qui se rendoient par Songes , il y en avoit ausquels il falloit se préparer par des Jeûnes , comme celui * d'Amphiaraus dans l'Attique ; que si vos Songes ne pouvoient pas recevoir quelque interpretation apparente , on vous faisoit dormir dans le Temple sur nouveaux frais , que l'on ne manquoit jamais de vous remplir l'esprit d'idées propres à vous faire avoir des Songes , où il entrât des Dieux , & des choses extraordinaires , & qu'on vous faisoit dormir le plus souvent sur des peaux de Victimes , qui pouvoient avoir été frottées de quelque drogue qui fit son effet sur le cerveau.

Quand c'étoient les Prêtres , qui en dormant sur les Billets cachetés , avoient eux-mêmes les Songes prophetiques , il est clair que la chose est encore plus aisée à expliquer. En vérité , il y avoit du superflu dans les soins que prenoient les Prêtres Payens pour cacher leurs impostures. Si on étoit assez credule & assez stupide pour se con-

* Philostrate , l. 2. de la vie d'Apollonius.

tenter de leurs Songes, & pour y ajouter foi, il n'étoit pas besoin qu'ils laissent aux autres la liberté d'en avoir, ils pouvoient se réserver ce droit à eux seuls, sans qu'on y eût trouvé à redire. De la maniere dont ces Peuples étoient faits, c'étoit leur faire trop d'honneur que de les fourber avec quelque précaution & quelque adresse.

Croira-t-on bien qu'il y avoit dans l'Achaïe * un Oracle de Mercure qui se rendoit de cette sorte? Après beaucoup de cérémonies, on parle au Dieu à l'oreille, & on lui demande ce qu'on veut. Ensuite on se bouche les oreilles avec les mains, on sort du Temple, & les premières paroles qu'on entend au sortir de là, c'est la Réponse du Dieu. Encore, afin qu'il fût plus aisé de faire entendre, sans être aperçû, telles paroles qu'on voudroit, cet Oracle ne se rendoit que le soir,

* *Pausanias.*



CHAPITRE XVI.

Ambiguïté des Oracles.

UN des plus grands secrets des Oracles, & une des choses qui marque autant que les hommes s'en méloient, c'est l'ambiguïté des Réponses, & l'art qu'on avoit de les accommoder à tous les événemens qu'on pouvoit prévoir.

* Lorsqu'Alexandre tomba malade tout d'un coup à Babylone, quelques-uns des principaux de sa Cour allèrent passer une nuit dans le Temple de Serapis, pour demander à ce Dieu s'il ne seroit point à propos de lui faire apporter le Roi afin qu'il le guerît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux pour Alexandre qu'il demeurât où il étoit. Serapis avoit raison, car s'il se le fût fait apporter, & qu'Alexandre fût mort en chemin, ou même dans le Temple, que n'eût-on pas dit? mais si le Roi recouvroit sa santé à Babylone, quelle gloire pour l'Oracle? S'il mou-

* *Arrian, l. 7.*

roit , c'est qu'il lui étoit avantageux de mourir après des Conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter , ni conserver. Il s'en fallut tenir à cette dernière interpretation , qui ne manqua pas d'être trouvée à l'avantage de Serapis , si-tôt qu'Alexandre fut mort.

Macrobe dit que quand Trajan eut pris le dessein d'aller attaquer les Parthes , on le pria d'en consulter l'Oracle de la Ville d'Heliopolis , auquel il ne falloit qu'envoyer un billet cacheté. Trajan ne se fioit point trop aux Oracles , il voulut auparavant éprouver celui-là. Il y envoya un billet cacheté , où il n'y avoit rien , on lui en renvoya autant. Voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il y envoya une seconde fois un autre billet cacheté , par lequel il demandoit au Dieu s'il retourneroit à Rome , après avoir mis fin à la Guerre qu'il entreprenoit. Le Dieu ordonna que l'on prît une Vigne qui étoit une des Offrandes de son Temple , qu'on la mît par morceaux , & qu'on la portât à Trajan. L'événement , dit Macrobe , fut parfaitement conforme à cet Oracle , car Trajan mourut à cette Guerre , & on reporta

à Rome ses os qui avoient été représentés par la Vigne rompuë.

Tout le monde sçavoit assurément que l'Empereur songeoit à faire la Guerre aux Parthes , & qu'il ne consultoit l'Oracle que sur cela , & l'Oracle eut l'esprit de lui rendre une Réponse allegorique , & si générale quelle ne pouvoit manquer d'être vraie. Car que Trajan retournât à Rome victorieux , mais blessé , ou ayant perdu une partie de ses Soldats , qu'il fût vaincu , & que son Armée fût mise en fuite ; qu'il y arrivât seulement quelque division ; qu'il en arrivât dans celles des Parthes ; qu'il en arrivât même dans Rome , en l'absence de l'Empereur ; que les Parthes fussent absolument défaits ; qu'ils ne fussent défaits qu'en partie ; qu'ils fussent abandonnés de quelques-uns de leurs alliés ; la Vigne rompuë convenoit merveilleusement à tous ces cas differens ; il y eût eu bien du malheur , s'il n'en fût arrivé aucun ; & je croi que les os de l'Empereur reportés à Rome , sur quoi l'on fit tomber l'explication de l'Oracle , étoient pourtant la seule chose à quoi l'Oracle n'avoit point pensé.

A propos de cette Vigne , je ne croi pas devoir oublier une espece d'Oracle qui s'accommodoit à tout , dont Apulée nous apprend que les Prêtres de la Déesse de Syrie avoient été les inventeurs. Ils avoient fait deux Vers dont le sens étoit : *Les Bœufs attelés coupent la Terre , afin que les Campagnes produisent leurs fruits.* Avec ces deux Vers, il n'y avoit rien à quoi ils ne répondissent. Si on les venoit consulter sur un Mariage , c'étoit la chose même , des Bœufs attelés ensemble , des Campagnes fecondes. Si on les consultoit sur quelque terre que l'on vouloit acheter, voilà des Bœufs pour la labourer , voilà des champs fertiles. Si on les consultoit sur un Voyage , les Bœufs sont attelés , & tout prêts à partir , & ces Campagnes fecondes vous promettent un grand gain. Si on alloit à la Guerre, ces Bœufs sous le joug ne vous annoncent-ils pas que vous y mettrés aussi vos ennemis ? Cette Déesse de Syrie apparemment n'aimoit pas à parler , & elle avoit trouvé moyen de satisfaire par une seule Réponse à toutes sortes de Questions.

Ceux qui recevoient ces Oracles ambigus ,

bigus , prenoient volontiers la peine d'y ajuster l'événement , & se chargeoient eux-mêmes de les justifier. Souvent ce qui n'avoit eu qu'un sens dans l'intention de celui qui avoit rendu l'Oracle , se trouvoit en avoir deux après l'événement , & le Fourbe pouvoit se reposer sur ceux qu'il fourboit du soin de sauver son honneur. Quand le faux Prophete Alexandre répondit à Rutilien , qui lui demandoit quels Précepteurs il donneroit à son Fils , qu'il lui donnât Pythagore & Homere , il entendit tout simplement qu'on lui fît étudier la Philosophie & les Belles Lettres. Le jeune homme mourut peu de jours après , & on representoit à Rutilien que son Prophete s'étoit bien mépris. Mais Rutilien trouvoit avec beaucoup de subtilité la mort de son Fils annoncée dans l'Oracle , parce qu'on lui donnoit pour Précepteurs Pythagore & Homere qui étoient morts.



C A A P I T R E X V I I .

*Fourberies des Oracles manifestement
découvertes.*

IL n'est plus question de deviner les finesses des Prêtres par des moyens, qui pourroient eux-mêmes paroître trop fins, un tems a été qu'on les a découvertes de toutes parts aux yeux de toute la terre; ce fut quand la Religion Chrétienne triompha hautement du Paganisme sous les Empereurs Chrétiens.

Theodoret dit que Theophile Evêque d'Alexandrie, fit voir à ceux de cette Ville les Statuës creuses où les Prêtres entroient par des chemins cachés pour y rendre les Oracles.

Lorsque par l'Ordre de Constantin on abatit le Temple d'Esculape à Eges en Cilicie, on en chassa, dit Eusebe dans la Vie de cet Empereur, non pas un Dieu ni un Demon, mais le Fourbe qui avoit si long-tems imposé à la crédulité des peuples. A cela il ajoute en general que dans les

Simulacres des Dieux abatus , on n'y trouvoit rien moins que des Dieux ou des Demons , non pas même quelques malheureux Spectres obscurs & tenebreux , mais seulement du foin & de la paille ou des ordures , ou des os de morts. C'est de lui que nous apprenons l'Histoire de ce Theotecnus qui consacra dans la Ville d'Antioche une Statuë de Jupiter Dieu de l'Amitié , à laquelle il fit sans doute rendre des Oracles , puisqu'Eusebe dit que ce Dieu avoit des Prophetes. Theotecnus se mit par là en si grand credit , que Maximin le fit Gouverneur de toute la Province. Mais Licinius étant venu à Antioche , & se doutant de l'imposture , il fit mettre à la Question les Prêtres & les Prophetes de ce nouveau Jupiter. Ils avoüerent tout , & furent punis du dernier supplice , eux & leurs associés , & avant eux tous , Theotecnus leur Maître. Le même Eusebe nous assure encore au 4. Liv. de la Prep. Ev. que de son tems les plus fameux Prophetes d'entre les Payens , & leurs Theologiens les plus célèbres , dont quelques-uns même étoient Magistrats dans leurs Villes , avoient été obligés par les tour-

mens d'expliquer en détail tout l'appareil de la fourberie des Oracles. S'il s'agissoit presentement de ce que les Chrétiens en ont crû , tous ces passages d'Eusebe décideroient , ce me semble , la question. On plaçoit les Demons dans un certain Systême général qui servoit pour les disputes ; mais quand on venoit à un point de fait particulier , on ne parloit guere d'eux , au contraire on leur donnoit nettement l'exclusion.

Je ne croi pas qu'il puisse jamais y avoir de meilleurs témoins contre les Demons que les Prêtres Payens ; ainsi après leurs dépositions , la chose me paroît terminée. J'ajouterai seulement ici un Chapitre sur les Sorts , non pas pour en découvrir l'imposture , car cela est compris dans ce que nous avons dit sur les Oracles , & de plus elle se découvre assés d'elle-même , mais pour ne pas oublier une espece d'Oracles , très-fameux dans l'Antiquité.



CHAPITRE XVIII.*Des Sorts.*

LE Sort est l'effet du hazard , & comme la décision ou l'Oracle de la Fortune ; mais les Sorts sont les Instrumens dont on se sert pour sçavoir quelle est cette décision.

Les Sorts étoient le plus souvent des especes de Dés sur lesquels étoient gravés quelques caracteres ou quelques mots dont on alloit chercher l'explication dans des Tables faites exprès. Les usages étoient differens sur les Sorts ; dans quelques Temples , on les jettoit soi-même , dans d'autres on les faisoit sortir d'une Urne , d'où est venuë cette maniere de parler si ordinaire aux Grecs , *le Sort est tombé.*

Ce jeu de Dés étoit toujours précédé de Sacrifices & de beaucoup de cérémonies. Apparemment les Prêtres sçavoient manier les Dés ; mais s'ils ne vouloient pas prendre cette peine , ils n'avoient qu'à les laisser aller , ils

étoient toujours maîtres de l'explication.

Les Lacedemoniens allerent un jour consulter les Sorts de Dodone, sur quelque Guerre qu'ils entreprenoient; car outre les Chênes parlans, & les Colombes, & les Bassins, & l'Oracle, il y avoit encore des Sorts à Dodone. Après toutes les cérémonies faites, sur le point qu'on alloit jetter les Sorts avec beaucoup de respect & de vénération, voilà un Singe du Roi des Molosses, qui étant entré dans le Temple, renverse les Sorts & l'Urne. La Prêtresse effrayée dit aux Lacedemoniens qu'ils ne devoient pas songer à vaincre, mais seulement à se sauver, & tous les * Ecrivains assurent que jamais Lacedemone ne reçût un presage plus funeste.

Les plus célèbres entre les Sorts étoient à Préneſte & à Antium, deux petites Villes d'Italie. A Préneſte étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes.

Les Fortunes d'Antium avoient cela de remarquable, que c'étoient des Statuës qui se remuoient d'elles mêmes, selon le témoignage de Macro-

* *Ciceron, l. 2. de la Divination.*

be, l. 1. chap. 23. & dont les mouvemens differens, ou servoient de Réponse, ou marquoient si l'on pouvoit consulter les Sorts.

Un passage de Cicéron au 2. l. de la Divination, où il dit que l'on consultoit les Sorts de Préneste par le consentement de la Fortune, peut faire croire que cette Fortune sçavoit aussi remuer la tête, ou donner quelque autre signe de ses volontés.

Nous trouvons encore quelques Statuës qui avoient cette même propriété. Diodore de Sicile, & Quinte-Curſe disent que Jupiter Hammon étoit porté par quatre-vingts Prêtres dans une espece de Gondole d'or, d'où pendoient des coupes d'argent, qu'il étoit suivi d'un grand nombre de Femmes & de Filles qui chantoient des Hymnes en langue du Pays, & que ce Dieu porté par ses Prêtres, les conduisoit en leur marquant par quelques mouvemens, où il vouloit aller.

Le Dieu d'Héliopolis de Syrie, selon Macrobe, en faisoit autant. Toute la difference étoit qu'il vouloit être porté par des Gens les plus qualifiés de la Province, qui eussent long-tems

auparavant vécu en continence, & qui se fussent fait raser la tête.

Lucien dans le *Traité de la Déesse de Syrie*, dit qu'il a vû un Apollon encore plus miraculeux ; car étant porté sur les épaules de ses Prêtres, il s'avisa de les laisser là, & de se promener par les airs, & cela aux yeux d'un homme tel que Lucien, ce qui est considérable.

Je suis si las de découvrir les fourberies des Prêtres Payens, & je suis si persuadé aussi qu'on est las de m'en entendre parler, que je ne m'amuserai point à dire comment on pouvoit faire jouïr de pareilles Marionnettes.

Dans l'Orient, les Sorts étoient des Fleches, & aujourd'hui encore les Turcs & les Arabes s'en servent de la même maniere. Ezechiel dit que Nabuchodonosor mêla ses Flèches contre Ammon & Jerusaleem, & que la Flèche sortit contre Jerusaleem. C'étoit-là une belle maniere de résoudre auquel de ces deux Peuples il feroit la Guerre.

Dans la Grèce & dans l'Italie on tiroit souvent les Sorts de quelque Poëte célèbre, comme Homere, ou Euripide, ce qui se presentoit à l'ouverture

du Livre étoit l'Arrêt du Ciel. L'Histoire en fournit mille exemples.

On voit même que quelque deux cens ans après la mort de Virgile , on faisoit déjà assés de cas de ses Vers pour les croire Prophetiques , & pour les mettre en la place des Sorts qui avoient été à Préneste. Car * Alexandre Severe , encore particulier , & dans le tems que l'Empereur Heiogabale ne lui vouloit pas de bien , reçut pour réponse dans le Temple de Préneste cet endroit de Virgile dont le sens est , *Si tu peux surmonter les Destins contraires , tu seras Marcellus.*

Ici mon Auteur se souvient que Rabelais a parlé des *Sorts Virgiliens* , que Panurge va consulter sur son mariage , & il trouve cet endroit du Livre aussi sçavant qu'il est agréable & badin. Il dit que les bagatelles & les sottises de Rabelais valent souvent mieux que les discours les plus serieux des autres. Je n'ai point voulu oublier cet éloge , parce que c'est une chose singuliere de le rencontrer au milieu d'un Traité des Oracles , plein de science & d'érudition. Il est certain que Rabelais avoit

* Lampridius.

beaucoup d'esprit & de lecture , & un art très-particulier de débiter des choses sçavantes comme de pures fadaïses ; & de dire de pures fadaïses le plus souvent sans ennuyer. C'est dommage qu'il n'ait vécu dans un Siècle qui l'eût obligé à plus d'honnêteté & de politesse.

Les Sorts passèrent jusque dans le Christianisme , on les prit dans les Livres Sacrés , au lieu que les Payens les prenoient dans leurs Poètes. Saint Augustin dans l'Epître 119. à Januarius , paroît ne desapprouver cet usage que sur ce qui regarde les affaires du Siècle. Gregoire de Tours nous apprend lui-même quelle étoit sa pratique ; il passoit plusieurs jours dans le Jeûne & dans la Priere, ensuite il alloit au Tombeau de S. Martin , où il ouvroit tel Livre de l'Ecriture qu'il vouloit , & il prenoit pour la réponse de Dieu , le premier passage qui s'offroit à ses yeux. Si ce passage ne faisoit rien au sujet , il ouvroit un autre Livre de l'Ecriture.

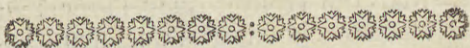
D'autres prenoient pour Sort divin la premiere chose qu'ils entendoient chanter en entrant dans l'Eglise.

Mais qui croiroit que * l'Empereur Heraclius délibérant en quel lieu il feroit passer l'Hyver à son Armée, se déterminâ par cette espece de Sort? il fit purifier son Armée pendant trois jours, ensuite il ouvrit le Livre des Evangiles, & trouva que son quartier d'Hyver lui étoit marqué dans l'Albanie. Etoit-ce là une affaire dont on pût esperer de trouver la décision dans l'Ecriture?

L'Eglise est enfin venue à bout d'exterminer cette superstition, mais il lui a fallu du tems. Du moment que l'erreur est en possession des esprits, c'est une merveille si elle ne s'y maintient toujours.

* *Cedrenus.*





S E C O N D E
DISSERTATION

*Que les Oracles n'ont point cessé
au tems de la Venuë de Jesus-
Christ.*

LA plus grande difficulté qui regar-
de les Oracles est surmontée, depuis
que nous avons reconnu que les De-
mons n'ont point dû y avoir de part.
Les Oracles étant ainsi devenus indif-
ferens à la Religion Chrétienne, on ne
s'interessera plus à les faire finir précé-
sément à la Venuë de Jesus-Christ,



CHAPITRE PREMIER.

*Foiblesse des raisons sur lesquelles
cette Opinion est fondée.*

C E qui a fait croire à la plupart des Gens que les Oracles avoient cessé à la Venuë de Jesus-Christ, ce sont les Oracles mêmes qui ont été rendus sur le silence des Oracles ; & l'aveu des Payens qui vers le tems de Jesus-Christ, disent souvent qu'ils ont cessé.

Nous avons déjà vû la fausseté de ces prétendus Oracles, par lesquels un Demon devenu muet disoit lui-même qu'il étoit muet. Ils ont été ou supposés par le trop de zele des Chrétiens, ou trop facilement reçûs par leur credulité.

Voici un de ceux sur lesquels Eusebe se fonde pour soutenir que la Naissance de Jesus-Christ les a fait cesser. Il est tiré de Porphire, & Eusebe ne manque jamais à se prévaloir autant qu'il peut du témoignage de cet ennemi.

Je t'apprendrai la verité sur les Oracles & de Delphes & de Claros, disoit Apollon à son Prêtre. Autrefois il sortit du sein de la terre une infinité d'Oracles, & des Fontaines & des exhalaisons qui inspiroient des faveurs divines. Mais la terre par les changemens continuels que le tems amene, a repris & fait rentrer en elle-même & Fontaines, & exhalaisons, & Oracles. Il ne reste plus que les eaux de Micalé dans les Campagnes de Didime, & celles de Claros, & l'Oracle du Parnasse. Sur cela Eusebe conclut en general que tous les Oracles avoient cessé.

Il est certain qu'il y en a du moins trois d'exceptés selon cet Oracle qu'il rapporte lui-même; mais il ne songe qu'à ce commencement qui lui est favorable, & ne s'inquiette point du reste.

Mais cet Oracle de Porphire nous dit-il quand tous ces autres Oracles avoient cessé? point du tout. Eusebe veut l'entendre du tems de la Venue de Jesus-Christ, son zèle est louable, mais sa maniere de raisonner ne l'est pas tout-à-fait.

Et quand même l'Oracle de Porphire parleroit du tems de Jesus-Christ, il

s'ensuivroit qu'alors plusieurs Oracles cessèrent , mais qu'il en resta pourtant encore quelques-uns.

Eusebe a peut-être crû que cette exception n'étoit rien , & qu'il suffisoit que le plus grand nombre d'Oracles eût cessé ; mais cela ne va pas ainsi. Si les Oracles ont été rendus par des Demons, que la Naissance de Jesus-Christ ait condamnés au silence , nul Demon n'a été privilégié. Qu'il soit resté un seul Oracle après Jesus-Christ , il ne m'en faut pas davantage , ce n'est point sa Naissance qui a fait taire les Oracles. C'est ici un de ces cas où la moindre exception ruine la proposition generale.

Mais peut-être les Démons à la Naissance de Jesus-Christ ont cessé de rendre des Oracles , & les Oracles n'ont pas laissé de continuer , parce que les Prêtres les ont contrefaits.

Cette supposition seroit sans aucun fondement. Je prouverai que les Oracles ont duré quatre cens ans après Jesus-Christ ; on n'a remarqué aucune difference entre ces Oracles , qui ont suivi la Naissance de Jesus-Christ , & ceux qui l'avoient précédée. Si les Prê-

tres ont si bien fourbé pendant quatre cens ans , pourquoi ne l'ont-ils pas toujours fait ?

Un des Auteurs Payens qui a le plus servi à faire croire que les Oracles avoient cessé à la Venuë de Jesus-Christ , c'est Plutarque. Il vivoit quelque cent ans après Jesus-Christ , & il a fait un Dialogue sur les Oracles qui avoient cessé. Bien des Gens sur ce titre seul ont formé leur opinion , & pris leur parti. Cependant Plutarque excepte positivement l'Oracle de Lébadie , c'est-à-dire de Trophonius , & celui de Delphes , où il dit qu'il falloit anciennement deux Prêtresses , bien souvent trois , mais qu'alors c'étoit assés d'une. Du reste il avoué que les Oracles étoient taris dans la Beotie , qui en avoit été autrefois une source très-feconde.

Tout cela prouve la cessation de quelques Oracles , & la diminution de quelques autres , mais non pas la cessation entiere de tous les Oracles , ce qui seroit pourtant absolument nécessaire pour le Système commun.

Encore l'Oracle de Delphes n'étoit-il pas si fort déchû du tems de Plutar-

que ; car lui-même dans un autre Traité nous dit que le Temple de Delphes étoit plus magnifique qu'on ne l'avoit jamais vû , qu'on en avoit relevé d'anciens Bâtimens que le tems commençoit à ruiner , & qu'on y en avoit ajouté d'autres tout modernes ; que même on voyoit une petite Ville qui s'étant formée peu à peu auprès de Delphes , en tiroit sa nourriture , comme un petit arbre qui pousse au pied d'un grand , & que cette petite Ville étoit parvenue à être plus considérable qu'elle n'avoit été depuis mille ans. Mais dans ce Dialogue même des Oracles qui ont cessé , Demetrius Cilicien , l'un des Interlocuteurs , dit qu'avant qu'il commençât ses Voyages, les Oracles d'Amphilocus & de Mopsus en son Pays étoient aussi florissans que jamais ; que veritablement depuis qu'il en étoit parti , il ne sçavoit pas ce qui leur pouvoit être arrivé.

Voilà ce qu'on trouve dans ce Traité de Plutarque auquel je ne sçai combien de Gens sçavans vous renvoyent, pour vous prouver que les Oracles ont cessé à la Venuë de Jesus-Christ.

Ici mon Auteur prétend qu'on est

tombé aussi dans une méprise grossière, sur un passage du second Liv. de la Divination. Cicéron se moque d'un Oracle qu'on disoit qu'Apollon avoit rendu en Latin à Pirrhus, qui le consultoit sur la Guerre qu'il alloit faire aux Romains. Cet Oracle est équivoque, de sorte qu'on ne sçait s'il veut dire que Pirrhus vaincra les Romains, ou que les Romains vaincront Pirrhus. L'équivoque est attachée à la construction de la Phrase Latine, & nous ne la sçaurions rendre en François. Voici les propres termes de Cicéron sur cet Oracle.

Premierement, dit-il, Apollon n'a jamais parlé Latin. Secondement, les Grecs ne connoissent point cet Oracle. Troisiéme-ment, Apollon du tems de Pirrhus avoit déjà cessé de faire des Vers. Enfin, quoique les Eacides, de la famil'e desquels étoit Pirrhus, ne fussent pas Gens d'un esprit bien fin, ni bien penetrant, cependant l'équivoque de l'Oracle étoit si manifeste, que Pirrhus eût dû s'en appercevoir mais ce qui est le principal, pourquoi y a-t-il déjà long-tems qu'il ne se rend plus d'Oracles à Delphes de cette sorte, ce qui fait qu'il n'y a presentement rien de plus méprisé ?

C'est sur ces dernières paroles que l'on s'est fondé, pour dire que du tems de Cicéron il ne se rendoit plus d'Oracles à Delphes.

Mon Auteur dit qu'on se trompe, & que ces mots, *pourquoi ne se rend-t-il plus d'Oracles de cette sorte*, marquent bien que Cicéron ne parle que des Oracles en Vers, puisqu'il étoit alors question d'un Oracle renfermé en un Vers.

Je ne sçai s'il faut être tout-à-fait de son avis; car voici comme Cicéron continue immédiatement. *Ici quand on presse les Défenseurs des Oracles, ils répondent que cette vertu qui étoit dans l'exhalaison de la terre, & qui inspiroit la Pithie, s'est évaporée avec le tems. Vous diriez qu'ils parlent de quelque vin qui a perdu sa force. Quel tems peut consumer ou épuiser une vertu toute divine? Or qu'y a-t-il de plus divin qu'une exhalaison de la terre qui fait un tel effet sur l'ame, qu'elle lui donne, & la connoissance de l'avenir, & le moyen de s'en expliquer en Vers?*

Il me semble que Cicéron entend que la vertu toute entière avoit cessé, & il eût bien vû qu'il en eût toujours dû demeurer une bonne partie, quand il ne se fût plus rendu à Delphes que

des Oracles en Prose. N'est-ce donc rien qu'une Prophetie , à moins qu'elle ne soit en Vers ?

Je ne croi pas qu'on ait eu tant de tort de prendre ce passage pour une preuve de la cessation entiere de l'Oracle de Delphes ; mais on a eu tort de prétendre en tirer avantage pour attribuer cette cessation à la Naissance de Jesus-Christ. L'Oracle a cessé trop tôt , puisque selon ce passage il avoit cessé long-tems avant Cicéron.

Mais il n'est pas vrai que la chose soit comme Cicéron paroît l'avoir entenduë en cet endroit. Lui-même au 1. liv. de la Divination fait parler en ces termes Quintus son frere , qui soutient les Oracles. *Je m'arrête sur ce point. Jamais l'Oracle de Delphes n'eût été si célèbre , & jamais il n'eût reçu tant d'Offrandes des Peuples & des Rois , si de tout tems on n'eût reconnu la verité de ses Prédictiones. Il n'est pas si célèbre presentement. Comme il l'est moins , parce que ses Prédictiones sont moins vraies , jamais si elles n'eussent été extrêmement vraies , il n'eût été celebre au point qu'il l'a été.*

Mais ce qui est encore plus fort , Cicéron même , à ce que dit Plutar-

que dans sa vie , avoit dans sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes , sur la conduite qu'il devoit tenir dans le monde , & il lui avoit été répondu qu'il suivît son genie plutôt que de se regler sur les opinions vulgaires. S'il n'est pas vrai que Cicéron ait consulté l'Oracle de Delphes , il faut du moins que du tems de Cicéron on le consultât encore.

CHAPITRE II.

Pourquoi les Auteurs Anciens se contredisent souvent sur le tems de la cessation des Oracles.

D'Où vient donc , dira-t-on , que Lucain au 5. L. de la Pharsale , parle en ces termes de l'Oracle de Delphes ? *L'Oracle de Delphes qui a gardé le silence , depuis que les Grands ont redouté l'avenir , & ont défendu aux Dieux de parler , est la plus considerable de toutes les faveurs du Ciel que notre Siecle a perdues. Et peu après , Appius , qui vouloit sçavoir quelle seroit la destinée de l'Italie, eut la hardiesse d'aller inter-*

roger cette Caverne depuis si long-tems muette, & d'aller remuer ce Trepie oisif depuis si long-tems.

D'où vient que Juvenal dit en un endroit, *puisque l'Oracle ne parle plus à Delphes?*

D'où vient enfin que parmi les Auteurs d'un même tems, on en trouve qui disent que l'Oracle de Delphes ne parle plus, d'autres qui disent qu'il parle encore? & d'où vient que quelquefois un même Auteur se contredit sur ce Chapitre?

C'est qu'assurément les Oracles n'étoient plus dans leur ancienne vogue, & qu'aussi ils n'étoient pas encore tout-à-fait ruinés. Ainsi par rapport à ce qu'ils avoient été autrefois, ils n'étoient plus rien; & en effet, ils ne laissoient pourtant pas d'être encore quelque chose.

Il y a plus. Il arrivoit qu'un Oracle étoit ruiné pour un tems, & qu'ensuite il se relevoit; car les Oracles étoient sujets à diverses aventures. Il ne les faut pas croire anéantis, du moment qu'on les voit muets; ils pourront reprendre la parole.

Plutarque dit qu'anciennement un

Dragon qui s'étoit venu loger sur le Parnasse , avoit fait deserter l'Oracle de Delphes ; qu'on croyoit communément que c'étoit la solitude qui y avoit fait venir le Dragon ; mais qu'il y avoit plus d'apparence que le Dragon y avoit causé la solitude ; que depuis la Grèce s'étoit rempli de Villes , &c.

Vous voyés que Plutarque vous parle d'un tems assés éloigné. Ainsi l'Oracle depuis sa naissance avoit déjà été abandonné une fois , ensuite il est sûr qu'il s'étoit merveilleusement bien rétabli.

Après cela le Temple de Delphes essuya diverses fortunes. Il fut pillé par un Brigand descendu de Phlegias , par l'Armée de Xerxès , par les Phocéens , par Pirrhus , par Neron , enfin par les Chrétiens sous Constantin. Tout cela ne faisoit pas de bien à l'Oracle ; les Prêtres étoient ou massacrés , ou dispersés ; on abandonnoit le lieu , les ustenciles sacrées étoient perdues , il falloit des soins , des frais , & du tems pour remettre l'Oracle sur pied.

Il se peut donc faire que Cicéron ait pendant sa jeunesse consulté l'Oracle de Delphes ; que pendant la Guerre de

César & de Pompée , & dans ce désordre general de l'Univers , l'Oracle ait été muet , comme le veut Lucain ; qu'enfin après la fin de cette Guerre , lorsque Cicéron écrivoit les Livres de Philosophie , il commençât à se rétablir assés pour donner lieu à Quintus de dire qu'il étoit encore au monde , & assés peu pour donner lieu à Cicéron de supposer qu'il n'y étoit plus.

Quand Dorimaque , au rapport de Polibe , brûla les Portiques du Temple de Dodone , renversa de fond en comble le lieu sacré de l'Oracle , pillâ ou ruina toutes les Offrandes , un Auteur de ce tems-là auroit bien pû dire que l'Oracle de Dodone ne parloit plus. Cela n'empêcheroit pas que dans le Siècle suivant on ne trouvât un autre Auteur qui en rapporteroit quelque réponse.



CHAPITRE III.

Histoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.

Nous ne fçaurions mieux prouver que vers le tems de la Naissance de J. C. où l'on parle tant du silence de l'Oracle de Delphes , il n'avoit pas cessé tout-à fait , mais étoit seulement interrompu , qu'en rapportant toutes les occasions différentes , où l'on trouve depuis ce tems-là qu'il a parlé.

Suetone , dans la Vie de Neron , dit que l'Oracle de Delphes l'avertit qu'il se donnât de garde des 73 ans ; que Neron crut qu'il ne devoit mourir qu'à cet âge-là , & ne songea point au vieux Galba , qui étant âgé de 73 ans , lui ôta l'Empire. Cela le persuada si bien de son bonheur , qu'ayant perdu par un naufrage des choses d'un très-grand prix , il se vanta que les poissons les lui rapporteroient.

Tome II.

Gg

Il falloit qu'il eût reçu du même Oracle de Delphes quelque réponse qui lui parût moins agréable, ou qu'il ne se contentât plus d'être destiné à vivre 73 ans, * lorsqu'il ôta aux Prêtres de Delphes les Champs de Cirrhe pour les donner à des Soldats, qu'il enleva du Temple plus de 500 Statues soit d'Hommes, soit de Dieux, toutes de bronze, & que pour prophaner, ou pour abolir à jamais l'Oracle, il fit égorger des Hommes à l'ouverture de la Caverne sacrée d'où sortoit l'esprit Divin.

Que l'Oracle après une telle aventure ait été muet jusqu'au tems de Domitien, en sorte que Juvenal ait pû dire alors que Delphes ne parloit plus, cela n'est pas merveilleux.

Cependant il ne faut pas qu'il ait été tout-à-fait muet depuis Neron jusqu'à Domitien, car voici comme parle Philostrate dans la Vie d'Apollonius de Tyane qui a vû Domitien. *Apollonius visita tous les Oracles de la Grece, & celui de Dodone, & celui de Delphes, & celui d'Amphiaraiis, &c. Ailleurs il parle encore ainsi. Vous pouvez voir l'Apollon de*

* Dion Cassius, Pausanias.

Delphes illustre par les Oracles qu'il rend au milieu de la Grece. Il répond à ceux qui le consultent, comme vous le sçavés vous-même, en peu de paroles, & sans accompagner sa réponse de prodiges, quoiqu'il lui fût fort aisé de faire trembler le Parnasse, d'arrêter la course du Cephise, & de changer les eaux de Castalie en vin. Il vous dit simplement la vérité, & ne s'amuse point à faire une montre inutile de son pouvoir. Il est assés plaisant que Philostrate prétende faire valoir son Apollon, parce qu'il n'étoit pas grand faiseur de miracles. Il pourroit y avoir en cet endroit-là quelque venin contre les Chrétiens.

Nous avons vû comment du tems de Plutarque, qui vivoit sous Trajan, cet Oracle étoit encore sur pied, quoique réduit à une seule Prêtresse, après en avoir eu deux ou trois. Sous Adrien, Dion Chrysostome dit qu'il consulta l'Oracle de Delphes, & il en rapporte une réponse qui lui parut assés embarrassée, & qui l'est effectivement.

Sous les Antonins, Lucien dit qu'un Prêtre de Tyane alla demander à ce faux Prophete Alexandre si les Oracles qui se rendoient alors à Didime, à Claros, & à Delphes, étoient vérita-

blement des réponses d'Apollon, ou des impostures. Alexandre eut des égards pour ces Oracles qui étoient de la nature du sien, & répondit au Prêtre qu'il n'étoit pas permis de sçavoir cela. Mais quand cet habile Prêtre demanda ce qu'il seroit après sa mort, on lui répondit hardiment. *Tu seras Chameau, puis Cheval, puis Philosophe, puis Prophete aussi grand qu'Alexandre.*

Après les Antonins, trois Empereurs se disputèrent l'Empire, Severus Septimus, Pescennius Niger, Clodius Albinus. On consulta Delphes, dit Sparrien, pour sçavoir lequel des trois la République devoit souhaiter, & l'Oracle répondit en un Vers, *le Noir est le meilleur, l'Africain est bon, le Blanc est le pire.* Par le Noir on entendoit Pescennius Niger, par l'Africain, Severe qui étoit d'Affrique, & par le Blanc, Clodius Albinus. On demanda ensuite qui demeurerait le Maître de l'Empire, & il fut répondu: *On versera le sang du Blanc & du Noir, l'Africain gouvernera le Monde.* On demanda encore combien de tems il gouverneroit, & il fut répondu: *Il montera sur la Mer d'Italie avec vingt Vaisseaux, si cependant un Vaisseau pour traverser la*

Mer ; par où l'on entendit que Severe regneroit vingt ans. Il est vrai que l'Oracle se reservoit une restriction obscure pour se pouvoir sauver en cas de besoin ; mais enfin dans le tems que Delphes étoit le plus florissant , il ne s'y rendoit pas de meilleurs Oracles que ceux-là.

On trouve cependant que Clement Alexandrin dans son Exhortation aux Gentils , qu'il a composée , ou sous Severe , ou à peu près en ce tems-là , dit nettement que la Fontaine de Castalie qui appartenoit à l'Oracle de Delphes , & celle de Colophon , & toutes les autres Fontaines Prophetiques avoient enfin , quoique tard , perdu leurs vertus fabuleuses.

Peut-être en ce tems-là ces Oracles tomberent-ils dans un de ces silences auxquels ils étoient devenus sujets par intervalles ; peut-être , parce qu'ils n'étoient plus guere en vogue , Clement Alexandrin aimoit-il autant dire qu'ils ne subsistoient plus du tout.

Il est toujours certain que sous Constantius pere de Constantin , & pendant la jeunesse de Constantin , Delphes n'étoit pas encore ruiné , puis-

qu'Eusebe fait dire à Constantin dans sa Vie, que le bruit couroit alors qu'Apollon avoit rendu un Oracle, non par la bouche d'une Prêtresse, mais du fond de son obscure Caverne, par lequel il disoit que les hommes justes qui étoient en terre, étoient cause qu'il ne pouvoit plus dire vrai. Voilà un plaisant aveu. De plus, il falloit que l'Oracle de Delphes fût alors bien misérable, puisqu'on en avoit retranché la dépense d'une Prêtresse.

Il reçut un terrible coup sous Constantin qui commanda ou qui permit que l'on pillât Delphes. *Alors, dit Eusebe dans la Vie de Constantin, on produisit aux yeux du Peuple dans les Places de Constantinople, ces Statuës dont l'erreur des hommes avoit fait si long-tems des objets de vénération & de culte. Ici l'Apollon Pithien, là le Sminthien, les Trépiés dans le Cirque, & les Muses Heliconides dans le Palais furent exposés aux railleries de tout le monde.*

L'Oracle de Delphes se releva pourtant encore une fois. L'Empereur Julien * l'envoya consulter sur l'Expedition qu'il méditoit contre les Perses. Si

* Theoderet.

l'Oracle de Delphes a été plus loin, du moins nous ne pouvons pas pousser plus loin son Histoire. Il n'en est plus parlé dans les Livres; mais en effet, il y a bien de l'apparence que c'est là le tems où il cessa, & que ses dernières paroles s'adresserent à l'Empereur Julien, qui étoit si zélé pour le Paganisme. Je ne sçai pas trop bien comment de grands hommes ont pû mettre Auguste en la place de Julien, & avancer hardiment que l'Oracle de Delphes avoit fini par la réponse qu'il avoit renduë à Auguste sur l'Enfant Hebreu.

Quelques Auteurs * modernes qui ont trouvé cet Oracle digne d'une fin éclatante, lui en ont fait une. Ils ont lû dans Sozoméne & dans Theodoret, que sous Julien le feu avoit pris au Temple d'Apollon, qui étoit dans un Fauxbourg d'Antioche appelé Daphné, sans qu'on eût pû découvrir l'Auteur ou la cause de cet incendie, que les Payens en accusoient les Chrétiens & que les Chrétiens l'attribuoient à un foudre lancé de la main de Dieu. A la verité Theodoret dit que le Tonnerre étoit tombé sur ce Temple, mais Sozoméne n'en parle

* Melanchton, Peuser, Boissard, Hospinien.

point. Ces Modernes se sont avilés de transporter cet événement au Temple de Delphes qui étoit fort éloigné de là, & de dire que par une juste vengeance de Dieu les foudres l'avoient renversé au milieu d'un grand Tremblement de Terre. Ce Tremblement de Terre dont ni Sozomene, ni Theodoret ne parlent dans l'incendie même de Daphné, a été mis là pour tenir compagnie aux foudres, & pour honorer l'avanture.

Ce seroit une chose ennuyeuse de faire l'Histoire de la durée de tous les autres Oracles depuis la Naissance de Jesus-Christ, il suffira de marquer en quels tems on trouve que quelques-uns des principaux ont parlé pour la dernière fois, & souvenés-vous toujours que ce n'est pas à dire qu'ils aient effectivement parlé pour la dernière fois, dans la dernière occasion où les Auteurs nous apprennent qu'ils aient parlé.

Dion qui ne finit son Histoire qu'à la huitième année d'Alexandre Severe, c'est-à-dire, l'an 230. de Jesus-Christ, dit que de son tems Amphilocheus rendoit encore des Oracles en Songe. Il
nous

nous apprend aussi qu'il y avoit dans la Ville d'Appollonie un Oracle, où l'avenir se déclaroit par la maniere dont le feu prenoit à l'encens qu'on jettoit sur un Autel. Il n'étoit permis de faire à cet Oracle des Questions ni de Mort, ni de Mariage. Ces restrictions bizarres étoient quelquefois fondées sur l'Histoire particuliere du Dieu, qui avoit eu sujet pendant sa vie de prendre de certaines choses en aversion; je crois aussi qu'elles pouvoient venir quelquefois du mauvais succès qu'avoient eu les réponses de l'Oracle sur de certaines matieres.

* Sous Aurelien, vers l'an de Jesus-Christ 272. les Palmireniens révoltés consulterent un Oracle d'Apollon Sarpédonien en Cilicie. Ils consultèrent encore celui de Venus Aphacite, dont la forme étoit assés singuliere pour mériter d'être rapportée ici. Aphaca est un lieu entre Heliopolis & Biblos. Auprès du Temple de Venus est un Lac semblable à une Citerne. A de certaines Assemblées que l'on y fait dans des tems reglés, on voit dans ces lieux-là un feu en forme de globe ou de lampe.

* Zozime.

Tome II.

Hh

& ce feu, dit Zosime, s'est vû jusqu'à notre tems, c'est-à-dire, jusques vers l'an de Jesus-Christ 400. On jette dans le Lac des Presens pour la Déesse, il n'importe de quelle espece ils soient. Si elle les reçoit, ils vont au fond; si elle ne les reçoit pas, ils furnagent, fût-ce de l'argent ou de l'or. L'année qui précéda la ruine des Palmiréniens, leurs Presens allerent au fond, mais l'année suivante tout furnagea.

* Licinius ayant dessein de recommencer la Guerre contre Constantin, consulta l'Oracle d'Apollon de Didime, & en eut pour réponse deux Vers d'Homere dont le sens est, *Malheureux Vieillard, ce n'est point à toi à combattre contre les jeunes Gens, tu n'as point de forces, & ton age t'accable.*

** Un Dieu affés inconnu, nommé Besa, rendoit encore des Oracles sur des Billets à Abide, dans l'extremité de la Thebaïde, sous l'Empire de Constantius; car on envoya à cet Empereur des Billets qui avoient été laissés dans le Temple de Besa, sur lesquels il commença à faire des informa-

* Sozomene.

** Ammian Marcellin.

tions très-rigoureuses , & jetta dans les Prisons , ou envoya en exil , ou fit tourmenter cruellement un affés grand nombre de personnes. C'est que par ces Billets on consultoit le Dieu sur la destinée de l'Empire , ou sur la durée que devoit avoir le Regne de Constantin , ou même sur le succès de quelque dessein que l'on formoit contre lui.

Enfin Macrobe qui vivoit sous Arcadius & Honorius, Fils de Theodose , parle du Dieu d'Heliopolis de Sirie & de son Oracle , & des Fortunes d'Antium, en des termes qui marquent positivement que tout cela subsistoit encore de son tems.

Remarqués qu'il n'importe pour notre dessein que toutes ces Histoires , soient vrayes, ni que ces Oracles aient effectivement rendu les réponses qu'on leur attribué. On n'a pû attribuer de fausses réponses qu'à des Oracles que l'on sçavoit qui subsistoient encore effectivement , & les Histoires que tant d'Auteurs en ont débitées prouvent du moins que l'on ne croyoit pas qu'ils eussent cessé.

ms. f. 20

CHAPITRE IV.

Cessation generale des Oracles avec celle du Paganisme.

EN général les Oracles n'ont cessé qu'avec le Paganisme, & le Paganisme ne cessa pas à la Venuë de Jesus-Christ.

Constantin abatit peu de Temples, encore n'osa-t-il les abatre qu'en prenant le prétexte des crimes qui s'y commettoient. C'est ainsi qu'il fit renverser celui de Venus 1. Aphacite, & celui d'Esculape qui étoit à 2. Eges en Cilicie, tous deux Temples à Oracles. Mais il défendit 3. que l'on sacrificât aux Dieux, & commença à rendre par cet Edit les Temples inutiles.

On trouve des Edits de Constantius & de Julien, alors Césars, par lesquels toute Divination est défenduë sur peine de la vie, non seulement celle des Astrologues, & des Interpretes de

1. Zozime. 2. Eusebe, vie de Const. 3. Theoporet.

Songes, & des Magiciens, mais aussi celle des Augures & des Aruspices, ce qui donnoit une grande atteinte à la Religion des Romains. Il est vrai que les Empereurs avoient un intérêt particulier à défendre toutes les Divinations, parce qu'on ne faisoit autre chose que s'enquerir de leur destinée, & principalement des Successeurs qu'ils devoient avoir; & tel se révoltoit & prétendoit à l'Empire, pour avoir été flaté par un Devin.

Nous avons vû qu'il restoit encore beaucoup d'Oracles, lorsque Julien se vit Empereur; mais de ceux qui étoient ruinés, il s'appliqua à en rétablir le plus qu'il pût. Celui du Fauxbourg de Daphné, par exemple, avoit été détruit par Adrien, qui * pendant qu'il étoit encore particulier, ayant trempé une feuille dans la Fontaine Castalienne (car il y en avoit une de ce nom à Daphné aussi-bien qu'à Delphes) avoit trouvé sur cette feuille en la retirant de l'eau, l'Histoire de ce qui lui devoit arriver, & des avis de songer à l'Empire. Il craignit, quand il fut Empereur, que cet Oracle ne donnât le mê-

* *Sozomene.*

me conseil à quelque autre , & il fit jeter dans la Fontaine sacrée une grande quantité de pierres dont on la boucha. Il y avoit beaucoup d'ingratitude dans ce procédé ; mais Julien * r'ouvrit la Fontaine , il fit ôter d'alentour les Corps qui y étoient enterrés, & purifia le lieu de la même manière , dont les Atheniens avoient autrefois purifié l'Isle de Delos.

Julien fit plus. Il voulut être Prophe-
te de l'Oracle de Didime. C'étoit le moyen de remettre en honneur la Prophetie qui n'étoit plus guere estimée. Il étoit Souverain Pontife, puisqu'il étoit Empereur , mais les Empereurs n'avoient pas coutume de faire grand usage de cette Dignité Sacerdotale. Pour lui , il prit la chose bien plus serieusement ; & nous voyons dans une de ses Lettres qui sont venues jusqu'à nous , qu'en qualité de Souverain Pontife , il défend à un Prêtre Payen de faire pendant trois mois aucune fonction de Prêtre. La Lettre qu'il écrivit à Arsace , Pontife de la Galatie , nous apprend de quelle manière il se prenoit à faire refleurir le Paganisme. Il se felicite d'a-

* *Ammian Marcellin.*

bord des grands effets que son zele a produits en fort peu de tems. Il juge que le meilleur secret pour rétablir le Paganisme, est d'y transporter les vertus du Christianisme, la charité pour les Etrangers, le soin d'enterrer les Morts, & la sainteté de vie que les Chrétiens, dit-il, feignent si bien. Il veut que ce Pontife, par raison ou par menaces, oblige les Prêtres de Galatie à vivre regulierement, à s'abstenir des Spectacles & des Cabarets, à quitter tous les Emplois bas ou infames, à s'adonner uniquement avec toute leur famille au Culte des Dieux, & à avoir l'œil sur les Galiléens pour réprimer leurs impietés & leurs profanations. Il remarque qu'il est honteux que les Juifs & les Galiléens nourrissent non-seulement leurs pauvres, mais ceux des Payens, & que les Payens abandonnent les leurs, & ne se souviennent plus que l'hospitalité & la liberalité sont des vertus qui leur sont propres, puisqu'Homere fait ainsi parler Eumée ;

Mon Hôte, quand il me viendrait quelqu'un moins considerable que toi, il ne me seroit pas permis de ne le point recevoir. Tous viennent de la part de Jupiter, & Etrangers & Pau-

vres. Je donne peu , mais je donne avec joye. Enfin , il dit quelles distributions il a ordonné que l'on fasse tous les ans aux Pauvres de la Galatie, & il commande à ce Pontife de faire bâtir dans chaque Ville plusieurs Hôpitaux , où soient reçûs non-seulement les Payens , mais aussi les autres. Il ne veut point que le Pontife aille souvent voir les Gouverneurs chés eux , mais seulement qu'il leur écrive , ni que les Prêtres aillent au-devant d'eux quand ils entrent dans les Villes , mais seulement quand ils viennent aux Temples;encore ne veut-il pas qu'on les aille recevoir plus loin que le Vestibule. Il défend à ces Gouverneurs dans cette occasion de faire marcher devant eux des Soldats , parce qu'alors ils ne font que des personnes privées , mais il permet aux Soldats de les suivre s'ils veulent.

Avec ces soins , & cette imitation du Christianisme , Julien , s'il eût vécu , eût apparemment retardé la ruine de sa Religion , mais Dieu ne lui laissa pas achever deux années de Regne.

Jovien qui lui succeda commençoit à se porter avec zèle à la destruction du Paganisme , mais en sept mois qu'il re-

gna , il ne pût pas faire de grands progrès.

Valens qui eut l'Empire d'Orient , permit à chacun d'adorer tels Dieux qu'il voudroit , & prit plus à cœur de soutenir l'Arianisme que le Christianisme même. * Aussi pendant son Regne on immoloit publiquement , & on faisoit publiquement des repas de Victimes immolées. Ceux qui étoient initiés aux Ministeres de Bacchus les célébroient sans crainte ; ils couroient avec des Boucliers , déchiroient des Chiens , & faisoient toutes les extravagances que cette devotion demandoit.

Valentinien son frere qui eut l'Occident , fut plus zélé pour la gloire du Christianisme , cependant sa conduite ne fut pas aussi ferme qu'elle eût dû être. Il avoit fait une Loi par laquelle il défendoit toutes les cérémonies nocturnes. Prétextatus , Proconsul de la Grece , lui representa qu'en ôtant aux Grecs ces cérémonies auxquelles ils étoient très-attachés, on leur rendoit la vie tout-à-fait désagréable. Valentinien se laissa toucher , & consentit que sans avoir d'égard à sa Loi on prati-

* *Cedrenus.*

quât les anciennes coutumes. Il est vrai que c'est Zozime, un Payen, de qui nous tenons cette Histoire; on peut dire qu'il l'a supposée pour donner à croire que les Empereurs considéroient encore les Payens. On peut répondre aussi que Zozime, dans l'état où étoient les affaires de sa Religion, devoit être plutôt d'humeur à se plaindre du mal qu'on ne lui faisoit pas, qu'à se louer d'une grace qu'on ne lui auroit pas faite.

Ce qui est constant, c'est que l'on a des inscriptions & de Rome & d'autres Villes d'Italie, par lesquelles il paroît que sous l'Empire de Valentinien des personnes de grande considération firent les Sacrifices nommés Taurobolia & Criobolia, c'est-à-dire, Asperfusion de sang de Taureau, ou de sang de Bélier. Il semble même par la quantité des Inscriptions que cette cérémonie ait été principalement à la mode du tems de Valentinien, & des deux autres Empereurs du même nom.

Comme elle est une des plus bizarres, & des plus singulieres du Paganisme, je croi qu'on ne sera pas fâché de la connoître. Prudence qui pouvoit l'a-

voir vûë, nous la décrit affés au long.

On creusoit une fosse affés profonde, où celui pour qui se devoit faire la cérémonie descendoit avec des Bandelettes sacrées à la tête, avec une Couronne, enfin avec tout un équipage mystérieux. On mettoit sur la fosse un Couvercle de bois percé de quantité de trous. On amenoit sur ce Couvercle un Taureau couronné de Fleurs, & ayant les Cornes & le Front orné de petites lames d'or. On l'égorgeoit avec un Couteau sacré; son sang couloit par ces trous dans la fosse, & celui qui y étoit, le recevoit avec beaucoup de respect; il y présentoit son front, ses jouës, ses bras, ses épaules, enfin toutes les parties de son corps, & tâchoit à n'en laisser pas tomber une goutte ailleurs que sur lui. Ensuite il sortoit de-là hideux à voir, tout souillé de ce sang, ses cheveux, sa barbe, ses habits tout dégoutans, mais aussi il étoit purgé de tous ses crimes, & regeneré pour l'Eternité; car il paroît positivement par les Inscriptions, que ce Sacrifice étoit pour ceux qui le recevoient, une Regeneration mystique & éternelle.

Il falloit le renouveler tous les vingt

ans ; autrement il perdoit cette force qui s'étendoit dans tous les Siecles à venir.

Les Femmes recevoient cette Regeneration aussi bien que les Hommes. On y associoit qui l'on vouloit , & ce qui est encore plus remarquable , des Villes entieres la recevoient par Délégués.

Quelquefois on faisoit ce Sacrifice pour le salut des Empereurs. Des Provinces faisoient leur cour d'envoyer un Homme se barbouiller , en leur nom , de Sang de Taureau , pour obtenir à l'Empereur une longue & heureuse vie. Tout cela est clair par les Inscriptions.

Nous voici enfin sous Theodose & ses Fils , à la ruine entiere du Paganisme.

Theodose commença par l'Egypte où il fit fermer tous les Temples. Ensuite il alla jusqu'à faire abattre celui de Serapis le plus fameux de toute l'Egypte.

Selon Strabon , il n'y avoit rien de plus gay dans toute la Religion Payenne que les Pelerinages qui se faisoient à Serapis. Vers le tems de certaines Fêtes,

dit-il , on ne ſçauroit croire la multitude de Gens qui descendent ſur un Canal d'Aléxandrie à Canope , où eſt ce Temple. Jour & nuit ce ne ſont que Bateaux pleins d'Hommes & de Femmes , qui chantent & qui danſent avec toute la liberté imaginable. A Canope il y a ſur le Canal une infinité d'Hôtelleries qui ſervent à retirer ces Voyageurs , & à favoriſer leurs divertiffemens.

Auſſi le Sophiſte Eunapius , Payen , paroît avoir grand regret au Temple de Serapis , & nous en décrit la fin malheureuſe avec aſſés de bile. Il dit que des Gens qui n'avoient jamais entendu parler de la Guerre , ſe trouverent pourtant fort vaillans contre les pierres de ce Temple , & principalement contre les riches Offrandes dont il étoit plein ; que dans ces lieux Saints on y plaça des Moines , gens infames & inutiles , qui pourvû qu'ils euſſent un habit noir & mal propre , prenoient une autorité tyrannique ſur l'eſprit des Peuples , & que ces Moines au lieu des Dieux que l'on voyoit par les lumieres de la raiſon , donnoient à adorer des Têtes de Brigands punis pour leurs cri-

mes , qu'on avoit salées afin de les conserver. C'est ainsi que cet Impie traite les Moines & les Reliques , il falloit que la licence fût encore bien grande du tems qu'on écrivoit de pareilles choses sur la Religion des Empereurs. Ruffin ne manque pas de nous marquer qu'on trouva le Temple de Serapis tout plein de Chemins couverts , & de Machines disposées pour les Fourberies des Prêtres. Il nous apprend entre autres choses qu'il y avoit à l'Orient du Temple une petite fenêtre par où entroit à certain jour un rayon du Soleil qui alloit donner sur la bouche de Serapis. Dans le même tems on apportoit un Simulacre du Soleil qui étoit de fer , & qui étant attiré par de l'Aiman caché dans la voûte , s'élevoit vers Serapis. Alors on disoit que le Soleil saluoit ce Dieu ; mais quand le Simulacre de fer retomboit , & que le rayon se retiroit de dessus la bouche de Serapis , le Soleil lui avoit assés fait sa cour , & il alloit à ses affaires.

Après que Theodose eut défait le rebelle Eugene , il alla à Rome où tout le Senat tenoit encore pour le Paganisme. La grande raison des Payens étoit que

depuis douze cens ans Rome s'étoit fort bien trouvée de ses Dieux , & qu'elle en avoit reçu toutes sortes de prosperités. L'Empereur harangua le Senat , & l'exhorta à embrasser le Christianisme ; mais on lui répondit toujours que par l'usage & l'expérience on avoit reconnu le Paganisme pour une bonne Religion , & que si on le quittoit pour le Christianisme , on ne sçavoit ce qui en arriveroit. Voilà quelle étoit la Theologie du Senat Romain. Quand Theodose vit qu'il ne gaignoit rien sur ces Gens-là , il leur déclara que le Fisc étoit trop chargé des dépenses qu'il falloit faire pour les Sacrifices , & qu'il avoit besoin de cet argent là pour payer ses Troupes. On eut beau lui représenter que les Sacrifices n'étoient point legitimes s'ils ne se faisoient de l'argent public , il n'eut point d'égard à cet inconvenient. Ainsi les Sacrifices & les anciennes Ceremonies cessèrent , & Zozime ne manque pas de remarquer que depuis ce tems-là toutes sortes de malheurs fondirent sur l'Empire Romain.

Le même Auteur raconte qu'à ce voyage que Theodose fit à Rome ,

Serena femme de Stilicon voulut entrer dans le Temple de la Mere des Dieux pour lui insulter, & qu'elle ne fit point de difficulté de s'accommoder d'un beau collier que la Déesse portoit. Une vieille Vestale lui reprocha fort aigrement cette impiété, & la poursuivit jusque hors du Temple avec mille imprécations. Depuis cela, dit Zoizime, la pauvre Serena eut souvent, soit en dormant, soit en veillant, une vision qui la menaçoit de la mort.

Les derniers efforts du Paganisme furent ceux que fit Symmaque pour obtenir des Empereurs Valentinien, Theodose & Arcadius, le rétablissement des Privileges des Vestales, & de l'Autel de la Victoire dans le Capitole; mais tout le monde sçait avec quelle vigueur S. Ambroise s'y opposa.

Il paroît pourtant par les pieces même de ce fameux Procès, que Rome avoit encore l'air extrêmement Payen, car saint Ambroise demande à Symmaque s'il ne suffit pas aux Payens d'avoir les Places Publiques, les Portiques, les Bains remplis de leurs Simulacres, & s'il faut encore que leur Autel de la Victoire soit placé dans le Capitole

pitole qui est le lieu de la Ville où il vient le plus de Chrétiens, afin que ces Chrétiens, dit-il, reçoivent malgré eux la fumée des Sacrifices dans leurs yeux, la Musique dans leurs oreilles, les cendres dans leur gosier, & l'encens dans leur nés.

Mais lors même que Rome étoit assiégée par Alaric, sous Honorius, elle étoit encore pleine d'Idoles. Zozime dit que comme tout devoit alors conspirer à la perte de cette malheureuse Ville, non-seulement on ôta aux Dieux leurs parures, mais que l'on fondit quelques-uns de ces Dieux qui étoient d'or ou d'argent, & que de ce nombre fut la Vertu ou la Force, après quoi aussi elle abandonna entièrement les Romains. Zozime ne doutoit pas que cette belle pointe ne renfermât la véritable cause de la prise de Rome.

On ne sçait si sur la Foi de cet Auteur on peut recevoir l'Histoire suivante. Honorius défendit à ceux qui n'étoient pas Chrétiens de paroître à la Cour avec un Baudrier, ni d'avoir aucun Commandement. Generid Payen, & même Barbare, mais très-brave homme, qui commandoit les Troupes de Pannonie & de Dalmatie, ne parut

plus chés l'Empereur , mit bas le Baudrier , & ne fit plus aucunes fonctions de sa Charge. Honorius lui demandant un jour pourquoi il ne venoit pas au Palais en son rang , selon qu'il y étoit obligé , il lui representa qu'il y avoit une Loi qui lui ôtoit le Baudrier & le Commandement. L'Empereur lui dit que cette Loi n'étoit pas pour un Homme comme lui , mais Generid répondit qu'il ne pouvoit recevoir une distinction qui le separoit d'avec tous ceux qui professoient le même Culte. En effet , il ne reprit point les fonctions de sa Charge , jusqu'à ce que l'Empereur vaincu par la nécessité , eût lui-même retracté sa Loi. Si cette Histoire est vraie , on peut juger qu'Honorius ne contribua pas beaucoup à la ruine du Paganisme.

Mais enfin , tout l'exercice de la Religion Payenne fut défendu sous peine de la vie , par une Constitution des Empereurs Valentinien III. & Martien l'an 451. de Jesus-Christ. C'étoit-là le dernier coup que l'on pût porter à cette fausse Religion. On trouve pourtant que les mêmes Empereurs qui étoient si zélés pour l'avancement du Christianis-

me, ne laissoient pas de conserver quelques restes du Paganisme, peut-être assez considerables. Ils prenoient, par exemple, le titre de *Souverains Pontifes*, & cela vouloit dire *Souverains Pontifes* des Augures, des Aruspices, enfin de tous les Colléges des Prêtres Payens, & Chefs de toute l'ancienne Idolâtrie Romaine.

Zozime prétend que le Grand Constantin même, & Valentinien & Valens, reçurent volontiers des Pontifes Payens, & ce titre & l'Habit de cette Dignité, qu'on leur alloit offrir selon la coutume à leur avènement à l'Empire, mais que Gratien refusa l'équipage Pontifical; & que quand on le reporta aux Pontifes, le premier d'entr'eux dit tout en colere, *Si Princeps non vult appellari Pontifex, admodum brevi Pontifex Maximus fiet.* C'est une pointe attachée aux mots Latins, & fondée sur ce que Maxime se revoltoit alors contre Gratien pour le dépouiller de l'Empire.

Mais un témoignage plus irréprochable sur ce Chapitre-là, que celui de Zozime, c'est celui des Inscriptions. On y voit le titre de *Souverain Pontife*

donné à des Empereurs Chrétiens , & même dans le sixième Siècle, deux cens ans après que le Christianisme étoit monté sur le Trône; l'Empereur Justin* parmi toutes ses autres qualités , prend celle de *Souverain Pontife* , dans une Inscription qu'il avoit fait faire pour la Ville de Justinopolis en Istrie , à laquelle il donnoit son nom.

Être un des Dieux d'une fausse Religion , c'est encore bien pis que d'être le Souverain Pontife. Le Paganisme avoit érigé les Empereurs Romains en Dieux , & pourquoi non ? Il avoit bien érigé la Ville de Rome en Déesse. Les Empereurs Theodose & Arcadius , quoique Chrétiens, souffrent que Symmaque ce grand défenseur du Paganisme, les traite de *Votre Divinité* , ce qu'il ne pouvoit dire que dans le sens & selon la coutume des Payens , & nous voyons des Inscriptions en l'honneur d'Arcadius & d'Honorius qui portent. *Un tel devoüé à leur Divinité & à leur Majesté.*

Mais les Empereurs Chrétiens ne reçoivent pas seulement ces titres , ils se les donnent eux-mêmes. On ne voit

* Gruter.

autre chose dans les Constitutions de Theodose, de Valentinien, d'Honorius & d'Anastase. Tantôt ils nomment leurs Edits des *Statuts Celestes*, des *Oracles Divins*; tantôt ils disent nettement, *la très-heureuse expedition de notre Divinité*, &c.

On peut dire que ce n'étoit-là qu'un stile de Chancellerie; mais c'étoit un fort mauvais stile, ridicule pendant le Paganisme même, & impie dans le Christianisme; & puis, n'est-il pas merveilleux que de pareilles extravagances deviennent des manieres de parler familières & communes dont on ne peut plus se passer?

La verité est que la flaterie des Sujets pour leurs Maîtres & la foiblesse naturelle des Princes pour les louanges, maintinrent l'usage de ces expressions plus long tems qu'il n'auroit fallu. J'avouë qu'il faut supposer & cette flaterie & cette foiblesse extrêmes chacune dans son genre; mais aussi ces deux choses-là n'ont-elles pas de bornes. On donne serieusement à un Homme le nom de Dieu, cela n'est presque pas concevable, & ce n'est pourtant encore rien. Cet Homme le

reçoit ; il le reçoit si bien, qu'il s'accoutume lui-même à se le donner, & cependant ce même Homme avoit une idée saine de ce que c'est que Dieu. Ajustés-moi tout cela d'une manière qui sauve l'honneur de la nature humaine.

Quant au titre de Souverain Pontife, il n'étoit pas si flatteur que la vanité des Empereurs Chrétiens fût intéressée à se la conserver. Peut-être croyoient-ils qu'il leur serviroit à tenir encore plus dans le respect ce qui restoit de Payens ; peut-être n'eussent-ils pas été fâchés de se rendre Chefs de la Religion Chrétienne à la faveur de l'équivoque ; en effet, on voit quelques occasions où ils en usoient assés en Maîtres, & quelques-uns ont écrit que les Empereurs avoient renoncé à ce titre, par l'égard qu'ils avoient eu pour les Papes, qui apparemment en craignoient l'abus.

Il n'est pas si surprenant de voir passer dans le Christianisme pour quelque tems ces restes du Paganisme, que de voir ce qu'il y avoit dans le Paganisme de plus extravagant, & de plus barbare, & de plus opposé à la raison.

& à l'interêt commun des Hommes, être le dernier à finir ; je veux dire les Victimes humaines. Cette Religion étoit étrangement bigarée ; elle avoit des choses extrêmement gayer , & d'autres très-funestes. Ici les Dames vont dans un Temple accorder par devotion leurs faveurs aux premiers venus , & là par devotion on égorge des Hommes sur un Autel. Ces détestables Sacrifices se trouvent dans toutes les Nations. Les Grecs les pratiquoient aussi-bien que les Scithes , mais non pas à la vérité aussi fréquemment ; & les Romains , qui dans un Traité de Paix avoient exigé des Carthaginois qu'ils ne sacriferoient plus leurs Enfans à Saturne selon la coutume qu'ils en avoient reçûe des Pheniciens : leurs Ancêtres , les Romains eux-mêmes immoloient tous les ans un Homme à Jupiter Latial. Eusebe cite Porphire , qui le rapporte comme une chose qui étoit encore en usage de son tems. Lactance & Prudence , l'un du commencement & l'autre de la fin du quatrième Siècle , nous en font garans aussi , chacun pour le tems où il vivoit. Ces Cérémonies pleines d'horreur ont

duré autant que les Oracles, où il n'y avoit tout au plus que de la sottise & de la credulite.

CHAPITRE V.

Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboli, les Oracles eussent pris fin.

Premiere raison particuliere de leur décadence.

LE Paganisme a dû nécessairement envelopper les Oracles dans sa ruine. lorsqu'il a été aboli par le Christianisme. De plus, il est certain que le Christianisme avant même qu'il fût encore la Religion dominante, fit extrêmement tort aux Oracles, parce que les Chrétiens s'étudierent à en desabuser les Peuples, & à en découvrir l'imposture; mais indépendamment du Christianisme, les Oracles ne laissoient pas de décheoir beaucoup par d'autres causes, & à la fin ils eussent entièrement tombé.

On commence à s'appercevoir qu'ils dégènerent dès qu'ils ne se rendent plus en Vers. Plutarque a fait un Traité exprès pour rechercher la raison de ce changement, & à la maniere des Grecs, il dit sur ce sujet tout ce qu'on peut dire de vrai & de faux.

D'abord, c'est que le Dieu qui agit la Pithie se proportionne à sa capacité, & ne lui fait point faire de Vers, si elle n'est pas assez habile pour en pouvoir faire naturellement. La connoissance de l'avenir est d'Apollon, mais la maniere de l'exprimer est de la Prêtrêsse. Ce n'est pas la faute du Musicien s'il ne peut pas se servir d'une Lire comme d'une Flûte, il faut qu'il s'accommode à l'Instrument. Si la Pithie donnoit ses Oracles par écrit, dirions-nous qu'ils ne viendroient pas d'Apollon, parce qu'ils ne seroient pas d'une assez belle écriture? L'ame de la Pithie lorsqu'elle se vient joindre à Apollon est comme une jeune Fille à marier qui ne sçait encore rien, & est bien éloignée de sçavoir faire des Vers.

Mais pourquoi donc les anciennes Pithies parloient-elles toutes en Vers? n'étoient-ce point alors des ames Vier-

ges, qui venoient se joindre à Apollon? A cela Plutarque répond premièrement, que les anciennes Pithies parloient quelquefois en Prose, mais de plus, que tout le monde anciennement étoit né Poète. Dès que ces Gens-là, dit-il, avoient un peu bû, ils faisoient des Vers; ils n'avoient pas si-tôt vû une jolie femme, que c'étoient des Vers sans fin; ils pouffoient des Sons, qui étoient naturellement des Chants. Ainsi rien n'étoit plus agréable que leurs Festins & leurs galanteries. Maintenant ce Genie poétique s'est retiré des Hommes; il y a encore des Amours aussi ardens qu'autrefois, & même aussi grands parleurs, mais ce ne sont que des Amours en Prose. Toute la Compagnie de Socrate & de Platon qui parloit tant d'amour, n'a jamais scû faire des Vers. Je trouve tout cela trop faux & trop joli pour y répondre sérieusement.

Plutarque rapporte une autre raison qui n'est pas tout-à-fait si fausse. C'est qu'anciennement il ne s'écrivoit rien qu'en Vers, ni sur la Religion, ni sur la Morale, ni sur la Physique, ni sur l'Astronomie. Orphée & Hésiode que l'on

connoît affés pour des Poètes , étoient aussi des Philosophes ; & Parmenide , Xenophane , Empedocle , Eudoxe , Thalés que l'on connoît affés pour des Philosophes , étoient aussi des Poètes. Il est affés surprenant que la Prose n'ait fait que succéder aux Vers , & qu'on ne se soit pas avisé d'écrire d'abord dans le langage le plus naturel ; mais il y a toutes les apparences du monde , que comme on n'écrivoit alors que pour donner des préceptes , on voulut les mettre dans un discours mesuré , afin de les faire retenir plus aisément. Aussi les Loix & la Morale étoient-elles en Vers. Sur ce pied-là , l'origine de la Poésie est bien plus sérieuse que l'on ne croit d'ordinaire, & les Muses sont bien sorties de leur première gravité. Qui croiroit que naturellement le Code dût être en Vers , & les Contes de la Fontaine en Prose ? Il falloit donc bien , dit Plutarque , que les Oracles fussent autrefois en Vers , puisqu'on y mettoit toutes les choses importantes. Apollon voulut bien en cela s'accommoder à la mode. Quand la Prose commença d'y être , Apollon parla en Prose.

Je croi bien que dans les commence-

mens on rendoit les Oracles en Vers, & afin qu'ils fussent plus aisés à retenir, & pour suivre l'usage qui avoit condamné la Prose à ne servir qu'aux discours ordinaires. Mais les Vers furent chassés de l'Histoire & de la Philosophie qu'ils embarrassoient sans nécessité, à peu près sous le Regne de Cyrus; Thalés qui vivoit en ce tems-là, fut des derniers Philosophes Poètes, & Apollon ne cessa de parler en Vers que peu de tems avant Pirrhus, comme nous l'apprenons de Cicéron, c'est-à-dire, quelque 230 ans après Cyrus. Il paroît par-là qu'on retint les Vers à Delphes le plus long-tems qu'on pût, parce qu'on avoit reconnu qu'ils convenoient à la dignité des Oracles, mais qu'enfin on fut obligé de se réduire à la simple Prose.

Plutarque se moque quand il dit que les Oracles se rendirent en Prose, parce qu'on y demanda plus de clarté, & qu'on se défabusa du galimatias mystérieux des Vers. Soit que les Dieux mêmes parlassent, soit que ce ne fussent que les Prêtres, je voudrois bien sçavoir si l'on pouvoit obliger les uns ou les autres à parler plus clairement.

Il prétend avec plus d'apparence que les Vers prophetiques se décrierent par l'usage qu'en faisoient de certains Charlatans , que le menu peuple consultoit le plus souvent dans les Carrefours. Les Prêtres des Temples ne voulurent avoir rien de commun avec eux, parce qu'ils étoient des Charlatans plus nobles & plus sérieux, ce qui fait une grande difference dans ce métier-là.

Enfin , Plutarque se résout à nous apporter la veritable raison. C'est qu'autrefois on ne venoit consulter Delphes que sur des choses de la derniere importance , sur des Guerres, sur des Fondations de Villes , sur les interêts des Rois & des Republiques. Présentement , dit-il , ce sont des Particuliers qui viennent demander à l'Oracle s'ils se marieront , s'ils acheteront un Esclave, s'ils réussiront dans le trafic ; & lorsque des Villes y envoient , c'est pour sçavoir si leurs Terres seront fertiles , ou si leurs Troupeaux multiplieront. Ces demandes - là ne valent pas la peine qu'on y réponde en Vers , & si le Dieu s'amusoit à en faire , il faudroit qu'il ressemblât à ces Sophistes qui font parade de leur sçavoir ,

lorsqu'il n'en est nullement question.

Voilà effectivement ce qui servit le plus à ruiner les Oracles. Les Romains devinrent Maîtres de toute la Grece , & des Empires fondés par les Successeurs d'Alexandre. Dès que les Grecs furent sous la domination des Romains, dont ils n'espererent pas de pouvoir sortir , la Grece cessa d'être agitée par les divisions continuelles qui regnoient entre tous ces petits Etats dont les interêts étoient si brouillés. Les Maîtres communs calmerent tout, & l'esclavage produisit la paix. Il me semble que les Grecs n'ont jamais été si heureux qu'ils le furent alors. Ils vivoient dans une profonde tranquillité, & dans une oisiveté entiere ; ils passoient les journées dans leurs Parcs des exercices , à leurs Theatres , dans leurs Ecoles de Philosophie. Ils avoient des Jeux , des Comedies , des Disputes & des Harangues , que leur falloit-il de plus selon leur genie ? mais tout cela fournissoit peu de matiere aux Oracles, & l'on n'étoit pas obligé d'importuner souvent Delphes. Il étoit assez naturel que les Prêtres ne se donnassent plus la peine de répondre en Vers , quand ils virent

que leur Métier n'étoit plus si bon qu'il l'avoit été.

Si les Romains nuisirent beaucoup aux Oracles par la paix qu'ils établirent dans la Grece , ils leur nuisirent encore plus par le peu d'estime qu'ils en faisoient. Ce n'étoit point là leur folie. Ils ne s'attachoient qu'à leurs Livres Sibillins , & à leurs Divinations Etrusques , c'est-à-dire , aux Aruspices , & aux Augures. Les maximes & les sentimens d'un Peuple qui domine , passent aisément dans les autres Peuples , & il n'est pas surprenant que les Oracles , étant une invention Grecque , aient suivi la destinée de la Grece , qu'ils aient été florissans avec elle , & qu'ils aient perdu avec elle leur premier éclat.

Il faut pourtant convenir qu'il y avoit des Oracles dans l'Italie. Tiber , dit Suetone , alla à l'Oracle de Gerion auprès de Padouë ; là étoit une certaine Fontaine d'Apon , qui , si l'on en veut croire Claudien , rendoit la parole aux Muets , & guerissoit toutes sortes de maladies. Suetone dit encore que Tiber vouloit ruiner les Oracles qui étoient proche de Rome , mais qu'il en fut détourné par le mira-

cle des Sorts de Preneste, qui ne se trouverent point dans un Coffre bien fermé & bien scellé où il les avoit fait apporter de Preneste à Rome, & qui se retrouvèrent dans ce même Coffre dès qu'on les eût reportées à Preneste.

A ces Sorts de Preneste, & à celles d'Antium, il y faut ajouter les Sorts du Temple * d'Hercule qui étoit à Tibur.

Pline le jeune décrit ainsi l'Oracle de Clitomne Dieu d'un Fleuve d'Ombrie. *Le Temple est ancien & fort respecté. Clitomne est là habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la présence & le pouvoir de la Divinité. Il y a à l'entour plusieurs petites Chapelles dont quelques-unes ont des Fontaines & des Sources; car Clitomne est comme le Pere de plusieurs autres petits Fleuves qui viennent se joindre à lui. Il y a un Pont qui fait la séparation de la partie Sacrée de ses eaux d'avec la profane. Au-dessus de ce Pont on ne peut qu'aller en Bateau, au-dessous il est permis de se baigner. Je ne croi point connoître d'autre Fleuve que celui-là qui rende des Oracles; ce n'étoit guere leur coutume.*

Mais dans Rome même il y avoit des Oracles. Esculape n'en rendoit-il pas

* Stace.

dans son Temple de l'Isle du Tibre ? On a trouvé à Rome un morceau d'une Table de Marbre où sont en Grec les Histoires de trois miracles d'Esculape. En voici le plus considerable , traduit mot à mot sur l'Inscription. *En ce même tems il rendit un Oracle à un Aveugle nommé Caius ; il lui dit qu'il allât au saint Autel , qu'il s'y mît à genoux , & y adorât , qu'ensuite il allât du côté droit au côté gauche , qu'il mît les cinq doigts sur l'Autel , & enfin qu'il portât sa main sur ses yeux. Après tout cela l'Aveugle vit , le Peuple en fut témoin , & marqua la joye qu'il avoit de voir arriver de si grandes merveilles sous notre Empereur Antonin. Les deux autres guerisons sont moins surprenantes , ce n'étoit qu'une pleuresie , & une perte de sang , desesperées l'une & l'autre à la verité ; mais le Dieu avoit ordonné à ses Malades des Pommes de Pin avec du Miel , & du Vin avec de certaines cendres , qui sont des choses que les Incrédulés peuvent prendre pour de vrais Remedes.*

Ces Inscriptions pour être Grecques, n'en ont pas été moins faites à Rome. La forme des Lettres , & l'Ortographe ne paroissent pas être de la main d'un

Sculpteur Grec. De plus quoiqu'il soit vrai que les Romains faisoient leurs Inscriptions en Latin , ils ne laissoient pas d'en faire quelques-unes en Grec, principalement lorsqu'il y avoit pour cela quelque raison particuliere. Or il est assés vrai-semblable qu'on ne se servît que de la Langue Grecque dans le Temple d'Esculape , parce que c'étoit un Dieu Grec , & qu'on avoit fait venir de Grece pendant cette grande Peste, dont tout le monde sçait l'Histoire.

Cela même nous fait voir que cet Oracle d'Esculape n'étoit pas d'institution Romaine , & je croi qu'on trouveroit aussi à la plupart des Oracles d'Italie une origine Grecque , si l'on vouloit se donner la peine de la chercher.

Quoiqu'il en soit , le petit nombre d'Oracles qui étoient en Italie , & même à Rome , ne fait qu'une exception très-peu considerable à ce que nous avons avancé. Esculape ne se mêloit que de la Medecine , & n'avoit nulle part au Gouvernement. Quoiqu'il sçût rendre la vûë aux Aveugles , le Senat ne se fût pas fié à lui de la moindre affaire. Parmi les Romains les Particuliers pouvoient avoir foi aux Oracles ,

s'ils vouloient, mais l'Etat n'y en avoit point. C'étoient les Sibilles & les entrailles des Animaux qui gouvernoient, & une infinité de Dieux tomberent dans le mépris, lorsqu'on vit que les Maîtres de la Terre ne daignoient pas les consulter.

CHAPITRE VI.

Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.

IL y a ici une difficulté que je ne dissimulerai pas. Dès le tems de Pirrhus, Apollon étoit réduit à la Prose, c'est-à-dire, que les Oracles commençoient à décheoir, & cependant les Romains ne furent Maîtres de la Grece que longtemps après Pirrhus; & depuis Pirrhus jusqu'à l'établissement de la domination Romaine dans la Grece, il y eut en tout ce Pais-là autant de Guerres & de mouvemens que jamais, & autant de sujets importans d'aller à Delphes.

Cela est très-vrai. Mais aussi du tems d'Alexandre, & un peu avant Pirrhus,

il se forma dans la Grece de grandes Sectes de Philosophes qui se moquoient des Oracles , les Ciniques , les Peripateticiens , les Epicuriens. Les Epicuriens sur tout ne faisoient que plaister des méchans Vers qui venoient de Delphes ; car les Prêtres les faisoient comme ils pouvoient , souvent même péchoient-ils contre les regles de la mesure , & ces Philosophes railleurs trouvoient fort mauvais qu'Apollon , le Dieu de la Poësie , fût infiniment au-dessous d'Homere , qui n'avoit été qu'un simple mortel , inspiré par Apollon même.

On avoit beau leur répondre , que la méchanceté même des Vers marquoit qu'ils partoient d'un Dieu , qui avoit un noble mépris pour les regles , ou pour la beauté du stile. Les Philosophes ne se payoient point de cela , & pour tourner cette réponse en ridicule , ils rapportoient l'exemple de ce Peintre , à qui on avoit demandé un Tableau d'un cheval qui se roulât à terre sur le dos. Il peignit un cheval qui couroit , & quand on lui dit que ce n'étoit pas là ce qu'on lui avoit demandé , il renversa le Tableau , & dit ,

Ne voilà-t-il pas le cheval qui se roule sur le dos ? C'est ainsi que ces Philosophes se moquoient de ceux qui par un certain raisonnement qui se renversoit , eussent conclu également que les Vers étoient d'un Dieu , soit qu'ils eussent été bons , soit qu'ils eussent été méchans.

Il fallut enfin que les Prêtres de Delphes accablés des plaisanteries de tous ces Gens-là , renonçassent aux Vers , du moins pour ce qui se prononçoit sur le Trepie ; car hors de-là il y avoit dans le Temple des Poètes , qui de sang froid mettoient en Vers ce que la fureur Divine n'avoit inspiré qu'en Prose à la Pithie. N'est-il pas plaisant qu'on ne se contentât point de l'Oracle , tel qu'il étoit sorti de la bouche du Dieu ? Mais apparemment des Gens qui venoient de loin , eussent été honteux de ne reporter chez-eux qu'un Oracle en Prose.

Comme on conservoit l'usage des Vers le plus qu'il étoit possible , les Dieux ne dédaignoient point de se servir quelquefois de quelques Vers d'Homère , dont la versification étoit assurément meilleure que la leur. On en

trouve assés d'exemples ; mais , & ces Vers empruntés , & les Poëtes gagés des Temples , doivent passer pour autant de marques que l'ancienne Poësie naturelle des Oracles s'étoit fort décriée.

Ces grandes Sectes de Philosophes contraires aux Oracles, durent leur faire un tort plus essentiel, que celui de les réduire à la Prose. Il n'est pas possible qu'ils n'ouvrissent les yeux à une partie des Gens raisonnables , & qu'à l'égard du Peuple même ils ne rendissent la chose un peu moins certaine qu'elle n'étoit auparavant. Quand les Oracles avoient commencé à paroître dans le monde , heureusement pour eux la Philosophie n'y avoit point encore paru.



CHAPITRE VII.*Dernieres causes particulieres de la
décadence des Oracles.*

LA Fourberie des Oracles étoit trop grossiere pour n'être pas enfin découverte par mille différentes aventures.

Je conçois qu'on reçut d'abord les Oracles avec avidité & avec joye, parce qu'il n'étoit rien plus commode que d'avoir des Dieux toujours prêts à répondre sur tout ce qui causoit de l'inquiétude ou de la curiosité ; je conçois qu'on ne dut renoncer à cette commodité qu'avec beaucoup de peine, & que les Oracles étoient de nature à ne devoir jamais finir dans le Paganisme, s'ils n'eussent pas été la plus impertinente chose du monde ; mais enfin à force d'experiences il fallut bien s'en desabuser.

Les Prêtres y aiderent beaucoup par l'extrême hardiesse avec laquelle ils abusoient de leur faux Ministère. Ils croyoient avoir mis les choses au point

de n'avoir besoin d'aucuns ménagemens.

Je ne parle point des Oracles de plaisanteries qu'ils rendoient quelquefois. Par exemple , à un homme qui venoit demander au Dieu ce qu'il devoit faire pour devenir riche , ils lui répondoient agréablement , *Qu'il n'avoit qu'à posséder tout ce qui est entre les Villes de Sicione & de Corinthe.* * Aussi badinoit-on quelquefois avec eux. Polemon dormant dans le Temple d'Esculape pour apprendre de lui les moyens de se guerir de la goutte , le Dieu lui apparut , & lui dit , *Qu'il s'abstînt de boire froid.* Polemon lui répondit , *Que ferois-tu donc , mon bel Ami , si tu avois à guerir un Bœuf ?* Mais ce ne sont-là que des gentilleses de Prêtres qui s'égayoient quelquefois , & avec qui on s'égayoit aussi.

Ce qui est plus essentiel , c'est que les Dieux ne manquoient jamais de devenir amoureux des belles Femmes , il falloit qu'on les envoyât passer des nuits dans les Temples parées de la main même de leurs Maris , & chargées de presens pour payer le Dieu de

* Athenée.

ses peines. A la verité on fermoit bien les Temples à la vûë de tout le monde , mais on ne garantissoit point aux Maris les chemins souterains.

Pour moi j'ai peine à concevoir que de pareilles choses ayent pû être pratiquées seulement une fois. Cependant Herodote nous assure qu'au huitième & dernier étage de cette superbe Tour du Temple de Belus à Babylone étoit un Lit magnifique où couchoit toutes les nuits une Femme choisie par le Dieu. Il s'en faisoit autant à Thèbes en Egypte. Et quand la Prêtresse de l'Oracle de Patare en Licie devoit prophétiser , il falloit auparavant qu'elle couchât seule dans le Temple où Apollon venoit l'inspirer.

Tout cela s'étoit pratiqué dans les plus épaisses tenebres du Paganisme, & dans un tems où les Cérémonies Payennes n'étoient pas sujettes à être contredites ; mais à la vûë des Chrétiens , le Saturne d'Alexandrie ne laissoit pas de faire venir les nuits dans son Temple telle femme qu'il lui plaisoit de nommer par la bouche de Tyrannus son Prêtre. Beaucoup de Femme avoient reçu cet honneur avec grand respect ,

& on ne se plaingnoit point de Saturne, quoiqu'il soit le plus âgé & le moins galant des Dieux. Il s'en trouva une à la fin, qui ayant couché dans le Temple, fit reflexion qu'il ne s'y étoit rien passé que de fort humain, & dont Tyrannus n'eût été assés capable. Elle en avertit son Mari, qui fit faire le Procès à Tyrannus. Le Malheureux avoua tout, & Dieu sçait quel scandale dans Alexandrie.

Le crime des Prêtres, leur insolence, divers événemens qui avoient fait paroître au jour leurs fourberies, l'obscurité, l'incertitude & la fausseté de leurs réponses, auroient donc enfin décrédité les Oracles, & en auroient causé la ruine entiere, quand même le Paganisme n'auroit pas dû finir.

Mais il s'est joint à cela des causes étrangères. D'abord de grandes Sectes de Philosophes Grecs qui se sont moqués des Oracles, ensuite les Romains qui n'en faisoient point d'usage, enfin les Chrétiens qui les détestoient, & qui les ont abolis avec le Paganisme.

Fin du second Volume.



T A B L E

*Des Titres & Sujets contenus dans
ce second Volume.*

ENTRETIENS sur la Pluralité
des Mondes.

*A Monsieur L**** page 9

PREMIER SOIR.

*Que la Terre est une Planete qui tourne sur
elle-même, & autour du Soleil.* 12

SECOND SOIR.

Que la Lune est une Terre habitée. 47

TROISIÈME SOIR.

*Particularités du Monde de la Lune. Que
les autres Planetes sont habitées aussi.* 80

QUATRIÈME SOIR.

*Particularités des Mondes de Venus, de
Mercure, de Mars, de Jupiter, & de
Saturne.* 111

CINQUIÈME SOIR.

*Que les Etoiles fixes sont autant de Soleils
dont chacun éclaire un Monde.* 144

LI ij

*Nouvelles Pensées qui confirment celles des
Entretiens précédens. Dernieres Décou-
vertes qui ont été faites dans le Ciel. 173*

TABLE DES CHAPITRES
de l'Histoire des Oracles.

PREMIERE DISSERTATION.

QUE les Oracles n'ont point été rendus
par les Démons. 213

CHAPITRE I. *Premiere Raison, pourquoi les
Anciens Chrétiens ont cru que les Oracles
étoient rendus par les Démons. Les His-
toires surprenantes qui couroient sur le fait
des Oracles & des Genies.* 215

CHAP. II. *Seconde Raison des Anciens Chré-
tiens pour croire les Oracles surnaturels.
Convenance de cette opinion avec le Sis-
tème du Christianisme.* 220

CHAP. III. *Troisième Raison des Anciens
Chrétiens. Convenance de leur opinion
avec la Philosophie de Platon.* 222

CHAP. IV. *Que les Histoires surprenantes*

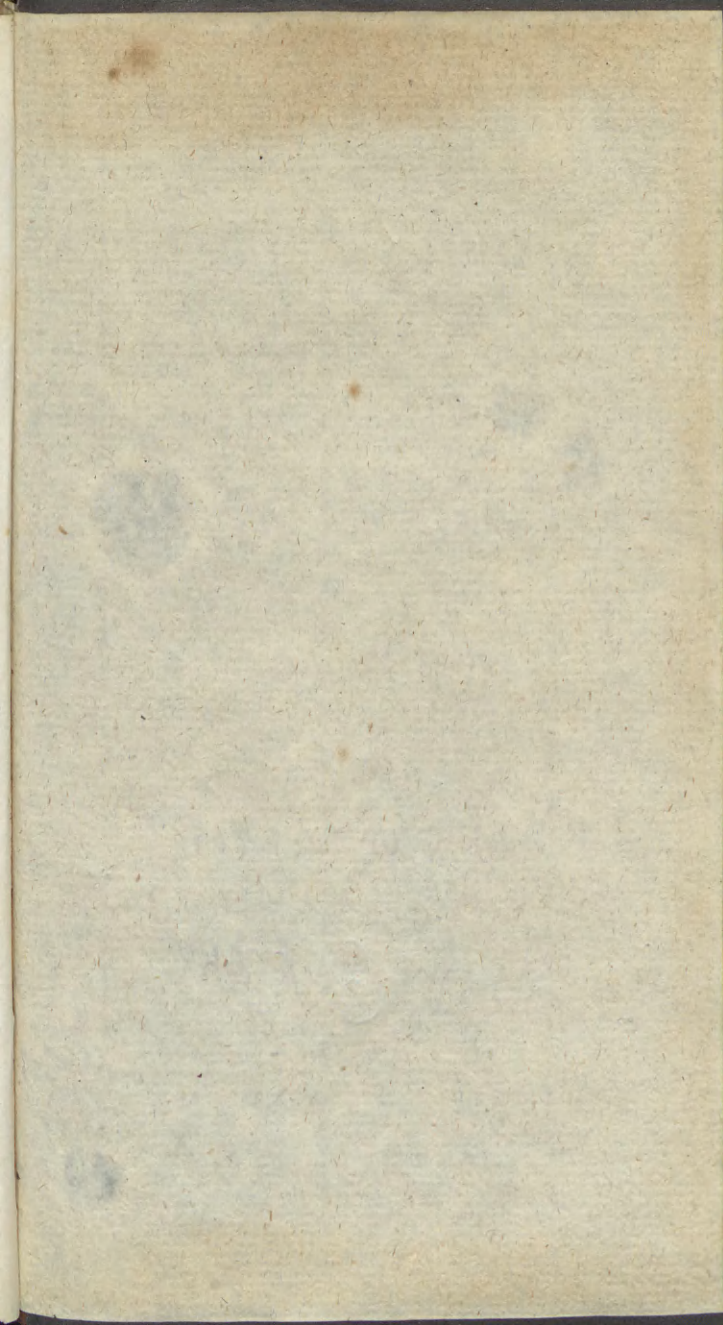
T A B L E. 405

<i>qu'on débite sur les Oracles, doivent être fort suspectes.</i>	227
CHAP. V. <i>Que l'opinion commune sur les Oracles, ne s'accorde pas si bien qu'on pense avec la Religion.</i>	242
CHAP. VI. <i>Que les Démons ne sont pas suffisamment établis par le Paganisme.</i>	249
CHAP. VII. <i>Que de grandes Sectes de Philosophes Payens n'ont point crû qu'il y eût rien de surnaturel dans les Oracles.</i>	256
CHAP. VIII. <i>Que d'autres que des Philosophes ont aussi assés souvent fait peu de cas des Oracles.</i>	266
CHAP. IX. <i>Que les Anciens Chrétiens eux-mêmes n'ont pas trop crû que les Oracles fussent rendus par les Démons.</i>	276
CHAP. X. <i>Oracles corrompus.</i>	282
CHAP. XI. <i>Nouveaux établissemens d'Oracles.</i>	289
CHAP. XII. <i>Lieux où étoient les Oracles.</i>	296
CHAP. XIII. <i>Distinctions de jours & autres mysteres des Oracles.</i>	304
CHAP. XIV. <i>Des Oracles qui se rendoient sur des Billets cachetés.</i>	311
CHAP. XV. <i>Des Oracles en Songe.</i>	317
CHAP. XVI. <i>Ambiguités des Oracles.</i>	325
CHAP. XVII. <i>Fourberies des Oracles manifestement découvertes.</i>	330
CHAP. XVIII. <i>Des Sorts.</i>	333

 SECONDE DISSERTATION.

Q UE les Oracles n'ont point cessé au tems de la Venuë de J. C.	340
CHAP. I. Foiblesse des raisons sur lesquelles cette Opinion est fondée.	341
CHAP. II. Pourquoi les Auteurs Anciens se contredisent souvent sur le tems de la cessa- tion des Oracles.	349
CHAP. III. Histoire de la durée de l'Oracle de Delphes & de quelques autres Oracles.	353
CHAP. IV. Cessation generale des Oracles avec celle du Paganisme.	364
CHAP. V. Que quand le Paganisme n'eût pas dû être aboli, les Oracles eussent pris fin. Première raison particuliere de leur décadence.	384
CHAP. VI. Seconde cause particuliere de la décadence des Oracles.	395
CHAP. VII. Dernieres causes particulieres de la décadence des Oracles.	399

Fin de la Table.



3419 KZ

KSIĘGOZBIÓR
MARCJA ZEMOCHOWSKO

3409-KZ

